



Le témoignage suscite les vocations

N° 8 ■ Novembre 2009

Trimestriel



Église et Vocations

N° 8 ■ Novembre 2009

Directeur de la publication : **Père Eric Poinsot**

Rédactrice en chef : **Paule Zellitch**

Secrétaire de rédaction : **Laurence Vitoux**

Impression : **Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue**

Conception graphique : **Isabelle Vaudescal**

Comité de rédaction : **Père Eric Poinsot,**

Paule Zellitch, Sœur Anne-Marie David

Abonnements 2010 :

France : **37 €** (le numéro : **12 €**)

Europe : **39 €** (le numéro : **14 €**)

Autres pays : **45 €**

Trimestriel

Dépôt légal n°18912. N° CPPAP : 0410 G 82818

© UADF, Service National des Vocations, 2009

UADF, 58 avenue de Breteuil, 75007 Paris

Tél. : 01 72 36 69 70

E-mail : snv@cef.fr

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



Le témoignage suscite les vocations

ÉDITO

Paule Zellitch

5

RÉFLEXIONS

Le christianisme, religion du témoignage
Dominique Barnérias

9

La cohérence, signature du vrai témoin
Béatrice Clément

19

Le témoignage suscite les vocations
Nicole Jeammet

27

Témoigner de l'amitié entre juifs et chrétiens
Anne-Denise Rincwald et Isabelle Denis

37

Sainte Thérèse de Jésus, témoin de l'amitié du Seigneur
Didier-Marie Golay

47

PARTAGE DE PRATIQUES

Témoignage auprès du monde africain
Georges Salles

59

Témoigner en prison de la liberté des enfants de Dieu
Jean Cachot

67

Puisque Dieu existe probablement...
Michel Retailleau

75

Le témoignage comme relation
Jean-Pierre Longeat

83

Transmettre l'ouverture à l'autre
François-Xavier Guiblin

91

CONTRIBUTIONS

Aux origines du SNV Raymond Izard	97
Le Centre national des vocations Jean Rigal	101
Du Centre national au Service national des vocations Gérard Muchery	105
Le Service national des vocations, 1983-1989 Yvon Bodin	111
Au service des vocations Claude Digonnet	115
Une mission passionnante et décapante Jean-Marie Launay	121
Le dernier religieux ? Jean Schmuck	129
Croire en des chemins d'avenir Jacques Anelli	133
Oser l'aventure Brigitte Riche	139
Abonnement	143

Le thème de la JMV 2010 donné par Benoît XVI est : « Le témoignage suscite les vocations ». Un fois posé que seul Dieu témoigne de lui-même, cet énoncé sonne comme une conviction qui est loin d'être étrangère à l'ensemble du corps social. En effet, quel est l'adulte qui ne croit pas à l'importance, voire à la performativité du témoignage dans l'édification d'un être ? Passée cette assertion, qu'en est-il concrètement ? Après le temps de la jeunesse, vient le temps de la nuance qui laisse place au réel. Ce réel n'est réel, si l'on tient la suite du Christ, qu'ajusté à la miséricorde, non pas comme arrangement ou combinaison molle, mais comme trace, signe de « La rencontre » ?

Le témoignage n'est donc ni dans la pédagogie moraliste – souvent technocratique dans ses mises en œuvre, ni dans la pieuserie surannée, voire dans la fuite de l'incarnation. Comment un être humain, convoqué à « aider Dieu » pourrait-il témoigner hors corporeité et histoire ? À la nécessité du Témoignage que seul l'amour rend impérieuse, la Trinité a répondu par l'incarnation du Fils. Y aurait-il des hommes assez fous pour imaginer témoigner d'un autre lieu que celui de l'incarnation ?

Soyons heureux de la manière dont jeunes et moins jeunes envisagent le témoignage ! Il est compris dans sa radicalité ultime, dans le vrai, le juste et l'ajusté. Le témoin « qui passe » est celui qui est avec Lui ; il n'est pas spectateur de lui-même. Nous sommes, dans nos communautés, parfois captifs de certaines images, des apparences de modestie, d'humilité, sans percevoir qu'elles recouvrent parfois des formes puissantes de narcissisme. Le vrai témoin se contente d'être ce qu'il est, une personne que le Christ met en mouvement. Dans ce mouvement qui va de soi à l'autre à cause d'un Autre, qu'importe alors statuts, qualités ou défauts ? Seuls ceux qui marchent à l'envers sont occupés à jalouser et évaluer, à mesurer et se mesurer. Ces aveugles laissent en jachère les dons particuliers qui les habitent mais qu'ils ne reçoivent pas ; avares d'eux-mêmes et appauvris des richesses des autres, comment peuvent-ils témoigner du vivant, si ce n'est en imagination ? Mais, si le plaisir, la joie du témoin sont tout entiers dans l'attention à la recevabilité du Souffle, comment son

auditoire pourrait ne pas y être sensible ? Ainsi témoigner, à l'horizon de la croissance d'autrui, demande d'être au clair avec le plaisir, le désir, mais pas seulement. La crainte, la peur doivent être à leur juste place, avoir rencontré leur « juste objet ». Avez-vous remarqué que les disciples du Christ avancent avec le Fils, sans regarder en arrière mais là où sont les hommes à entendre, à aimer ?

Un grand texte d'Évangile résume le témoignage en acte : Matthieu 25. Les personnes auxquelles nous nous adressons, qu'elles soient ou non chrétiennes, nous prennent au sérieux et c'est pour cela même qu'elles acceptent d'être nos interlocutrices. Vivons-nous ces beatitudes en vérité ou ne sont-elles que prétextes à de belles envelopées, à d'élegantes homélies ?

Nous avons choisi de demander à des auteurs aussi variés que possible de contribuer à notre réflexion. Nous avons été frappés par la manière dont tous sont taraudés par la question de la vérité du témoignage à l'horizon de la mission de l'Église. De l'ordre de la transmission, le témoignage est inséparable de l'idée de vocation humaine et, en régime chrétien, la vocation est elle-même indissociable du sacrement du baptême. Si le témoignage est de moins en moins une affaire de « spécialistes », il est de plus en plus l'affaire des amis du Seigneur.

Certains d'entre vous le savent peut-être, nous fêtons cette année les cinquante ans du Service national des vocations. Nous avons réuni, les responsables successifs de ce service d'Église ; des membres de leurs équipes se sont joints à eux. À cette occasion, chacun a exposé les faits marquants de sa mission. Ces échanges ont permis une véritable prise de conscience, non seulement historique et sociologique mais aussi théologique. Nous avons décidé de vous faire partager toutes ces relectures ; elles vous permettront, non seulement de saisir les problématiques propres à cette tâche particulière, mais aussi les questions récurrentes qui la traversent. ■

Notre prochain numéro sera consacré à *L'année sacerdotale*.

RÉFLEXIONS

Le christianisme, religion du témoignage

Dominique Barnérias

prêtre du diocèse de Versailles,
formateur au séminaire de Versailles

La société contemporaine connaît une inflation et une crise du témoignage. Une inflation, car chacun veut pouvoir parler de soi, dévoiler sa vie, voire son intimité : talk-show, télé-réalités, débats de société font appel à de nombreuses personnes qui racontent leurs expériences, exposent leurs convictions ou proposent des valeurs. Dans l'Église catholique, les mouvements charismatiques donnent une grande place aux témoignages, que ce soit dans les groupes de prière ou dans les sessions et rencontres organisés par divers mouvements et communautés. Le témoin est alors celui qui expose son itinéraire de conversion. Il dit comment la rencontre de Dieu a bouleversé sa vie. Il ne se donne pas nécessairement en modèle, mais ouvre chez ceux qui l'entendent le désir de vivre un tel chemin de Damas ou une telle expérience de confiance.

Pourtant, le témoignage est aussi en crise. Chacun veut parler, veut se dire, mais tout récit sombre dans la relativité de l'expérience personnelle. « *C'est mon choix* », dit l'émission de télé. En écho, on entend, « *c'est ton choix* », mais mon choix est autre. Chacun est renvoyé finalement à lui-même, à son expérience qui seule a vraiment une valeur. Je n'ai pas fait la même expérience que toi, je ne peux donc pas croire ou penser comme toi. Chacun reste dans sa bulle. Il n'y a pas de véritable écoute. Il n'y a plus de parole qui fasse autorité, qui pourrait mettre en mouvement l'autre. « *Rien de plus efficace pour effacer le sage que d'en faire un people, rien de mieux non plus pour éclipser son étoile que de la médiatiser en star. Sa parole*

une fois débitée en slogans qu'on serine de bouche en bouche, il n'y a plus rien à craindre. Elle ne met plus à la question, elle contribue au bavardage¹. » Alors que « *si on veut vraiment parler, il faut réapprendre à écouter afin de savoir comment répondre²* ». Nous sommes donc invités à une articulation fine de la parole et de l'écoute en méditant sur le témoignage.

Devant la crise de la parole contemporaine, l'Église ne peut en tous cas pas abandonner le témoignage. En effet, on peut définir le christianisme comme une religion du témoignage. Il l'est en son origine, mais aussi en tant que l'Église est envoyée en mission dans le monde, ainsi que l'a rappelé Vatican II, et enfin le témoignage apparaît comme une réalité essentielle à la vie spirituelle chrétienne. Ainsi, tout témoignage apparaîtra comme un appel, par lequel Dieu parle à l'homme et l'invite à lui répondre en toute liberté.

Un témoignage fondateur

La foi chrétienne est fondée sur le témoignage des apôtres, mais plus encore sur le témoignage que le Christ a rendu à son Père : « *Le christianisme est la religion du témoignage précisément parce qu'il est manifestation du mystère des personnes divines [...] Ce que le Christ révèle, en définitive, c'est le mystère personnel qu'il constitue comme Fils du Père, dans la chair et le langage de l'homme Jésus. Les apôtres, à leur tour, témoignent de leur intimité avec le Christ, Verbe de Vie, Fils du Père, en relation intime avec le Père et avec l'Esprit, mais dans une communication si réservée qu'elle n'admet pas de partage. Tout l'Évangile se présente comme une confidence d'amour, un Témoignage du Christ sur lui-même, sur la vie des personnes divines et sur le mystère de notre condition de fils³.*

L'Évangile de Jean est largement consacré au débat entre Jésus et les juifs sur la crédibilité du témoignage de Jésus (en particulier dans les chapitres 3, 5 et 8). Un quadruple témoignage révèle la vérité du Christ. D'abord celui de Jean-Baptiste : « *Jean a rendu témoignage à la vérité* » (5, 33) ; puis celui des œuvres ou des signes que Jésus accomplit : « *Les œuvres que je fais au nom du Père me rendent témoignage* » (10, 25) ; et enfin la manière dont Jésus parle

de lui-même et la confirmation que son Père lui apporte par le témoignage intérieur de l'Esprit dans les auditeurs qui s'ouvrent à sa Parole : « *Moi, je me rends témoignage à moi-même, et le Père, qui m'a envoyé, témoigne aussi pour moi* » (8, 18).

Le Nouveau Testament nous présente une véritable chaîne de témoins : Jean-Baptiste, le Christ Jésus, les Apôtres et tous ceux qui ensuite reçoivent leur témoignage et deviennent à leur tour témoins. Trois caractéristiques communes peuvent être relevées.

La première est leur engagement total dans leur parole, la cohérence entre la parole dite et l'existence⁴. Ainsi, le véritable témoin est le martyr, celui qui est prêt à donner sa vie pour la vérité qui le fait vivre : « *Le martyr, en réalité, est le témoin le plus vrai de la vérité de l'existence. Il sait qu'il a trouvé dans la rencontre avec Jésus Christ la vérité sur sa vie, et rien ni personne ne pourra lui arracher cette certitude*⁵. » La parole dite fait corps avec celui qui la prononce devant les autres. Celui qui témoigne n'est jamais à distance de ce dont il témoigne, sa parole a le poids de son existence.

Mais en même temps, le témoignage est une parole inspirée par un autre, une parole qui ne se fonde pas elle-même, qui n'a pas sa source en elle-même. Cela commence par le Christ lui-même : « *Celui qui vient du ciel rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu* » (Jn 3, 32). Les Apôtres eux-mêmes vont témoigner de la vérité du Christ et sous l'inspiration de l'Esprit Saint : « *Je vous inspirerai un langage et une sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront opposer ni résistance ni contradiction* » (Lc 21, 15). Le témoignage est donc reçu, le témoin ne témoigne pas de lui-même, mais d'un autre, il renvoie à un autre qui est celui qui l'envoie. En ce sens, l'ensemble du Nouveau Testament peut être reçu comme un témoignage au Christ, qui rend le Christ présent dans sa parole, parce que les rédacteurs humains ont laissé l'Esprit Saint les inspirer au sein de l'Église.

Une troisième caractéristique du témoignage est qu'il s'exprime toujours au sein d'une relation interpersonnelle. Le témoin est un « je » qui s'adresse à un « tu ». Il veut par cette parole être entendu par l'autre, il veut lui manifester une vérité qu'il a lui-même reçue, dont il est bénéficiaire. La réponse au témoignage, l'ouverture à la foi, fait entrer dans une relation non seulement avec celui qu'on a entendu, mais surtout avec Dieu qui l'inspire. Le témoignage est un appel à la liberté de l'autre : « *Le témoignage est appel à la liberté sans être pression sur*

elle. Car il montre à l'homme, transparaissant dans une vie semblable à la sienne, cet idéal dont l'attrait n'est jamais totalement absent de son cœur. Il est donc capable de le rendre attentif à l'appel que Dieu ne cesse de lui faire entendre à la "fine pointe de l'âme". Le spectacle extérieur peut éveiller un écho intérieur⁶. » Le témoignage est toujours tendu entre deux pôles : le témoin s'appuie sur un autre que lui-même et il témoigne pour d'autres. Sa vie est une vie traversée par un élan, une communication qui ultimement est une communion entre Dieu et l'homme. C'est une grande chaîne de témoins qui relie notre Église au témoignage apostolique. La mission de l'Église ne peut donc être comprise que dans la continuité du témoignage fondateur.

Le témoignage de l'Église d'après Vatican II

On pourrait considérer le témoignage comme une clef pour comprendre le concile Vatican II⁷. Le dernier concile a été décrit comme un concile pastoral, non pas en tant qu'il ne serait pas doctrinal, car il est bien doctrinal, en particulier dans ses constitutions dogmatiques, mais en tant qu'il exprime une doctrine adressée, une parole qui entre dans un dialogue avec toute l'Église, avec le monde et sa culture. Le concile n'entend pas seulement donner « une information [...] mais un témoignage dont la base est un double dynamisme qui va vers l'intérieur (prise de conscience) et vers l'extérieur (manifestation de ce qui est assimilé dans l'intérieur)⁸ ». Il s'agit d'éclairer le monde à partir d'une meilleure compréhension de soi-même, d'un ressourcement à la lumière du Christ. C'est en effet le Christ qui veut éclairer les hommes à travers le témoignage de l'Église, ainsi que l'exprime le début de la constitution *Lumen Gentium* : « *Le Christ est la lumière des peuples : réuni dans l'Esprit Saint, le saint Concile souhaite donc ardemment, en annonçant à toutes créatures la bonne nouvelle de l'Évangile, répandre sur tous les hommes la clarté du Christ qui resplendit sur le visage de l'Église*⁹. »

Témoigner n'est donc pas pour l'Église se regarder soi-même. Certes, l'Église a cherché à se définir lors du dernier concile. Témoigner, c'est toujours se dire, mais l'Église le fait au prix d'un double décentrement, intérieur et extérieur, vers le Christ et vers le

monde où elle est envoyée. L'Église prend conscience qu'elle vit d'un double dialogue qui est sa respiration permanente : dialogue avec son Seigneur qui demeure en elle, et dialogue avec les hommes devant qui elle se présente.

Le concile va insister en particulier sur le fait que son témoignage est rendu par un service désintéressé de l'humanité : « *Aussi le Concile, témoin et guide de la foi de tout le peuple de Dieu rassemblé par le Christ, ne saurait donner une preuve plus parlante de solidarité, de respect et d'amour à l'ensemble de la famille humaine, à laquelle ce peuple appartient, qu'en dialoguant avec elle sur ces différents problèmes, en les éclairant à la lumière de l'Évangile [...]. Ce saint Synode offre au genre humain la collaboration sincère de l'Église pour l'instauration d'une fraternité universelle qui réponde à cette vocation [très noble de l'homme]. Aucune ambition terrestre ne pousse l'Église ; elle ne vise qu'un seul but : continuer, sous l'impulsion de l'Esprit consolateur, l'œuvre même du Christ, venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, pour sauver, non pour condamner, pour servir, non pour être servi¹⁰.* »

Le témoignage de l'Église doit donc être tourné vers le monde. L'Église n'a pas d'abord en vue sa propre croissance, mais le bien de l'humanité que le Christ est venu servir. L'Église a donc toujours à réapprendre les attitudes du service, du dialogue, de la collaboration. C'est à travers le désintéressement de son service que l'Église rend témoignage à la vérité, qu'elle désigne au-delà d'elle-même la lumière du Christ dont elle veut poursuivre l'œuvre. Le concile invite donc les chrétiens à une double attention : il s'agit de développer une capacité de service, ce qui inclut la connaissance et l'intérêt pour l'autre. Le dialogue est inséparable du service, pour que le témoignage ne soit pas un monologue autosuffisant. Le témoignage est toujours tendu vers l'autre, et donc pour l'Église dans son ensemble vers le monde avec ses dynamismes et ses questions.

Le concile appelle donc à tisser une forte cohérence entre témoignage et service. Il y a en fait un seul service de la vérité, qui est amour du prochain et témoignage rendu au Christ et à Dieu son Père. C'est la foi qui pousse les chrétiens à agir pour le service de l'humanité, à être présents sur les lieux de fracture, à ne pas déserter le combat pour la dignité de tout homme. C'est la foi qui les conduit à annoncer et à célébrer le mystère qui les fait vivre. Il faudrait parve-

nir à dépasser toute dichotomie entre les actions de l’Église au service des hommes et son témoignage explicite rendu à la source qui la fait vivre. La *Lettre aux catholiques de France* avait cherché à dépasser cette dichotomie en montrant que l’ensemble de la pratique chrétienne, et même son témoignage le plus spirituel était au service de la société : « *La foi elle-même est reçue comme une force pour vivre et pour affronter les difficultés de la vie* » et l’Église propose « *un mode de vie, d’action et de communion dont les conséquences peuvent se répercuter en un service réel des hommes, un service qui s’inscrit dans notre monde et notre histoire*¹¹ ».

Ainsi, c’est toute l’action de l’Église qui est témoignage : « *L’Église tout entière est toujours et partout Témoin. Elle est apôtre non par une activité particulière de quelques-uns de ses membres, mais par son existence même*¹² ». Mais il reste encore à savoir comment il est possible pour chaque chrétien de donner un témoignage personnel qui soit cohérent avec son existence. Le témoignage n’est pas seulement celui de l’ensemble de l’Église, mais il est bien celui que chaque disciple du Christ est appelé à rendre.

Le témoignage, exigence de la vie spirituelle

Le christianisme n'est pas seulement une religion révélée, ni seulement une vie d'Église, une communauté, il est aussi un chemin spirituel, un appel que chacun peut entendre pour lui-même et auquel il doit répondre avec toutes ses capacités. Un maître spirituel comme Marcel Légaut (1900-1990) a été très soucieux de remettre en valeur l'engagement requis par la vie spirituelle : « *La vie spirituelle est exigeante par elle-même. Elle l'est pour tous, mais en s'adaptant aux possibilités de chacun. Dénormes potentialités spirituelles sont inemployées ou gâchées...*¹³ » Pour lui, le témoignage fait partie de la vie spirituelle du chrétien : « *La vie spirituelle, comme toute vie, aspire à se communiquer ; c'est son instinct profond [...] Parler et se dire à soi et à son Dieu, parler et se dire à autrui, sont les deux temps de la respiration spirituelle de l'homme*¹⁴. » Il va définir le témoignage comme « *une forme ardente et puissante de la communication toute chargée de présence et de communion*¹⁵ ». Il s'agit donc d'une

communication de soi poussée par le désir de partager à l'autre la présence dont on vit. La parole porte alors toujours plus qu'elle-même, elle porte une présence de soi tournée vers l'autre : « *Le témoignage est une parole qui ne peut être isolée de qui l'a dite¹⁶*. »

Mais Légaut note que « *plus la vie avance, plus le témoignage, s'il veut être authentique, devient exigeant¹⁷* ». Il est donc plus difficile pour l'adulte que pour le jeune, en particulier par la distance entre ce qu'il vit et l'idéal, distance dont on prend progressivement conscience : « *À un jeune, il suffit de croire à son idéal pour en vivre réellement et en porter un témoignage authentique. L'écart entre ce qu'il est et ce qu'il désire réaliser n'est pas pour lui un empêchement à la sincérité. [...] Mais quel que soit l'adulte qu'il deviendra, cette distance qui le sépare de l'idéal témoigné ne sera jamais, et à beaucoup près, entièrement franchie. Il lui faudra un jour de toute nécessité le reconnaître pour continuer à être vrai ; le reconnaître sans perdre cœur et sans perdre son idéal. Peu à peu il sera appelé ainsi à dire ce qu'il est, et non seulement ce qu'il désire être, s'il veut continuer à grandir dans la vie spirituelle telle qu'elle peut et doit se développer. [...] Comment, dans cette conjoncture, n'être pas tenté de ne plus jamais parler de ce qui devrait être, et ne pas se borner à dire seulement ce qu'on est en toute sincérité sans doute, mais en niant ainsi, sans le vouloir, et simplement en le taisant, cet idéal auquel on était fortement attaché jadis au point qu'on croyait déjà en vivre un peu et qui apparaît inaccessible maintenant ? Pourtant, même si on prévoit qu'on ne pourra jamais le réaliser, ne fait-il pas encore partie intégrante, en quelque manière, de ce qu'on est ?¹⁸* »

L'idéal ne peut donc pas être abandonné, parce qu'il fait partie de l'horizon dont vit le croyant. Refuser la tension entre ce qu'on est et ce qu'on voudrait être, ce à quoi le Christ appelle, c'est se diminuer ou même se renier. C'est oublier l'appel de l'absolu qui un jour a mis son être en mouvement. Le témoignage de l'adulte est difficile car il prend conscience de la distance entre ce qu'il a reçu de Dieu et le fruit qu'il a porté, de la distance entre l'appel entendu et la réponse donnée. Mais il sait que l'appel entendu fait partie de son histoire et de sa personnalité, et qu'il s'est construit grâce au don reçu de Dieu. Il faut donc se tenir debout sur la ligne de crête parfois vertigineuse entre la réalité et l'idéal. Le témoignage peut alors ranimer l'appel entendu, s'il n'oublie pas de rendre compte de cet idéal, dont l'oubli

silencieux serait un ultime renoncement que Légaut n'hésite pas à appeler « *suicide spirituel* ». Celui qui témoigne peut en fait, à travers la parole qu'il adresse à l'autre et qui appelle l'autre, s'adresser à lui-même un appel à sans cesse redonner une place à l'idéal jadis entrevu : « *Le témoignage de l'adulte est l'effort extrême pour se dire, comme si le but ultime de l'homme était inséparable de la parole vivante qu'il porte en témoignant ; comme si l'être ne trouvait son équilibre, son unité, sa consistance, que par la génération de son verbe, que par l'exactitude et la totalité en lesquelles lui et sa parole se correspondent, se compénètrent et s'engendrent*¹⁹. »

Oser témoigner est donc indispensable à la vie spirituelle, et Légaut regrette à ce propos que beaucoup d'adultes, devant la difficulté de se tenir dans la distance entre la réalité et l'idéal abandonnent le témoignage au profit de l'enseignement. Ils perdent alors la possibilité d'une parole chargée de leur propre présence au profit de l'affirmation d'un dogme ou de la proclamation d'une morale. Le témoignage oblige le croyant à continuer à se tenir devant le mystère de Dieu qui sans cesse le sollicite, et à dire comment aujourd'hui le Christ lui parle, le touche, l'émeut, l'étonne ou le fascine. Le dire aux autres oblige à se le dire à soi-même.

Le témoignage entendu, présence en moi de l'autre

Mais qu'en est-il alors pour celui qui entend le témoin ? Un témoignage est-il toujours reçu ? En fait, tous les auditeurs ne le reçoivent pas de la même manière : « *Même s'il est entendu de tous, il est écouté seulement par quelques-uns, plus spécialement aptes, par ce qu'ils sont, à y correspondre chacun d'ailleurs à sa manière*²⁰. » Écouter un témoignage c'est y découvrir l'appel présent, et le comprendre comme appel de Dieu lui-même. C'est désirer se mettre en marche spirituelle à partir de la parole entendue ; c'est garder en soi cette parole comme une source capable encore de jaillir : « *Le témoignage authentique de l'adulte demeure semence vivante dans la mémoire de celui qui l'a accueilli à son niveau véritable [...]. Il est présence qui rend présent à lui-même celui qui le reçoit dans son*

jaillissement originel²¹. » Légaut reprend ici la formule de Tertullien : « *Le sang des martyrs est semence de chrétiens.* »

Entendre un témoignage est donc un événement de rencontre. Celui que j'ai écouté devient présent à moi-même. Je lui fais une place dans mon existence en recevant ce qu'il me dit de lui-même. Celui qui m'a offert son témoignage m'a offert une part de lui-même. En recevant son témoignage, je lui fais en échange le don d'un espace intérieur où sa parole peut demeurer et y porter du fruit. Le témoignage n'est pas seulement événement, il est aussi avènement, avènement à moi-même, grâce à un avènement de l'autre en moi, qui m'appelle à un avènement de Dieu en moi. Dieu m'advent par la parole de l'autre.

On peut ici évoquer la réaction de la foule au premier témoignage apostolique, celui de Pierre le jour de la Pentecôte : « "Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité ; nous tous nous en sommes témoins [...]" Ceux qui l'entendaient furent remués jusqu'au fond d'eux-mêmes ; ils dirent à Pierre et aux autres Apôtres : "Frères, que devons-nous faire ?" » (Ac 2, 32.37). Le fruit du témoignage est l'émotion intérieure qui remue l'être profond et qui le met en mouvement. La parole de Pierre va demeurer en ses auditeurs et les provoquer à se tourner vers Dieu. C'est le début de la conversion, le désir de transformer sa vie, de prendre un nouveau chemin. Le témoignage provoque une percussion spirituelle qui se répercute dans l'existence comme un appel puissant qui continue de donner de l'écho.

Paul VI disait : « *L'homme contemporain écoute plus volontiers les témoins que les maîtres ou s'il écoute les maîtres, c'est parce qu'ils sont des témoins²².* » L'Église a toujours besoin de témoins aujourd'hui, de témoins dont la parole soit en cohérence profonde avec les actes et la vie, mais surtout de témoins qui renvoient à un autre qu'eux-mêmes, au Dieu toujours plus grand. Le témoin peut alors ouvrir une brèche et donner un horizon et un souffle à un monde enfermé dans un matérialisme étouffant. Mais la première condition du témoignage est qu'il soit prononcé à partir d'une écoute. Le témoin est d'abord auditeur du témoignage reçu du Christ. Le témoignage permet à ceux qui l'entendent de regagner une capacité d'écoute vraie parce que le témoin a d'abord été un auditeur de la Parole. ■

NOTES

- 1 - Fabrice HADJADJ, *La foi des démons ou l'athéisme dépassé*, Salvator, 2009, p. 64.
- 2 - Ghislain LAFONT, *Dieu, le temps et l'être*, Cerf, 1986, p. 133.
- 3 - René LATOURELLE, art. « Témoignage », *Dictionnaire de théologie fondamentale*, Cerf, 1992, p. 1303.
- 4 - Bernard SESBOÜÉ insiste sur cette cohérence en ce qui concerne Jésus : « *Entre le dire et le faire de Jésus il n'y a nulle distance : ce sont deux expressions d'un mode d'être unique. Il dit ce qu'il fait et il fait ce qu'il dit. Sa parole n'aurait aucune autorité si elle ne renvoyait avec évidence à un agir qui lui confère son poids de vérité.* » *Jésus-Christ dans la tradition de l'Église*, Desclée, 1982, p. 237. Ainsi, le Christ est par excellence « *le témoin fidèle* » (Ap 1, 5).
- 5 - JEAN-PAUL II, *Fides et Ratio* n° 32.
- 6 - Yves de MONTCHEUIL, « Pour un apostolat spirituel », *Problèmes de vie spirituelle*, Éditions de l'Épi, 1963 ; Seuil, collection « Livre de Vie » n° 79, p. 36-37.
- 7 - Cf. P. Francisco ESPLUGUES, « La catégorie dynamique de témoignage, clé de la théologie du concile Vatican II. Voir Jésus pour le faire voir », *Vatican II, de la lettre à l'esprit : une mission*, Editions du Carmel/Parole et Silence, 2005, p. 175-188.
- 8 - Id., *Ibid.*, p. 183.
- 9 - *Lumen Gentium* n° 1.
- 10 - *Gaudium et Spes* n° 3.
- 11 - LES ÉVÉQUES DE FRANCE, *Proposer la foi dans la société actuelle – Lettre aux catholiques de France*, Cerf, 1996, p. 78 et 87.
- 12 - Yves de MONTCHEUIL, *op. cit.*, p. 44-45.
- 13 - Marcel LÉGAUT, *Patience et passion d'un croyant*, Le Centurion, 1976, p. 198. Pour découvrir la pensée de Légaut, on peut lire ce livre, réédité au Cerf en 2000, ou bien lire le récent *Témoin d'un avenir*, *Marcel Légaut*, de Thérèse de Scott, préface de Joseph Moingt, Cerf, 2005.
- 14 - Marcel LÉGAUT, « Le témoignage de l'adulte », in *Travail de la foi*, DDB 1989 (2^e édition), p. 75.
- 15 - Id., *Ibid.*, p. 78.
- 16 - Id., *Ibid.*, p. 87.
- 17 - Id., *Ibid.*, p. 80.
- 18 - Id., *Ibid.*, p. 80-81.
- 19 - Id., *Ibid.*, p. 85.
- 20 - Id., *Ibid.*, p. 79.
- 21 - Id., *Ibid.*, p. 88.
- 22 - *Evangelii Nuntiandi* n° 41.

La cohérence, signature du vrai témoin

Béatrice Clément
déléguée diocésaine
des aumôneries de l'enseignement public, Lyon

Beaucoup pratiquent le témoignage, dans les groupes de jeunes, les collèges et lycées. Il est considéré par certains éducateurs de la foi comme un moyen pédagogique, l'équivalent d'une grille de lecture pour texte évangélique ou d'un parcours jeu de piste à travers un thème de l'Ancien Testament. Pour d'autres, au contraire, il est pratiqué comme un enseignement, dans le sens où il contient en lui-même tout ce qu'il y a comprendre et à prendre pour soi.

Il nous faut chercher en quoi le témoignage est à considérer bien au-delà de ces deux conceptions.

Redemptoris missio nous donne une clef : « *L'homme contemporain croit plus les témoins que les maîtres, l'expérience que la doctrine, la vie et les faits que les théories. Première forme de la mission, le témoignage de la vie chrétienne est aussi irremplaçable. Le Christ, dont nous continuons la mission, est le "témoin" par excellence (cf. Ap 1, 5 ; 3, 14) et le modèle du témoignage chrétien¹.* »

Notre monde contemporain est un espace d'intense communication. Combien de paroles se perdent souvent dans le tohu-bohu où tout se vaut et rien ne se démarque, où tout peut paraître vrai et en même temps être factice, virtuel ou biaisé. Mais il s'agit d'un monde en recherche de sens, de balises, où nos contemporains aspirent à trouver qui leur dira le bonheur, l'espérance, la valeur de leur vie.

Que ce soient les sphères de la politique ou des variétés, des médias ou des milieux scientifiques, toutes sont sensibles à la parole

d'expérience. Chaque aréopage possède ses tribuns, ses porte-parole, souvent élevés au rang de héros, et dont la parole est recueillie comme une « parole d'évangile ».

Il apparaît pour l'homme moderne que le témoignage est devenu un exercice de style obligatoire et un passage indispensable pour être reconnu et figurer dans les références sociétales. D'un prix Nobel à un présentateur de télévision, d'un chanteur populaire à telle ou telle figure politique, chacun est invité à ajouter sa page personnelle sur son cancer, sa vie familiale, sa dépression, sa vision de la politique ou de l'avenir, au grand livre de la vie contemporaine donnée en pâture au peuple.

Les jeunes sont friands de cela ; le phénomène « *people* » relève de cette fascination pour le témoin, dont la une vie qui mérite d'être racontée, montrée, mise en exergue. Cette star vit la vie qui les fait rêver, au point qu'ils vont tout faire pour s'en approcher et se configurer à l'image qu'ils perçoivent.

Les excès du genre élèvent le témoin au rang d'idole et rabaisSENT les écoutants au rang d'idolâtres. Encenser et idolâtrer éloignent de la personne humaine authentique et le brillant dissimule le vrai du personnage. Le témoignage n'en est pas un parce qu'il lui manque un troisième élément : le message, l'élément tiers qui permet de sortir de la fusion, de la confusion.

Un rassemblement de lycéens ne se conçoit pas sans témoignages forts. Un jour, mille cinq cents jeunes ont écouté « religieusement » deux jeunes filles qui avaient fait le tour du monde en vélo, à la rencontre des différentes religions et cultures. Elles ont ouvert par leur discours une immense fenêtre où chacun a pu apercevoir, sentir et ressentir, goûter avec le cœur les contacts, les paysages, les relations établies. Et imperceptiblement toucher du doigt ce qui venait de bien au-delà des deux témoins, de l'ordre de l'amour de l'homme, du désir de se faire le prochain du lointain, de la trace de Dieu dans leur vie.

Au rassemblement suivant, ces mêmes lycéens ont peiné à rester tranquilles pendant qu'un prêtre au service des plus démunis de sa ville témoignait avec les mêmes supports visuels et dans les mêmes conditions. Mais le message était « coincé ». Comme empêché de se dire à travers lui : il cherchait à convaincre et à obtenir un résultat. Il tentait d'être efficace, en développant des techniques de séduction et

de captation de l'auditoire. Il avait un « show » à produire et il s'y donnait à fond.

Témoin ou maître ? Témoin ou modèle ?

« Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde... » (Jn 1, 19-34). Jean-Baptiste montre du doigt celui que personne n'a encore repéré dans la foule. Il a vu, avec les yeux de la foi, celui que le peuple entier attendait, et qu'il pressent. Il fait tourner les têtes vers lui, déplace les regards pour que l'Agneau de Dieu occupe toute la place désormais. *« L'ami de l'Époux, il se tient là, il l'écoute et la voix de l'Époux le comble de joie. Telle est ma joie, elle est parfaite. Il faut qu'il grandisse et que moi, je diminue »* (Jn 3, 29-30).

En aucun cas, Jean n'arrête les regards. Il s'est situé au second plan, sa parole n'a fait qu'amorcer une relation entre d'autres, qui vont tisser une histoire ensemble, ouvrir une relation de personne à personne, sans lui. Le témoin est le serviteur de ce qu'il a reçu lui-même du Maître.

Les adolescents ont souvent tendance à chercher des modèles : quelqu'un à qui s'identifier, à copier en toutes choses, depuis les baskets jusqu'au timbre de voix, en passant par la parole et les idées. Ils peuvent tomber dans le piège du « même » : vouloir être « même » sans chercher à être « soi ». La tribu, certains réseaux sociaux vont dans ce sens. Pour exister, il faut leur appartenir, se sentir reconnu, entrer dans les mêmes codes de lecture ; accepter de s'aliéner aux lois du « même », alors que justement le Christ nous invite à sortir du « même ». Il nous invite à entrer dans le dialogue avec l'autre, les autres, signes d'un Autre qui nous cherche avec force, qui désire pour nous d'abord que nous soyons libres !

Malgré nous, nous sommes entraînés quelquefois dans cette impasse : donner à voir aux jeunes des personnalités fortes, belles, séduisantes, à la parole aisée et enjôleuse. Avec le danger de l'identification courte, où le message est gommé par le brillant de la « starification ». Quel jeune prêtre, auréolé de sa jeunesse, de sa situation exceptionnelle de ministre ordonné et d'un beau visage, n'aura pas

usé de ce pouvoir de séduction si facile à exercer sur des plus jeunes ? Et comment lui en vouloir ? Tout autour de lui l'appelle à cela : Notre société est une grande adolescente... et ce qui brille l'attire plus que jamais !

Autre est le serviteur du message évangélique. Il se tient en vêtement de service, avec toute sa vie offerte, pour servir le Maître. Et sa parole se tient à l'ombre de la Parole donnée depuis l'origine. Il peut briller un temps, il peut charmer les foules, mais son témoignage ne passera pas par ces canaux de beauté et de séduction. Il passera par l'Esprit lui-même, en cela qu'il lui aura fait de la place.

La Liberté est engagée...

« L'annonce et le témoignage du Christ, quand ils sont faits dans le respect des consciences, ne violent pas la liberté. La foi exige la libre adhésion de l'homme...² »

Certains témoignages sont des récits de vie qui « édifient », mais ne construisent pas ! Qui s'effacent aussi vite que neige au soleil, ou ne laissent qu'une trace éphémère. Si ce qui est dit ne parle pas à ce que je suis, si on est dans le domaine de l'avoir et non de l'être, personne ne peut suivre. Le témoignage doit parler à la liberté de l'autre, la parole doit être aussi libre que celui à qui elle s'adresse. Sans liberté, aucun homme ne peut choisir d'entrer dans la nouvelle naissance que propose le Christ. Car le premier désir de Dieu c'est notre liberté. « Va », dit-il à Abraham. « Va », dit-il à Moïse, pour un pays de liberté. Mais le peuple devra passer par une éducation à la liberté. Elle n'est pas innée.

Si le témoin n'est pas dans une disposition de respect de son auditoire, il peut fausser le message. La Bonne Nouvelle se proclame dans la liberté partagée, et se propose à qui peut la recevoir.

Les témoignages auprès des jeunes ont souvent tendance à « louper ». Exercice difficile que de témoigner devant des adolescents, qui cherchent tout de suite à s'identifier. L'attente est primaire : voir et voir seulement. Et éventuellement faire du copier-coller. Or, le témoin doit les introduire à une démarche de « chemin faisant » : nous sommes des baptisés, des amis du Seigneur, et nous marchons

ensemble dans la même direction. Nous regardons vers le Royaume et ce que nous disons, ce que le Christ fait en nous par l'Esprit, nous dépasse tellement. Amener un jeune à sortir de sa toute puissance (ou de sa totale impuissance) ne se fait pas en quelques phrases. Il lui faudra effectuer un vrai travail de construction personnelle. Le témoin qui brille empêche cette maturation lente, le témoin qui laisse ouvert l'espace de la liberté la favorise.

Les jeunes sont les premiers à percevoir le vrai, l'authentique, la sincérité profonde d'un témoin et son unité intérieure. Ils se désintéressent tout de suite s'il y a un écran ou des parasites. Et leur jugement peut être sans appel : « *C'est nul !* »

Ce n'est pas la parole du témoin qui produit le fruit. Cette parole imparfaite et parfois inconsciente est faite de notre chair, histoire et psychisme mêlés. Elle se fait vecteur mais ne peut produire que ce que l'Esprit en fait. C'est l'Esprit du Christ qui fait advenir le résultat. « *Moi, j'ai planté* », dit Paul, « *Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui faisait croître* » (1 Co 3, 6). On a vu des jeunes « scotchés » devant un témoignage simple et rude, mais « habité ». Et qui pouvaient dire : « *Tandis qu'il parlait, on était tout chose, on sentait bien que c'était fort, plus fort que nous !* » Emmaüs n'est pas loin !

Régarder le Christ

« *Le Christ étant la Bonne Nouvelle, il y a en lui identité entre le message et le messager, entre le dire, l'agir et l'être. Sa force et le secret de l'efficacité de son action résident dans sa totale identification avec le message qu'il annonce : il proclame la Bonne Nouvelle non seulement par ce qu'il dit ou ce qu'il fait, mais par ce qu'il est³.* »

« *J'ai manifesté ton nom aux hommes... » (Jn 17, 6). « Je leur ai fait connaître ton nom et je le leur ferai connaître encore, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux » (17, 26).*

Le premier témoin de Dieu, c'est Dieu lui-même. Le Christ, dans le même geste que Jean-Baptiste (montrer du doigt celui qu'il annonçait), ne se montre pas lui-même. Il tourne nos regards vers le Père, sans cesse. Et s'il dit de passer par lui (« *Personne ne va au Père si ce n'est par moi* », Jn 14, 6), c'est parce qu'il est le vrai visage, en tant

que Fils incarné, la vérité du Père, l'expression parfaite du Père pour les hommes (cf. note de la *TOB*). Lui seul peut dire : « Regardez-moi. » Dieu, né de Dieu, il tourne cependant encore nos coeurs vers le Père, en témoin exceptionnel de l'amour donné et reçu. Il porte en lui-même, dans la cohérence de sa vie donnée, la vérité du témoignage ultime. Ce qu'il fait, il le dit, et ce qu'il dit, il le fait. Cette cohérence est la signature du témoignage.

Les jeunes ont vite fait de repérer nos incohérences, notre péché d'orgueil, notre désir de prendre la première place, de se montrer. Ils reconnaissent celui qui est d'abord au Christ, avant d'être à lui-même. Et le Christ leur devient alors proche, si proche...

Les plus petits

« Le témoignage évangélique auquel le monde est le plus sensible est celui de l'attention aux personnes et de la charité envers les pauvres, les petits et ceux qui souffrent. La gratuité de cette attitude et de ces actions, qui contrastent profondément avec l'égoïsme présent en l'homme, suscite des interrogations précises qui orientent vers Dieu et vers l'Évangile⁴. »

Cette gratuité relève de la grâce même de Dieu. Elle signe le témoignage comme détaché de l'individu témoin. Elle dit aussi le témoin « sorti » de lui-même pour s'atteler au service des plus démunis. Elle indique, aussi clairement qu'un doigt levé, qu'il s'agit de regarder plus loin que le visage du locuteur, de tourner son regard et son cœur vers Celui qui est don gratuit par excellence et vers ceux qui ont droit à sa tendresse particulière. Ce n'est sans doute pas pour rien que c'est sur ce rendez-vous de charité que notre société nous attend ! Elle pressent justement quelque chose de notre Dieu qui ne se trouve pas dans le brillant, le fort et le spectaculaire !

Il peut paraître impossible de témoigner après avoir dit tout cela. Notre péché, constitutif de notre humanité, pourrait bien nous faire faire tout à l'envers ! En même temps il s'agit d'une urgence ! La mission nous y oblige, l'Église nous y invite. L'Esprit nous y pousse, parce que nous sommes désormais les porte-parole de la Bonne

Nouvelle, les voix « *qui crient dans le désert* »... Dieu se tait si nous ne parlons pas.

Les jeunes peuvent être pris en otage, alors que Dieu les veut libres. Ils peuvent être éblouis par ce qui brille, alors que Dieu se dit dans les petits et les « pas brillants ». Ils peuvent être trompés par le charme de la séduction, alors que Dieu veut le charisme de la vérité. Mais ils savent aussi accueillir nos témoignages avec indulgence, avec humour, avec un esprit critique plein d'intelligence humaine. Ils ont en eux cette parcelle divine qui sait séparer le bon grain de l'ivraie, le juste du superficiel, l'essentiel du superflu et le vrai du virtuel. Ils peuvent aussi nous renvoyer une vérité qui nous déplacera et nous fera grandir.

Dieu sait notre faiblesse, il sait les parasites d'orgueil, de désir de puissance, d'erreurs de jugement, qui nous empêchent de parler d'une voix claire et transparente. Il saura purifier notre cœur. N'ayons donc pas peur de témoigner, dans le respect absolu et la connaissance des jeunes, avec la mise en place d'un accompagnement fidèle et discret, et qui prend son temps. Soyons des « aînés dans la foi », qui disent par leur vie les merveilles que Dieu a faites et s'effacent devant Lui. Soyons des éducateurs de la foi qui se laissent éduquer par l'Esprit, des Jean-Baptiste, qui tournent les regards vers Celui de qui nous tenons la Vie. ■

NOTES

1 - *Redemptoris missio*, § 42.

2 - *Id.*

3 - *Id.*

4 - *Id.*

JEAN-BAPTISTE METZ

Memoria passionis

*Un souvenir provocant
dans une société pluraliste*

COGI
TATIO
FIDEI

LES ÉDITIONS DU CERF

Memoria passionis

Jean-Baptiste Metz

coll. Cogitation Fidei, Cerf, 2009

« "Religion au visage tourné vers le monde", le christianisme ne saurait se désintéresser purement et simplement de l'ombre que l'histoire des souffrances humaines projette sur notre espérance : il est dramatiquement contraint de reprendre de façon nouvelle la question essentielle de la théodicée, celle de Dieu. Cela nous conduit à confronter notre mémoire biblique aux divers univers culturels et religieux actuels, et à relancer ainsi à neuf les problèmes

brûlants de l'histoire de la passion de l'homme.

Dans une religion qui voit dans la passion de Dieu une compassion, une expression non sentimentale d'un amour qui s'enracine dans l'unité inséparable de l'amour de Dieu et de l'amour de l'homme, l'Histoire de l'humanité (au sens de grand récit) vue comme une histoire de passion ne peut que récuser l'idée (moderne) d'une avancée non dialectique du progrès, mais aussi l'intention (postmoderne) de dissoudre l'Histoire dans une pluralité d'histoires sans lien entre elles. C'est pourquoi le christianisme critique l'image répandue dans le public, celle d'une histoire qu'on a fondamentalement soustraite à la dialectique du souvenir et de l'oubli, et qui vient ainsi conforter l'amnésie culturelle régnante en effaçant de la mémoire le souvenir de la passion. [...]

En reprenant ainsi en théologie le thème de la théodicée, il ne s'agit pas, comme le mot et son histoire pourraient le laisser entendre, d'un retour à la tentative vieillotte de "justification de Dieu" envers et contre tout, alors que nous devons faire face au monde, à la souffrance et au mal. Il s'agit plutôt, et même exclusivement, de se demander comment on peut parler de Dieu de manière générale, étant donné l'insoudable souffrance du monde, de "son" monde. A mes yeux, c'est là la question de la théologie, et il est tout aussi impossible de l'éliminer que d'y répondre. C'est la question eschatologique, celle pour laquelle la théologie ne dispose d'aucune réponse venant tout concilier, mais au sujet de laquelle elle doit toujours chercher un nouveau langage pour ne jamais la laisser tomber dans l'oubli. » [Jean-Baptiste Metz]

Le témoignage suscite les vocations

Nicole Jeammet

psychanaliste,

maître de conférences honoraire à l'université René-Descartes

Sur le sujet d'un « être appelé par Dieu », actuellement deux interprétations s'affrontent : l'une ne prenant en compte que les motivations psychologiques, l'autre qui les ignore totalement pour privilégier l'œuvre du Saint Esprit. Mais cette œuvre du Saint Esprit est-elle donc indépendante de l'histoire vécue par celui qui entend l'appel de Dieu ? Et si tel est le cas alors, en quoi et comment ce choix, tributaire de contraintes relationnelles, peut-il devenir fécond ?

Ce sont précisément ces questions que nous nous sommes posées et qui ont été à l'origine d'une recherche sur le terrain : nous avons ainsi demandé à une trentaine de moines, moniales, religieux, religieuses et prêtres, avec un échantillon-témoin de pasteurs et de prêtres orthodoxes mariés, de nous raconter leurs parcours de vie¹ depuis leurs souvenirs avec leurs grands-parents.

Mais pour illustrer ici cet aspect particulier du « témoignage qui suscite des vocations » nous allons nous appuyer sur un seul entretien mené avec un prêtre de soixante-quinze ans, le Père Maurice. Et nous allons voir à travers cette histoire de vocation réussie combien la qualité relationnelle des témoins est au moins aussi importante que leur foi en Dieu...

D'abord dans un premier temps nous écouterons ce qu'il nous dit de son enfance et de ses choix de vie, et puis dans un deuxième temps nous réfléchirons sur les multiples témoignages reçus, puis donnés dans sa vie de prêtre.

Le Père Maurice est fils d'un artisan qui mourra brutalement alors qu'il a cinq ans et sa sœur huit ans. Sa mère ne se remariera pas et « *mettra un point d'honneur à éléver toute seule ses enfants* ».

Ses souvenirs d'enfance

Il n'a pratiquement pas connu ses grands-parents maternels qui n'étaient pas croyants ; en revanche il me parle de son arrière-grand-mère chez qui sa mère, déjà toute petite et en tant que dernière de fratrie, avait été placée ; cette femme donc, qui était sa grand-mère, l'avait fait baptiser. « *C'est par elle, me dit-il, que la foi est entrée dans la famille, elle avait toujours un chapelet dont elle embrassait le Jésus.* » Il se souvient d'elle alors qu'elle avait quatre-vingt quinze ans, « *portant des robes jusqu'aux pieds, ne voyant plus très clair, mais d'une paix intérieure formidable* ».

De son père, il garde un souvenir ébloui : la veille de sa mort brutale d'un infarctus, il y avait eu une fête à la maison : « *Il y avait une très grande table dans le salon, mon père qui était très sportif, ça vous indiquera, avait marché sur les mains autour de la table, alors pour moi naturellement...* » Il avait été militaire et il a des photos de lui « *triomphant à cheval* » ; il pense d'ailleurs que s'il s'est marié tard c'est qu'il avait eu auparavant plusieurs aventures « *comme un jeune militaire peut en avoir, jeune et moins jeune* ». « *Mais pour moi il est resté comme quelqu'un d'une puissance tutélaire, riante.* »

C'est avec ce même qualificatif de « *riant* », deux fois employé, qu'il dépeindra sa mère. « *Elle est vraiment restée riante jusqu'au bout, même âgée.* »

Quelques temps après ce deuil, cette mère consulte un médecin de famille qui lui conseille d'envoyer ses deux enfants à la campagne dans un internat tenu par des scouts. Il a alors sept ans et il se rappelle son désespoir « *de faire toute une nuit de train et d'arriver dans un lieu où ma mère n'était plus* ».

Mais ce désespoir va vite laisser la place à des sentiments plus positifs : sa mère « *courageuse* » vient les voir tous les samedis soirs et reste avec eux jusqu'au dimanche car elle retravaillait le lundi

matin. Peu à peu il va découvrir la beauté de ce lieu dans l'alternance des saisons et il adorera les nombreuses activités de plein air qu'on lui fait faire : par exemple des collections d'herbes, de plantes, de papillons et surtout il a beaucoup d'amis. « *C'est resté un moment très fort.* » « *Puis on nous emmenait à la messe le dimanche, il y avait beaucoup de monde, à la fin on courait entre les bancs pour aller chez le boulanger ; c'était des moments féériques.* » Il y restera deux ans, puis ce sera le retour à Paris, à l'école publique.

La scolarité

Le retour à l'école parisienne se passe bien ; il signale simplement combien il aimait chahuter.

Il rentre en sixième et il évoque deux choses importantes pour lui. Il est inscrit chez les louveteaux et il va au catéchisme : « *Il y a eu le catéchisme qui m'a beaucoup intéressé car je découvrais que l'homme avait un interlocuteur ; j'ai beaucoup aimé l'histoire de Joseph et cette idée que les hommes traitaient avec Dieu et Dieu avec les hommes. Ça m'a tout de suite intéressé et la messe aussi qui était en latin, imaginez les enfants avec une langue qu'ils ne comprennent pas, même s'il y avait un commentateur, néanmoins c'était la messe avec une idée de la transcendance.* »

Mais à force de rire et de chahuter, à la fin de la seconde, il se fait mettre à la porte de l'établissement privé dans lequel il étudiait. C'est alors que le directeur suggère à sa mère de l'inscrire au petit séminaire où il fera sa première et sa terminale.

Le choix de vie

C'est sans doute la rencontre avec le supérieur de ce séminaire qui sera déterminante dans l'orientation du Père Maurice. Il se rappelle ce moment avec émotion : « *Il m'a fait une impression considérable ; il m'a dit tout ce que j'avais fait en une heure d'entretien, il*

m'a pris de telle façon, il m'a dit que si je continuais à être superficiel j'allais gâcher ma vie, il m'a rendu plausible qu'être un homme ce n'était pas simplement rire dans la vie. [...] Pour la première fois, j'ai senti que c'était le moment où il fallait construire. Il a joué un rôle paternel et du coup j'ai accepté d'entrer dans son établissement. »

Il réussit son bac et quitte alors le séminaire pour faire une licence de philosophie en Sorbonne. Rétrospectivement il se dit qu'il a voulu faire cette licence « *pour voir si ma croyance en Dieu tenait debout face à la contestation de l'époque avec le marxisme et l'existentialisme. Et donc ça a été un moment où l'idée d'être prêtre était de me dire : ce n'est pas possible qu'il y ait ce refus de Dieu, il faudrait s'expliquer, il y a un malentendu entre Dieu et les hommes ; et mon désir d'être prêtre a été un peu : il faut faire cesser le malentendu, ce qui était bien vaniteux... »*

« *Mais si on me demande quand est-ce que j'ai pensé à être prêtre, je pense que ça a été en plusieurs épisodes, je pense qu'au moment où j'ai fait ma communion ce que le prêtre me disait de Dieu a été pour moi un moment important et donc je me suis dit que peut-être un jour... Je l'ai pensé mais après je l'ai écarté [...] et puis quand j'ai été scout après, si je regarde les choses qui ont beaucoup compté pour moi, c'est la messe au camp. Je revois l'autel en pierres sèches, une nappe dessus et je me dis que nous avions pour sacristie les montagnes – la messe était associée à la beauté du monde, un monde rempli de mystères, et ça a été pour moi une révélation. »*

Pendant ces années d'études il fera partie d'un groupe d'étudiants mais sans jamais tomber vraiment amoureux d'une fille, sauf que... il évoque des sorties avec une amie d'une famille nombreuse : « *pour moi c'était une découverte une famille nombreuse », puis il change brusquement de sujet pour me reparler longuement de sa vocation à être prêtre.* Je pose alors une question sur le renoncement à se marier lié à cette vocation et sur un éventuel sentiment amoureux vis-à-vis de cette jeune fille qu'il avait évoquée. « *Oui, j'étais amoureux mais que vous dire ? À tel point que je vois même le lieu où elle m'a annoncé qu'un de nos amis la demandait en mariage ; c'était près de la Comédie-Française ; il y a des grandes fontaines, elles étaient vides et on était assis sur le bord. Ça a été non pas une expérience, ça a été une peine, peut-être le seul moment où je me suis dit, si tu te fais prêtre, tu renonces. »*

Suit alors une très intéressante réflexion sur le célibat. À la question portant sur l'éventuelle possibilité de concilier mariage et sacerdoce, et le choix qui serait alors le sien, il me répond qu'il choisirait le célibat même si, comme il le dit, « *j'ai tout de suite pensé que choisir cette voie, c'était choisir un peu une existence sans visage humain parce que je n'aurais pas d'enfant.* » Et il continue : « *Mais peut-être aussi je me suis demandé si j'étais capable d'aimer vraiment du type... de ce qu'est l'amour entre l'homme et la femme, c'est-à-dire pleinement. J'ai rêvé les choses comme ça parce que chez moi il n'y avait qu'un des deux acteurs. Il faudra que je demande à ma sœur comment elle, elle a vécu ça.* »

Les témoignages reçus

Ici il y a toute une série de rencontres et d'événements de vie qui vont transformer le destin de ce petit garçon qui, à cinq ans, se retrouve orphelin de père, avec de surcroît une famille paternelle qui abandonne sa mère à son sort difficile. J'ai surtout été frappée dans cet entretien par l'importance donnée à la gaieté et à l'amour de la vie, aussi bien chez le père avec qui pourtant il a peu vécu : « *il est resté comme quelqu'un d'une puissance tutélaire riante* », que chez la mère « *elle est vraiment restée riante jusqu'au bout, même âgée* ».

Première image marquante, celle de cette arrière-grand-mère qui avait élevé sa mère, elle-même orpheline de sa propre mère, et pour laquelle il associe foi et « *paix intérieure formidable* ».

Puis après ce drame de la mort du père, une mère qui va assumer et qui, si elle ne se remariera pas, ne cherchera cependant pas à se raccrocher affectivement à ses enfants (comme sans doute l'a fait la mère d'Élisabeth de la Trinité avec cette fille aînée qu'elle voulait garder pour elle). Elle écoute son médecin de famille qui lui suggère d'envoyer ses enfants à la campagne chez des scouts américains ; elle va alors – cadeau inestimable pour ses enfants – se montrer capable de se séparer d'eux en maintenant le lien ; autrement dit, elle sait trouver la bonne distance et tenir sa place sans faire peser de sentiments de culpabilité sur eux. « *Quand j'y suis parti, j'étais désespéré de faire toute une nuit de train pour arriver dans un lieu où*

ma mère n'était plus, mais elle, elle s'était arrangée, elle était courageuse, elle venait toutes les semaines, elle partait le samedi matin, elle faisait le convoi, elle nous amenait le dimanche et elle repartait le dimanche soir car elle retravaillait le lendemain matin. »

Et voilà que là-bas il va peu à peu s'autoriser à être heureux ; heureux d'être dehors à la campagne et de collectionner des papillons. Et, petit détail qui dit la qualité d'attention de sa mère : certes il aura pris plaisir à collectionner les papillons, mais quand il rentre de chez les scouts, sa mère va avec lui chez un taxidermiste pour qu'il puisse les conserver... Il garde encore aujourd'hui avec fierté cette collection. Heureux d'être apprécié par la cheftaine des louveteaux, heureux d'avoir des petits copains – mais ce qui l'éblouit surtout c'est « *la beauté du monde qui a été pour moi une révélation* ». Or il n'est pas indifférent qu'il se soit trouvé pensionnaire chez des scouts : « *Et puis quand j'ai été scout après, si je regarde les choses qui ont beaucoup compté pour moi, c'est la messe au camp. Je revois l'autel en pierres sèches, une nappe dessus et je me dis que nous avions pour sacristie les montagnes – la messe était associée à la beauté du monde, un monde rempli de mystères, et ça a été pour moi une révélation.* » Or cette « révélation » va trouver au catéchisme et dans la Bible des représentations qui lui parlent dans son expérience de vie comme celle par exemple de Joseph.

Autre rencontre déterminante : celle d'un supérieur de petit séminaire qui lui fait « *une impression considérable [...] Pour la première fois, j'ai senti que c'était le moment où il fallait construire. Il a joué un rôle paternel et du coup j'ai accepté d'entrer dans son établissement.* » Ce religieux, comme figure d'autorité bienveillante viendra confirmer Maurice dans sa vocation à « être un homme »... comme lui.

Intéressante est la raison pour laquelle il dit préférer le célibat... Il n'a pas de modèle identificatoire d'un homme marié. Mais en même temps, ce qui est frappant dans cet entretien, c'est la droiture dans les choix ; combien émouvante est l'évocation des « *grandes fontaines vides* » au bord desquelles cette jeune fille dont il était amoureux lui annonce qu'un homme l'a demandée en mariage et qui sert de métaphore à sa peine. Son choix est fait : « *Si tu te fais prêtre, tu renonces !* »

Les témoignages donnés

Il est intéressant maintenant de voir comment, sur les fondations relationnelles reçues de l'environnement, sa vie de prêtre va continuer à se dérouler dans un permanent échange entre ce qu'il reçoit de ceux qu'il rencontre, soit dans la vie de tous les jours, soit à travers des témoignages de livres, et ce qu'il leur donne.

Voici un passage très significatif de l'entretien parlant de la bonne distance qu'il a su trouver avec les autres .

« Je pense que la chasteté, c'est ne pas suggérer, mener imaginativement une aventure qu'on n'est pas capable d'honorer à cause de la situation dans laquelle on se trouve, que l'on doit respecter. J'ai pensé même que si je voulais que des rapports d'amitié puissent se continuer, il fallait qu'il en soit ainsi. Que ce soit clair. Et je pense qu'il est normal que quelqu'un pense que vous l'aimez bien. Ça a été le cas avec une de mes paroissiennes : vous voyez, j'ai marié son fils et la veille du mariage, elle m'a renvoyé une photo sur laquelle nous étions ensemble et en dessous elle avait écrit : "Cher X. nous nous sommes rencontrés il y a 40 ans, j'ai l'impression de vous avoir toujours connu, que cette joie se prolonge jusqu'à l'éternité." C'est ça, c'est très bien ! »

Est-ce que vous n'avez pas le sentiment que le fait d'avoir réussi à trouver une relation juste à l'autre, est aussi une des raisons pour lesquelles vous vous dites heureux aujourd'hui ?

« Oui je suis sûr, si par exemple je vois quelqu'un qui certainement a été un moment pour moi quelqu'un qui pouvait devenir trop important, eh bien j'ai senti... c'est quelqu'un avec qui j'ai été plus distant qu'avec d'autres. Tant que j'ai eu l'impression que cette femme était amoureuse de moi... je pense que j'ai été, parce que ce n'était pas possible, ça aurait été destructeur y compris dans l'amitié. »

En fait vous avez construit plein d'amitiés ? « Plein, plein. »

Est-ce que ce n'est pas ça la chasteté finalement ?

« Pour moi, oui. Ce n'est pas ne pas avoir de préférence, vous voyez par exemple j'ai trouvé très belle l'attitude de Teilhard de

Chardin, il disait qu'il n'avait rien écrit, fait ou réalisé, sans être sous le regard amoureux d'une femme. Il ne le dit pas comme quelqu'un qui veut se montrer, non il le dit alors qu'il savait que ça avait traversé sa vie. Mais pour pouvoir vivre ça sans ambiguïté il faut avoir été aidé par d'autres qui vivent la même chose. Et dans toutes les équipes où j'ai été, j'ai eu des prêtres que j'ai admirés, que j'ai eu comme collègues. C'est vrai qu'il y a eu des rencontres qui m'ont marqué.

D'une certaine façon je pense qu'on est d'abord croyant en participation avec d'autres croyants, on n'est pas croyant comme ça tout seul et donc je sais, j'ai l'impression que les choix principaux de mon existence, à quoi j'ai dit oui, à quoi j'ai dit non, ont été fait en fonction de quelques personnes en participation de qui j'étais croyant. Et puis il y a les rencontres fortes à travers des témoignages ; j'ai ainsi vécu dans la communion de gens qui étaient pour moi, pas des maîtres, le mot ne conviendrait pas, par exemple la figure de Teilhard de Chardin de ce point de vue-là a beaucoup compté pour moi. Ou bien encore le pasteur allemand Dietrich Bonhoeffer, je peux même dire que depuis le séminaire il n'y a pas de semaine qui se passe que je ne le lis, c'est vraiment un frère dans la foi cet homme-là, y compris des choses : qui suis-je, est-ce que je suis celui ou bien est-ce que je suis celui... Je crois que ce qu'il a vécu dans un si bref temps parce qu'il est mort à trente-neuf ans, comme Jésus Christ ils ne se sont pas fatigués longtemps. Et donc le fait de voir vivre des gens... »

Qu'est-ce qu'a alors voulu dire pour vous rencontrer Dieu ?

« Alors je crois que j'ai toujours senti combien Dieu était mystère, qu'il était au-delà de tout ce que l'on pouvait dire et qu'en tout cas on ne pouvait pas mettre la main sur lui. Par exemple j'ai adoré un petit texte de Jean-Paul II, qui s'intitule Reste avec nous et c'est sur l'Eucharistie ; il a eu ce génie de prendre les pèlerins d'Emmaüs pour dire qu'au carrefour de nos amertumes, de nos difficultés, le Christ nous rejoint, lui, le divin voyageur. Je trouve que ce nom de Jésus le "divin voyageur" celui sur qui l'on ne peut pas mettre la main quand se fait la rencontre, cela rejoint sa présence même dans l'Eucharistie. Je trouve que cette nomination de divin voyageur, ça résume bien les deux choses importantes pour moi, à la fois j'ai toujours pressenti la nature, la grandeur de Dieu, son mystère, celui sur qui on ne peut pas mettre la main, le grappin et de l'autre côté,

cette figure de Jésus qui pour moi certainement rejoint, a été incarnée en partie par des gens qui m'ont estimé, qui m'ont aimé ; je me dis : si la terre a été jugée digne de porter un homme comme le Christ, ça vaut la peine de vivre. Eh bien moi ça me suffit et c'est tout mon bonheur. »

Nous sommes tous en quête d'un miroir où trouver une image de nous-mêmes. On voit combien pour ce prêtre les personnes rencontrées et les valeurs auxquelles il a peu à peu adhéré ont pris le relais symbolique de ce miroir dans lequel se voir et se juger. Et on peut mesurer rétrospectivement combien c'est le fait de pouvoir tenir ses engagements qui a été pour lui la source de sa valorisation, « tout son bonheur » et combien ce bonheur peut donner envie à ceux qui le rencontrent. Oui, on peut vraiment avoir foi en lui, et à travers lui alors, peut-être, trouver aussi foi en Christ ! ■

Du 4 février 2010 au 8 avril 2010, Nicole Jeammet assurera un cours au Centre Sèvres sur le thème :

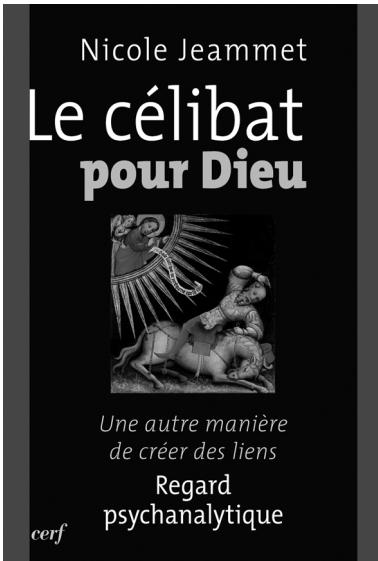
Etre appelé par Dieu

Deux interprétations s'affrontent : l'une ne prenant en compte que les motivations psychologiques, l'autre qui les ignore totalement pour privilégier l'œuvre du Saint Esprit. Mais cette œuvre du Saint Esprit est-elle donc indépendante de l'histoire vécue par celui qui entend l'appel de Dieu ? Et si tel est le cas, en quoi et comment ce choix, tributaire de contraintes relationnelles, peut-il alors devenir fécond ?

Facultés jésuites de Paris - Centre Sèvres
35 bis rue de Sèvres - 75006 Paris - 01 44 39 75 00

NOTES

1 - Cette recherche de l'auteur est publiée au Cerf sous le titre *Le célibat pour Dieu*, 2009.



Le célibat pour Dieu
Une autre manière de créer des liens
 Nicole Jeammet
 Cerf, 2009

Etre célibataire aujourd’hui rime avec indépendance et liberté sexuelle. En total contraste, des hommes et des femmes s’engagent à être célibataires « pour Dieu ». Or, si aucun choix de conjoint ne se fait par hasard, comment imaginer qu’il en serait autrement pour cette réponse à un appel entendu ? Cependant, l’important n’est pas ce qu’une histoire vous impose, mais ce que vous en faites. En quoi alors et comment ce choix, tributaire de contraintes relationnelles, peut-il devenir fécond ? Telle est la question posée par cet ouvrage, élaboré à partir de récits de vie de moines et de moniales, de religieux, de religieuses et de prêtres, mais aussi de pasteurs et de prêtres orthodoxes, « mariés pour Dieu ».

La sexualité n'est pas un en-soi ; si elle déborde, bien entendu, l'acte sexuel, elle est surtout dépendante de la qualité du lien expérimenté avec l'autre. Ainsi sans confiance donnée et reçue, le mariage ne règle aucun problème, ni sur le plan sexuel ni sur celui de la solitude éprouvée. Cette recherche sur le célibat assumé pour Dieu nous sera alors un terrain quasi expérimental pour vérifier ses effets de potentiel épanouissement et de fécondité, ainsi que ses impasses possibles. Car au-delà d'une sexualité agie ou non, la vraie question reste celle des liens aimants à tisser avec ceux qui partagent notre vie : Dieu, comme figure paradoxale d'un Absolu qui ne s'expérimente que dans le relatif de la relation, pourrait-il donc, dans son projet d'un devenir-ensemble, aider l'homme à se trouver ?

Témoigner de l'amitié entre juifs et chrétiens

Anne-Denise Rincwald

Isabelle Denis

sœurs de Notre-Dame de Sion

Le jour où nous faisons profession de vie religieuse nous disons, entre autres : « *Béni sois-tu Seigneur, Dieu et Père de Notre Seigneur Jésus Christ [...] Tu m'as consacrée à toi par le baptême, tu m'as appelée à suivre Jésus Christ, ton Fils, dans la congrégation de Notre-Dame de Sion pour que ma vie y témoigne de la fidélité de ton amour pour le peuple juif, et pour prier et travailler afin que vienne ton Règne de justice, de paix et d'amour.* »

Tout est dit là, spécialement dans les dernières lignes, de ce qui fait le cœur de nos vies !

C'est au XIX^e siècle que la congrégation de Notre-Dame de Sion a été fondée par Théodore Ratisbonne, d'origine juive. Sans avoir été vraiment élevé « *dans la foi de ses pères* », il a découvert le « *Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob* » à partir de l'Évangile de Jésus Christ. Ce lien avec le peuple d'Israël, manifesté par le nom de la congrégation, « *In Sion firmata sum (En Sion je me suis établie)* » (Si 24, 16), a été dès l'origine au cœur même de sa fondation. Le 20 janvier 1842, le plus jeune frère de Théodore Ratisbonne, Alphonse, reçoit lors d'un voyage à Rome, par une apparition de la Vierge Marie, la grâce de la foi chrétienne. Théodore, baptisé à l'âge de vingt-quatre ans après un long cheminement, déchiffre le sens du signe reçu de Marie par son frère Alphonse et stimulé, par ce dernier, il fonde en 1843 la congrégation des Religieuses de Notre-Dame de Sion.

Aujourd’hui, comment vivre cette intuition de départ ?

Le Père Michel Rondet (jésuite) écrit : « *La vie religieuse est appelée aujourd’hui à vivre l’Évangile à la manière d’un fondateur. Il ne s’agit pas de transmettre un héritage mais d’engendrer des héritiers, chercheurs et inventifs. La vraie fidélité ne consiste pas à imiter ce qu’ont fait les fondateurs, mais à se rendre capable à son tour de créativité évangélique*¹. »

Au xix^e siècle, la théologie du rapport du christianisme avec les autres religions et spécialement avec le judaïsme ne se posait pas dans les mêmes termes qu’aujourd’hui. Fondées pour « *hâter l’accomplissement des promesses de Dieu envers son peuple Israël* », nous priions pour la conversion des juifs, sans cependant jamais faire de prosélytisme. Nous accueillions les juifs désireux de devenir chrétiens par le baptême.

Au xx^e siècle, nous avons fait une révolution copernicienne. Elle a été puissamment aidée par le concile Vatican II, qui le 28 octobre 1965, a adopté une déclaration intitulée *Nostra Aetate* : « *À notre époque... : l’attitude de l’Église envers les religions non chrétiennes* ». Le paragraphe 4 y traite de la relation avec le judaïsme.

Avec les chapitres 9 à 11 de l’épître aux Romains, ce paragraphe est devenu notre charte, et la base de notre Règle de vie actuelle.

« *Notre vocation nous donne une responsabilité particulière de promouvoir compréhension et justice à l’égard de la communauté juive et de faire souvenir les chrétiens que nous sommes mystérieusement liés au peuple juif, depuis nos origines jusqu’à la plénitude finale*². »

Et encore : « *Le charisme donné à Théodore Ratisbonne est un don continual de l’Esprit à l’Église. À la lumière du mouvement œcuménique et des événements de notre temps, en particulier de ce qui a touché le peuple juif, l’Église, en réfléchissant sur son origine et sur sa mission, redécouvre ses racines dans la révélation de Dieu à Israël. En même temps, de nouvelles relations se développent entre elle et la communauté juive. Au cœur de ce mouvement d’Église, la congrégation progresse dans la compréhension de son charisme et répond, d’une manière renouvelée, à l’inspiration de son fondateur*³. »

Témoigner de l'amour de Dieu pour le peuple juif...

Soyons bien claires : « *Notre charisme ne se définit pas par l'activité et n'est pas limité par une tâche déterminée⁴.* » « *Nos diverses activités, notre vie en communauté, notre prière, tout notre être, sont radicalement pénétrés, orientés par l'inspiration de la congrégation⁵.* »

Il s'agit d'abord, pour chacune de nous, de nous engrainer profondément dans une histoire biblique qui n'a pas commencé à Jésus Christ, dans une Parole qui a traversé des siècles avant Lui et qui continue son voyage jusqu'à son accomplissement définitif.

Il s'agit de lire nos vies chrétiennes, religieuses, à la lumière de cette histoire ancienne mais toujours actuelle, de traverser avec les Hébreux le désert, de vivre la Pâque unique de Jésus avec l'épaisseur existentielle de la pâque de son peuple, y compris celle qu'il célèbre encore aujourd'hui. Il s'agit de lire les Évangiles, de les méditer, en privilégiant leur arrière-fond biblique et juif. C'est pourquoi il est important pour nous de connaître aussi la tradition juive, toujours vivante.

Comment s'est inscrite dans les faits cette révolution copernicienne ?

Le premier pas après le Concile a été d'ouvrir à Rome, à la demande de certains évêques et experts conciliaires, un service international de documentation judéo-chrétienne, SIDIC. Il s'agissait d'aider à mettre en œuvre parmi les chrétiens cette déclaration *Nostra Aetate* si durement disputée, de mesurer la prise de conscience de cette nouvelle attitude dans les Églises locales, d'en suivre les progrès. Susciter donc parmi les chrétiens une meilleure connaissance du peuple juif, de sa religion, de son histoire passée et présente, mais aussi aider à extirper les traces d'un antijudaïsme chrétien, informer et former des chrétiens à mieux connaître les trésors de leur propre foi en découvrant Jésus, juif. Au SIDIC de Rome ont répondu d'autres services ouverts successivement à Paris, à Londres, à Montréal, à San José du Costa Rica, à São Paulo, à Buenos Aires, plus tard aussi à

Melbourne. Actuellement le SIDIC de Paris offre, en partenariat avec les Bernardins, un ensemble de cours de formation en judaïsme⁶.

Les sœurs de Notre-Dame de Sion se sont engagées résolument dans des études, chacune à son niveau ; elles ont suivi puis organisé des sessions de formation ; elles ont publié des revues, écrit des articles, fait des conférences, collaboré avec d'autres engagés sur les mêmes sentiers, participé à l'effort de renouvellement de la pastorale catéchétique, à l'œcuménisme aussi.

Sœur Michèle anime, chaque année, plusieurs week-ends d'hébreu biblique dans la région parisienne, et en été une session à Strasbourg dans le cadre de l'Association Charles-Péguy qui vise à développer les relations judéo-chrétiennes.

« Les participants sont venus nombreux. Imaginez 28 dans le groupe des "progressants" et 7 nouveaux-venus "débutants". Les premiers pour parcourir le pays d'Israël à travers les textes proposés sur le thème "Par monts et par vaux" et les seconds pour découvrir l'alphabet et repartir en sachant lire les premiers versets de la Genèse (et pas seulement)... Pour commencer la journée, un chant en hébreu pour tout le monde. Ensuite, enseignement selon les deux niveaux toute la matinée. Je peux dire que le rythme du côté des "progressants" était le trot, parfois le galop... Tout le monde avait un fascicule préparé avec les textes et la documentation pour le voyage ainsi qu'une carte routière, afin que nul ne se perde ! L'hospitalité d'Abraham à la chênaie de Mambré, le puits de Dotan, le pays de Galaad célèbre pour ses aromates... et, au bout de la route, avec le psaume 122 (hébreu) nous sommes montés à Jérusalem car tous les pèlerinages y mènent. Parmi les activités des après-midi : la visite d'une chaîne de fabrication de matsoths (pains azymes), la rencontre avec un sofère ou scribe, la visite d'un bain rituel datant du Moyen Age ; trois visites guidées inoubliables non seulement pour leur contenu mais parce que ce sont des moments d'accueil mutuel qui font grandir l'estime et la confiance entre chrétiens et juifs. »

Depuis plusieurs années, il y a des liens avec la République démocratique du Congo. Yvonne S.M., qui est une « associée » de longue date, écrit : « Cette année encore l'appel de nos amis congolais s'est fait entendre, sollicitant une formation biblique. Je suis retournée à Kisantu, au Bas-Congo. Une trentaine de religieuses,

quelques prêtres et diacres m'attendaient pour étudier la "fraternité dans la Bible" : Caïn et Abel, Abraham et Lot, etc.

La semaine fut riche en questionnements et réflexions sur l'élection, les "préférences", les exigences de la vie en communauté, les chemins de réconciliation, la fraternité universelle, cette espérance messianique qui est au cœur de la vie juive comme de la vie chrétienne. Sr Victorine anima avec moi une session de deux semaines à Kananga, au Kasaï dont elle est originaire. Là aussi une trentaine de participants, mais tous laïcs, animateurs de paroisse ou formateurs dans leur diocèse. Le matin, j'abordais, en français, l'enracinement juif du Notre Père, et l'après midi, sœur Victorine traitait, en tshiluba, du Jubilé dans la Bible. En effet, le diocèse de Kananga célébrait le jubilé d'or de sa création⁷. »

En même temps que cet effort pastoral, nous nous engageons dans des relations concrètes avec le peuple juif. Celles-ci ont eu dès après la seconde guerre mondiale un tissu associatif ; il s'est étendu progressivement. Il s'agit d'Amitiés judéo-chrétiennes, maintenant fédérées dans un Conseil international des juifs et des chrétiens. (ICCJ). Lorsqu'il se réunit, chaque année, la délégation des sœurs de Sion y est la plus nombreuse. La reconnaissance du monde juif nous a été témoignée à plusieurs reprises de diverses manières notamment par l'attribution d'une Menora de la Paix reçue à Paris, la nomination de personnes de réconciliation en Pologne, etc.

« Au mois d'octobre 2009, nous, [la communauté de Cracovie], avons participé en Pologne, à Kielce, à deux journées d'étude, d'amitié entre juifs et chrétiens exceptionnelles. Kielce, lieu d'un tragique pogrom en 1946 ! Avec une délégation venue d'Israël, à laquelle se sont joints des Polonais, juifs et chrétiens, nous avons débattu de nos identités respectives dans un climat paisible. Et, pour la première fois depuis soixante ans, la prière de Erev shabbat (soir de shabbat) a pu être célébrée dans l'ancienne synagogue dévolue aux archives de la ville. Quel moment d'émotion pour tous les participants. »

Ces relations concrètes peuvent se vivre, même avec des enfants ! Sœur Isabelle écrit : « Depuis vingt-quatre ans, je suis en lien avec une école juive, à Paris. Cette année, comme les précédentes, je réponds aux questions que se posent des élèves de CM2 sur les chrétiens et eux m'expliquent, avec leur enseignant, comment ils vivent leur vie juive.

Parmi les dernières questions qu'ils m'ont posées : "Pourquoi les chrétiens détestent les juifs ? Quel est le rapport entre nos fêtes [juives] et vos fêtes [chrétiennes] ? Comme Jésus était juif, on a le même Dieu. Pourquoi ils [les disciples] ne sont pas restés juifs ? Pourquoi t'es-tu intéressée aux juifs ? Est-ce qu'il y a des fois où l'on ne mange pas du tout de la journée dans vos fêtes ?" Ou bien plus prosaïquement : "À Pâques, quel est le rapport avec les œufs ? Qu'est-ce qu'une sœur ?" »

Oui, les fruits recueillis sont nombreux et notre joie est grande de voir progresser lentement la confiance envers les chrétiens par un monde juif si longtemps méprisé⁸, persécuté même par eux. Le nombre de chrétiens sensibles à l'attitude de respect, d'estime, d'amitié souhaitée depuis Vatican II augmente.

Actuellement, le lien avec le peuple juif nous rend aussi plus attentives à l'islam et aux relations interreligieuses et interculturelles.

Il y a certes cet engagement direct dans une relation longtemps en souffrance, mais il y a bien d'autres manières d'y œuvrer. Pendant les cent vingt premières années de notre existence, la meilleure manière d'être fidèle à l'intuition de Théodore Ratisbonne a été de travailler à l'éducation des jeunes ; les accueillir sans distinction de religion ou de race dans nos écoles – ce qui à l'époque n'était pas si évident ! – les former dans un esprit de famille, de grande simplicité et surtout d'ouverture d'esprit. Comme congrégation internationale, nous avions tout un réseau d'institutions scolaires. La plupart d'entre elles sont dirigées aujourd'hui par des laïcs. Une réunion internationale récente, à Strasbourg, la ville d'origine des Ratisbonne, a réuni soixante-douze responsables de ces institutions de « Notre-Dame de Sion ». La plupart d'entre eux ne se connaissaient pas. Quel étonnement de se découvrir des liens de parenté spirituelle profonds. Ils se sont reconnus au même esprit !

“Prier et travailler afin que vienne un règne de justice, de paix et d'amour...”

Comment s'enraciner dans la Parole de Dieu sans que le message des prophètes ne vous secoue profondément ! « Les événements du monde et nos expériences nous pressent "d'écouter le cri

des opprimés" et d'entendre résonner avec une force nouvelle l'appel de Dieu "à accomplir la justice". L'Église d'aujourd'hui nous en redit l'urgence. L'histoire du peuple juif nous rend particulièrement sensible aux droits des minorités, des pauvres, de ceux qui sont marginalisés. [...] Toute l'expérience biblique est celle d'un peuple libéré à qui Dieu par la voix des prophètes recommande la cause du pauvre⁹. »

C'est pourquoi, certaines d'entre nous sont fortement engagées, selon les contextes sociaux où elles vivent, au service de la justice, de la paix dans l'amour. Elles seraient nombreuses à citer : en Tunisie auprès de mères célibataires et de leurs enfants, en Égypte auprès d'enfants dans un village musulman et copte, aux Philippines avec une banque de micro-finances ou auprès des paysans spoliés de leur terre, au Canada pour l'alphanétisation des enfants et jeunes Inuits, à Salvador de Bahia, auprès des plus démunis, en Allemagne auprès de malades psychiques.

Sœur Oonah écrit des Philippines : « *Il y a maintenant quarante-quatre centres de KUMARE [micro-finance, écologie et environnement, développement d'entreprises sociales, éducation]. Cette année, nous ajoutons un programme de formation pour préparer des personnes à agir en cas de désastre : typhons, raz de marée, tremblements de terre. La Croix Rouge nous a aidées dans une première étape de formation. Nous espérons pouvoir continuer à collaborer avec elle. »*

L'engagement le plus célèbre, et médiatisé, a été celui de Sœur Emmanuelle !

“In Sion firmata sum...”

Nous portons depuis nos origines une attention particulière à Jérusalem « cœur spirituel de la congrégation ». Jérusalem « d'en-bas », mais aussi « d'en-haut » ! Symbole de l'espérance d'un monde de justice, de paix et d'amour, pour Israël et les Nations ! Cette espérance biblique demeure le fil rouge de notre charisme. « *Les divisions, l'angoisse de tant de gens et les tragédies de notre temps montrent que les promesses messianiques sont loin d'être réalisées dans le monde. Ceci interpelle notre foi et attend une réponse. Avec l'Église*

entière, avec le peuple juif, nous prions et travaillons dans l'espérance du Jour où tous connaîtront Dieu et où "justice et paix s'embrasseront" (Ps 85, 10 ; cf. Is. 11, 9). »

À Jérusalem, nous avons hérité de deux grandes institutions ; depuis quelques années, la communauté du Chemin Neuf nous aide à les gérer. L'une se trouve dans la Vieille Ville, dans le quartier musulman, l'autre est à Ein Karem en milieu israélien. C'est dire que le conflit actuel est vécu par nous de façon quotidienne. Nous souffrons avec les uns et avec les autres, sans en prendre notre parti, ni prendre parti, tout en ayant nos solidarités!

L'Ecce Homo, dans la via Dolorosa, possède un lieu saint, une maison de pèlerins, mais c'est devenu aussi un lieu de formation biblique pour des chrétiens qui désirent se recycler. Plusieurs sessions annuelles sont organisées en français, en anglais, et maintenant en espagnol¹⁰ : « Revenir aux sources, ouvrir les Écritures, faire mémoire ; accueillir la présence de Dieu dans la Parole, dans la terre, dans le peuple ».

Ein Karem, sur sa colline, est un havre de paix aux portes de Jérusalem, un lieu d'accueil ouvert à tous, que les Israélites aiment fréquenter.

En 2009, trente sœurs de Sion, les plus jeunes, ont eu la chance de se retrouver à Jérusalem pour une semaine de vie fraternelle et de partage de leur vocation.

Conclusion

La famille de Sion est variée et diverse ! Nous sommes des sœurs apostoliques, vivant en de petites communautés dans une vingtaine de pays. Une branche de sœurs contemplative vit et prie en France, en Israël, au Brésil et depuis peu de temps en Roumanie¹¹.

Auprès de nos communautés, il y a des « Associés » et tout un réseau d'amis lié surtout à l'éducation des jeunes.

Théodore Ratisbonne a fondé aussi les Religieux de Notre-Dame de Sion qui sont nos frères et avec lesquels nous collaborons de plus en plus étroitement.

« Je poserai ma pierre dans les fondements de Sion [...] Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, dit le psalmiste, sont inébranlables comme la montagne de Sion. Ils espèrent comme Abraham contre toute espérance, ils triomphent par la persévérance, ils disent avec les livres sacrés : "In Sion firmata sum" ¹². » ■

NOTES

1- Michel Rondet, cf. revue *Etudes*, octobre 2009, où Philippe Lécrivain (jésuite), présente son dernier ouvrage *Une manière de vivre, les religieux aujourd'hui*, Lessius, 2009.

2- *Constitutions*, § 2 et 14.

3- *Id.*, § 3.

4- *Id.*, § 16.

5- *Id.*, § 10.

6- www.sidic-paris.org

7- Cf. *Information Sidic Paris*, octobre 2009, p.3.

8- On songe à ce que Jules Isaac appelait « *l'enseignement du mépris* » !

9- *Constitutions*, § 15 et 35.

10- Pour se renseigner :
www.biblicalformation.com

11- Voir les sites : www.sion.org
www.notredamedesion.org

12- Théodore Ratisbonne.

Sainte Thérèse de Jésus : témoin de l'amitié du Seigneur

Didier-Marie Golay
carme

Thérèse de Jésus, plus connue sous le nom de Thérèse d'Avila, a reçu le titre de « Mère des spirituels », quand Paul VI l'a proclamée Docteur de l'Église, en 1970. Elle nous enseigne à vivre en amitié avec le Christ et elle est un guide incomparable sur ce chemin. Mais avant de nous mettre à son école, nous allons brièvement évoquer sa biographie.

Bref parcours biographique

Thérèse de Cepeda y Ahumada vient au monde le 28 mars 1515, dans l'Avila des chevaliers. Cette date évoque pour nous les figures de François I^{er}, de Charles Quint, tout le raffinement de la Renaissance, les châteaux de la Loire... C'est un siècle de conquêtes, un siècle de découvertes techniques : l'invention de la montre de poche par exemple, la découverte de la révolution des astres avec Galilée et Copernic.

Thérèse est bien une femme de son époque. Elle va rechercher la gloire, mais non pas sa propre gloire, celle de Dieu. Et elle va conquérir de nouveaux horizons et mener de terribles combats, mais ce sont les combats spirituels qui conduisent aux terres nouvelles de l'intériorité et de l'intimité divine. Sa révolution copernicienne – si l'on peut dire – consiste à mettre le Christ Jésus au centre de toute sa vie.

Quand elle a treize ans, sa mère meurt. Thérèse se rend alors dans un petit sanctuaire, l'ermitage San Lázaro, et au pied de la statue de la Vierge, elle lui demande d'être désormais sa mère. Thérèse est une fille coquette, qui a beaucoup de charme ; elle le sait et elle en joue. Son père, par crainte que sa fille ne se perde, l'envoie comme pensionnaire au couvent Notre-Dame de Grâce.

Quelques années plus tard, n'ayant pas réussi à obtenir l'accord de son père, Thérèse quitte de nuit la maison familiale et entre au carmel de l'Incarnation, le 2 novembre 1535. Elle a vingt ans. Les motifs qui la poussent à entrer dans la vie religieuse ne sont pas totalement purs. « *Ce qui me poussait à prendre cet état, c'était, ce me semble, une crainte servile plutôt que l'amour*¹. » Peu à peu, elle va purifier cette image de la vie religieuse qui était la sienne.

Le 3 novembre 1537, Thérèse fait sa profession définitive, qui est suivie d'une grave maladie qui l'oblige à sortir de son couvent pour se faire soigner. Elle passe quelques temps chez un de ses oncles et découvre le *Troisième abécédaire*² de François de Osuna, franciscain.

En 1543, Thérèse assiste à la mort de son père. Durant vingt ans, elle poursuit une vie religieuse honnête mais médiocre. « *J'ai passé près de vingt ans sur cette mer orageuse, me relevant, mais mal, puisque je retombais ; ma vie était si pauvre en perfection que je ne faisais aucun cas des péchés véniels ; je craignais pourtant les mortels, mais pas comme il l'eût fallu, puisque je ne m'éloignais pas des dangers*³. »

En 1554, Thérèse vit une profonde conversion intérieure par la rencontre d'une représentation du Christ à la colonne et par la lecture des *Confessions* de saint Augustin⁴. Le Christ, dans sa sainte Humanité, devient le centre de sa vie.

L'année 1560 sera la grande année de Thérèse de Jésus. C'est l'année où le Christ ressuscité lui apparaît dans toute sa beauté et dans toute sa gloire⁵. C'est l'année où, en avril, Thérèse reçoit la grâce de sa transverbération⁶. Dans cette expérience, son cœur s'enflamme d'amour pour Dieu et pour les hommes. Par la grâce de la transverbération, Thérèse communie alors à l'amour sauveur de Jésus Christ pour toute l'humanité.

C'est enfin l'année où elle reçoit vision de l'enfer. Thérèse voit ce qu'elle mériteraient de par sa condition de pécheresse, et elle voit en

même temps comment Jésus Christ l'en sauve⁷. Elle fait l'expérience de sa nécessité d'être sauvée personnellement par Jésus Christ.

En septembre de cette même année elle envisage de fonder un couvent réformé. « *Comme je me demandais ce que je pourrais faire pour Dieu, je me dis que mon premier soin devrait être de répondre à Sa Majesté qui m'avait appelée à la vie religieuse en observant ma Règle aussi parfaitement que possible. Les servantes de Dieu étaient nombreuses dans la maison où j'étais et on l'y servait fort bien, mais la misère les en tirait souvent pour aller là où nous pouvions vivre honnêtement et religieusement ; et puis la Règle n'était pas établie dans sa rigueur première, on l'observait, comme dans l'Ordre tout entier, conformément à la bulle de mitigation. Entre autres inconvénients, j'y vivais me semblait-il très douillettement, car la maison était vaste et délicieuse. L'inconvénient des sorties me semblait grand, bien que je fusse la première à en user...⁸* »

Après de nombreuses difficultés, c'est le 24 août 1562 qu'est fondé le couvent Saint-Joseph d'Avila, première pierre de ce qui deviendra la réforme thérésienne.

Cinq ans plus tard, Thérèse fonde un second couvent à Medina del Campo. C'est là qu'elle rencontre pour la première fois un jeune religieux qui s'appelle Jean de Saint-Matthias. Elle perçoit la valeur humaine et spirituelle de ce jeune carme et face au désir qu'il émet de quitter l'Ordre pour entrer à la Chartreuse, elle lui conseille de rester et de réformer la branche masculine. Ainsi s'ouvre une collaboration avec celui qui prendra le nom de Jean de la Croix.

Puis, c'est la première vague de fondations. Très vite, la réforme thérésienne connaît un essor et tout le monde appelle la « Madre » à venir fonder. Dieu bénit cette œuvre. Thérèse fonde à Malagón, Valladolid, Tolède, Pastrana, Salamanque, Alba de Tormes.

En octobre 1571, Thérèse est nommée prieure du couvent de l'Incarnation, par les supérieurs. Cela n'est pas bien reçu par la communauté de l'Incarnation à qui l'on impose comme prieure celle qui est partie réformer ! Mais Thérèse sait se faire accepter et accomplit sa tâche de prieure comme un service sans chercher à « réformer » la communauté.

Les fondations se poursuivent : Ségovia, Béas de Segura, Séville. La réforme thérésienne prend de l'ampleur tant dans la branche fémi-

nine que dans la branche masculine inaugurée en 1568 par Jean de la Croix, à Duruelo.

Un inévitable conflit s'ouvre entre réformés et non réformés. Thérèse doit cesser ses fondations. Jean de la Croix est arrêté et enfermé au cachot de Tolède. En fille soumise à l'autorité de l'Église, Thérèse obéit mais cherche également à faire triompher la vérité.

En 1580, il y a séparation canonique entre les couvents issus de la réforme thérésienne et les couvents non réformés. Chaque partie peut garder son autonomie et se déployer. C'est, pour Thérèse, une nouvelle vague de fondations : Villanueva de la Jara, Palencia, Soria, Grenade et enfin Burgos.

Le 4 octobre 1582, épaisée par son travail, par les maladies qui rongeaient son corps, Thérèse remet son âme entre les mains de son créateur, en disant simplement : « *Mon Dieu, je vous rend grâce de m'avoir fait fille de votre Église.* »

En 1614, elle est béatifiée par le pape Paul V, puis canonisée en 1622 par Grégoire XV.

Son enseignement : l'amitié avec le Christ

Thérèse veut vivre une amitié avec le Christ, elle écrit cette phrase audacieuse : « *Voilà le temps de recevoir le don que nous fait le Maître plein de bonté, notre Dieu. Il désire notre amitié⁹.* »

Dans son commentaire du Cantique des cantiques, nous pouvons lire : « *Je me suis demandée qu'était cette union si étroite que Dieu contracta avec nous en se faisant homme. C'est l'amitié qu'il lia alors avec le genre humain¹⁰.* »

Thérèse parle de sa relation avec Jésus Christ comme d'une relation d'amitié. Elle nous dit que Jésus nous donne de le rencontrer dans la prière et que le Seigneur et Sauveur se manifeste à nous comme un ami. Son enseignement consiste à nous faire prendre le Christ pour ami. Et comme c'est Lui qui désire cette amitié, Thérèse nous apprend comment vivre dans l'amitié avec Jésus.

Cet enseignement que nous donne Thérèse, elle le puise en premier lieu dans l'expérience qu'elle a vécue elle-même. En effet,

Thérèse d'Avila n'enseigne pas du haut d'une chaire. C'est son expérience qu'elle livre dans son enseignement. Souvenons-nous qu'elle s'appelle Thérèse de Jésus : ce n'est pas simplement un nom, c'est véritablement un programme de vie pour elle. Le but de Thérèse est de faire découvrir à tous les baptisés cette intimité qu'ils peuvent vivre avec Jésus Christ. Elle les invite à se rendre présents à Celui qui est présent.

Dans un premier temps, nous reprendrons ce qu'elle nous dit de sa propre expérience, puis nous verrons comment l'appliquer à la nôtre.

Elle écrit dans le livre de la *Vida* : « *Je tâchais autant que possible de vivre en gardant en moi la présence de Jésus Christ, notre Bien et Seigneur, et c'était là mon mode d'oraison*¹¹. » Elle poursuit un peu plus loin : « *Mon mode d'oraison était de tâcher de me représenter le Christ en moi*¹². »

Elle nous livre par ces paroles, quelque chose de fondamental. Le Christ remplit tout l'espace de prière de Thérèse. Le Christ est vraiment le pivot, le point central de toute l'expérience de prière que fait Thérèse de Jésus. Nous pouvons dire que le Christ n'est pas le thème de son oraison, c'est à dire qu'elle ne médite pas sur le Christ, elle rencontre quelqu'un de vivant, et elle l'aime. Elle donnera d'ailleurs ce précieux conseil : « *L'essentiel n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup*¹³. »

Quand on fait l'objection à Thérèse, en lui disant : « *Mais tout le monde ne peut pas réfléchir* », elle dit : « *Certes, tout le monde n'est pas capable de réfléchir, mais tout le monde est capable d'aimer*¹⁴ », nous renvoyant par là même à une rencontre d'ami à ami. C'est à dire que Jésus Christ n'est pas quelque chose sur lequel nous réfléchissons, c'est Quelqu'un que nous rencontrons et que nous aimons.

Thérèse a recherché amoureusement la présence de Jésus Christ, et l'a entretenue par la lecture de l'Évangile. Cette rencontre, cette présence sera le ciment, le fondement de toute sa vie spirituelle. Elle écrit dans la *Vida* : « *Je retrouvai mon amour pour l'Humanité sacrée. Mon oraison s'affermi comme un édifice qui a déjà des bases solides*¹⁵. »

Quand elle se met en présence de l'humanité du Christ, elle sent sa vie de prière s'édifier d'une certaine manière, prendre une armature qui lui permet de grandir.

« Comme je ne pouvais discourir avec l'entendement – donc comme elle ne pouvait pas méditer – mon mode d'oraison était de tâcher de me représenter le Christ en moi. Je me trouvais mieux ce me semble, de le rejoindre là où je le voyais le plus solitaire. Il me semblait que lorsqu'il était seul et affligé comme un indigent, il devait me recevoir en particulier. Je me trouvais très bien au Jardin des oliviers, c'est là que je lui tenais compagnie : je pensais à ses sueurs, à l'affliction qu'il avait éprouvée. Je désirais qu'il me soit possible d'essuyer ses sueurs si douloureuses, mais je me rappelle n'avoir jamais osé le faire car je voyais mes si grands péchés¹⁶. » Thérèse se met en présence du Christ. Elle a conscience de l'écart qu'il y a entre elle, créature pécheresse, et le Christ vrai homme et vrai Dieu. Elle écrit du Christ qu'il est « *Celui qui nous tient compagnie*¹⁷ ». Thérèse recherche la compagnie de Celui qui veut se faire notre compagnon ; elle va le chercher dans une certaine solitude car pour qu'une amitié grandisse, il faut qu'il y ait des temps où l'on se rencontre seul à seul.

Dans ses écrits, Thérèse nous offre une belle définition de la prière à partir de son expérience : « *J'attends tout de la miséricorde de Dieu : personne après l'avoir choisi pour ami, n'a été abandonné par Lui. Selon moi, en effet, l'oraison mentale n'est pas autre chose qu'une amitié intime, un entretien fréquent seul à seul avec celui dont nous nous savons aimés*¹⁸. »

Tout d'abord, tout attendre de la miséricorde de Dieu.

Puis cette décision : le choisir pour ami. Ce choix du Christ pour ami, n'est pas neutre. Il s'agit de le choisir, donc de renoncer à d'autres amitiés.

Thérèse d'Avila était une femme pleine d'esprit et de vivacité. Elle avait du charme, elle le savait et elle en jouait. Un jour, elle a cette expérience étonnante : « *Le Christ se présenta devant moi avec une grande sévérité. Je le vis avec les yeux de mon âme plus clairement qu'on pouvait le voir avec les yeux du corps. Il y a plus de vingt-six ans que cela m'est arrivé et il me semble l'avoir toujours présent*¹⁹. » Cela marque profondément Thérèse. Elle découvre à partir de là qu'il lui faut déplacer son amitié, la faisant passer des créatures au Créateur. C'est pourquoi elle insiste : « *Il faut l'avoir choisi pour ami*²⁰. » Il y a une décision, une détermination personnelle, il faut « se déterminer pour », en choisissant Jésus comme ami.

Peu de temps après, alors qu'elle passe dans un oratoire de son couvent, elle découvre une représentation du Christ à la colonne. En voyant ce Christ souffrant et douloureux, Thérèse comprend l'amour dont elle est aimée personnellement par Jésus Christ et elle s'effondre à ses pieds : « *Il m'arriva qu'entrant un jour dans l'oratoire, je vis une statue. C'était un Christ très blessé. Je m'agenouillai devant lui en versant un flot de larmes et en le suppliant de me donner d'un seul coup la force de ne plus l'offenser [...] Je ne me relèverai pas que tu ne m'aies exaucée²¹.* » Le Christ, voyant la détermination de Thérèse, répond effectivement à sa demande.

À partir de ces deux expériences, la vie de Thérèse se centre véritablement sur Jésus Christ ; sa vie devient « chrétienne » : le Christ est le centre de sa vie. Il l'introduit toujours plus loin dans la profondeur de son mystère, dans la profondeur du mystère trinitaire, dans la profondeur de la vie divine à laquelle, tous les chrétiens sont appelés. Nous pouvons dire que le Christ devient pour elle Quelqu'un de vivant, Quelqu'un de présent. Cela se manifeste dans la vie de Thérèse par des grâces extraordinaires, mais cela se concrétise surtout par une vie de conformité à la volonté de Dieu et un amour de Dieu manifesté dans l'amour et le service des autres.

Thérèse apprend à ses filles comment vivre cette amitié avec le Christ. Cela est exprimé clairement en trois étapes dans le chapitre 26 du *Chemin de Perfection* :

- le premier temps de cette rencontre d'amitié est celui de l'entrée en compagnie. C'est le temps où nous allons nous mettre en présence de Celui qui est présent. Pour cela Thérèse nous invite à nous représenter Jésus présent près de nous et à considérer sa présence.
- Puis vient le second temps, qui est celui de la connaissance réciproque où nous échangeons des regards, où nous posons notre regard sur le Christ en considérant qui Il est et qui nous sommes.
- Vient alors le troisième temps : avec échange de paroles, nous lui dirons ce que nous avons à lui dire et il nous dira sa Parole. Nous ferons alors silence pour écouter sa Parole.

Les étapes semblent donc s'enchaîner logiquement. Mais un phénomène très important bouscule une approche trop linéaire des

choses. Car lorsque nous prenons le temps de nous mettre en présence du Christ, nous découvrons que le Christ nous précédait et qu'Il attendait notre attention à sa présence. Quand nous posons notre regard sur lui, nous découvrons que son regard nous précédait et était déjà posé sur nous. Quand nous lui parlerons, nous découvrions qu'Il attendait notre parole et notre silence pour nous livrer Lui-même sa Parole.

Ecoutez ce que nous dit Thérèse de Jésus :

« Représentez-vous notre Seigneur tout près de vous, et voyez avec quel Amour, quelle humilité Il vous instruit. Séparez-vous le moins possible d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de l'avoir près de vous, Il voit que vous agissez ainsi par Amour, et que vous vous efforcez de Lui plaire, vous ne pourrez plus, comme l'on dit, vous défaire de Lui. Il ne vous abandonnera jamais. Il vous aidera dans toutes vos difficultés, vous le trouverez partout. Avoir à son côté un tel ami, pensez-vous que ce soit un mince avantage ? [...] »

Voyez, je ne vous demande pas, en ce moment d'arrêter sur lui votre pensée, de produire quantité de réflexions, de tirer de votre esprit des considérations élevées et subtiles, tout ce que je vous demande, c'est de le regarder. Et qui vous empêche de tourner les yeux de votre âme vers ce divin maître pour un instant seulement, si vous ne pouvez pas d'avantage²² ? »

Thérèse conseille de Le contempler dans sa Passion, lorsque nous sommes dans la tristesse, dans sa Résurrection lorsque nous sommes dans la joie. L'essentiel est de « porter les yeux sur Celui qui nous fait un pareil présent²³ ».

Puis, elle poursuit : « Non contentes de Le regarder, vous mettez votre joie à vous entretenir avec Lui. Parlez-Lui alors, non au moyen de prières toutes faites, mais en lui disant ce qui remplit votre cœur, car pareille manière de prier est d'un grand prix à ses yeux²⁴. »

Quand on se met en présence de Jésus-Christ, et qu'on entre dans le silence posant simplement son regard sur sa présence en nous, Il se met mystérieusement, silencieusement à nous enseigner. Thérèse conclut le chapitre 26 du *Chemin de perfection* en disant : « Ce n'est pas une faible joie pour un disciple de se voir ainsi aimé de son Maître²⁵. »

Thérèse n'est pas une femme qui fait de grandes théories et qui donne des moyens de méditation, c'est une femme qui invite à la liberté. C'est à chacun de trouver ses propres moyens parce que c'est à l'amour d'inventer ce qui fera croître l'amour. Il s'agit d'une relation entre le Christ, source de Vie, et le priant. Cette relation étant intimement personnelle, Thérèse s'interdit de proposer une technique trop rigoureuse. Elle nous invite simplement à un regard, à un cœur « tournés vers », pour que, dans la plus grande liberté, puisse s'établir une relation vraie, vivante et durable, et c'est pour cela qu'elle nous invite tout le temps à traiter avec Lui, comme avec un ami véritable.

Pour elle, Jésus Christ est Chemin, Vérité et Vie²⁶. C'est en Lui que nous avons accès à la Vie divine. Il est véritablement la Parole d'Amour que Dieu dit sur notre humanité.

Thérèse nous rappelle que l'activité de prière est une œuvre divino-humaine ou théandrique : c'est Dieu qui vient agir dans le cœur de l'homme avec le consentement de l'homme. Elle insiste sur la nécessité de s'exercer à la présence du Christ, tout au long du jour : « *Au milieu de nos occupations, nous devons nous retirer au dedans de nous-mêmes, ne serait-ce qu'un instant en nous rappelant seulement Celui qui nous tient compagnie. Cette pratique est extrêmement profitable*²⁷. »

Thérèse nous montre que l'amitié divine n'est pas une affaire de spécialistes. Etre ami de Jésus, vivre dans le souvenir continual de l'ami, c'est la vocation et le devoir de tout chrétien quel que soit son état de vie.

Thérèse de Jésus redit à notre monde en quête de sens l'urgente nécessité de recourir à l'humanité du Christ pour sanctifier l'humain de nos vies. Un décret du concile Vatican II l'affirme : « *Quiconque suit le Christ, homme parfait, devient lui-même plus homme*²⁸. »

Thérèse de Jésus, nous propose de regarder Jésus pour que nous devenions plus homme, et qu'étant plus homme, nous rendions gloire à notre Dieu.

Concluons simplement avec une parole de Thérèse de Jésus : « *Ô mon tendre Maître, tu es bien l'ami véritable, étant tout-puissant, ce que tu veux, tu le peux. Jamais, tu ne manques de vouloir quand*

on t'aime. Ah, que tout ce qui est ici bas te loue Seigneur, que ne puis-je faire retentir ma voix dans l'univers pour annoncer combien tu es fidèle à tes amis : toutes les créatures peuvent nous manquer, Toi qui en es le Maître, tu ne nous manques jamais²⁹. »

Que Sainte Thérèse de Jésus nous obtienne à tous de pouvoir faire l'expérience qu'elle a faite elle-même : que Jésus Christ ne nous manque jamais, et qu'il soit notre ami le plus intime. ■

NOTES

1 - *Vie* 3, 6.

2 - Osuna a écrit ce livre pour aider les chrétiens de son époque à méditer et à prier. Cet ouvrage sera très important pour Thérèse en lui donnant le moyen d'alimenter sa propre prière, car elle ne savait pas très bien comment s'y prendre.

3 - *Vie* 8, 1.

4 - Cf. *Vie* 9, 1.

5 - Cf. *Vie* 28, 3.

6 - Cf. *Vie* 29, 13.

7 - Cf. *Vie* 32.

8 - *Vie* 32, 9.

9 - *Exclamation* 14, 3.

10 - *Méditations sur le Cantique* 1, 10.

11 - *Vie* 4, 7.

12 - *Vie* 9, 4.

13 - *IV Demeures* 1, 7.

14 - *Fondations* 5, 2.

15 - *Vie* 24, 2.

16 - *Vie* 9, 4.

17 - *Chemin de Perfection* 29, 5.

18 - *Vie* 8, 5.

19 - *Vie* 7, 6.

20 - *Vie* 8, 5.

21 - *Vie* 9, 1.

22 - *Chemin de perfection* 26, 1, 3.

23 - *Chemin de perfection* 26, 4.

24 - *Chemin de Perfection* 26, 5.

25 - *Chemin de Perfection* 26, 10.

26 - *Jn* 14, 6.

27 - *Chemin de perfection* 29, 5.

28 - *Gaudium et Spes* n° 41.

29 - *Vie* 25, 17.

PARTAGE
DE PRATIQUES

Témoignage auprès du monde africain

Georges Salles

Société des missionnaires d'Afrique

La Société des missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) a été fondée en 1868, en Algérie, par le cardinal Charles Lavigerie, alors archevêque d'Alger. Elle est composée de pères et de frères. L'année d'après, en 1869, le même Lavigerie fondait la congrégation des Sœurs missionnaires de Notre-Dame d'Afrique. On voit par là que l'option pour l'Afrique est inscrite dans le nom même de la Société.

Au temps de Lavigerie, pratiquement toute la côte africaine connaissait la présence de missionnaires (Spiritains, Capucins, Jésuites, etc.). Mais personne n'avait pénétré au cœur du continent. C'est là que Lavigerie envoya ses missionnaires.

Au début, tous nos engagements apostoliques étaient en Afrique et pour l'Afrique. Notre but était d'établir et de consolider l'Église sur ce continent. En Afrique du Nord, cependant, le fondateur insistait sur le témoignage en milieu musulman et le dialogue avec l'islam. Seuls les besoins de recrutement, de formation et de collecte de fonds ont justifié une activité temporaire en dehors du continent africain.

Puis, petit à petit, nous avons pris conscience qu'une conception purement géographique de l'Afrique était devenue inadéquate pour définir notre option, et nous l'avons remplacée par une conception plus large du monde culturel africain. Les raisons principales de cette évolution sont les suivantes : des vagues gigantesques de migration de l'Afrique vers les pays industrialisés de l'Occident ; la redécouverte d'un héritage culturel africain par les descendants des anciens

esclaves africains dans les deux Amériques ; le renouveau du pan-arabisme et de l'islam.

Un autre élément entraîna l'engagement de la Société en dehors de l'Afrique ; ce fut la prise de conscience que les problèmes de l'Afrique dépendent de lieux de pouvoir et de décisions situés en dehors d'elle : les Nations unies (avec tous les organismes qui en dépendent, FAO, OMS, UNESCO, UNICEF...), la Banque mondiale, la Conférence islamique et l'OPEP, etc. Un service de l'Afrique semble devoir inclure une certaine implication dans ces organismes.

Quelques axes fondamentaux

L'rigerie va mettre rapidement ses missionnaires devant une triple exigence : vous parlerez la langue des gens, vous porterez leur habit, vous vivrez en communautés.

L'habit

Cette nouvelle société missionnaire prit donc, dès le début, l'habit arabe : la gandourah et le burnous. C'est que, en Afrique du Nord, à ce moment-là, l'habit habituel était la gandourah blanche. Comme signe religieux, le cardinal y ajouta le rosaire porté autour du cou comme un collier. Le surnom populaire de « Pères Blancs » vient de cet habit, gardé pendant un siècle.

Mais lorsque des jeunes Africains noirs ont été accueillis dans la Société, il devenait ridicule de les désigner sous les nom de Pères Blancs ! Nous avons donc repris le nom officiel de la Société : Missionnaires d'Afrique. Le surnom de Pères Blancs nous collant à la peau, nous l'ajoutons au titre officiel : Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs).

Aujourd'hui, le port de la gandourah correspond assez bien aux traditions vestimentaires de nombreux pays africains. Par contre, en Europe, cela fait un peu folklorique. Et nous avons adopté l'habit « de tout le monde », en gardant seulement la croix.

La vie de communauté

Il est impossible de parler de la vie de communauté des Missionnaires d'Afrique sans mentionner la fameuse règle de trois, sur laquelle on a toujours insisté depuis le début de la Société. Le cardinal Lavigerie voyait la communauté comme une aide et un rempart, et voulait que tout l'apostolat soit exercé en communauté.

Puis, plus que le travail en commun, c'est le partage à tous les niveaux qui devint la caractéristique principale de la communauté. D'où l'exigence d'avoir des communautés ouvertes et accueillantes.

De plus, le fondateur a voulu des communautés internationales où chacun aimeraît l'autre comme son frère. Il a eu des paroles très fortes en ce sens : « *J'ai déclaré que je ne garderais point un seul d'entre vous qui n'entourerait pas du même amour tous les membres de la Société, à quelque nation qu'il appartienne.* » Toutes les provinces ne sont pas internationales au même degré. En Europe, elles ne l'ont jamais vraiment été. En Afrique, après une prédominance des membres venus des puissances colonisatrices, les communautés sont toutes désormais largement internationales.

Dans des milieux marqués par l'ethnocentrisme et où parfois éclatent des conflits et des guerres, cette vie en communauté – et en communautés internationales – est un vrai témoignage. Une équipe de trois a été nommée dans un des quartiers difficiles de Chicago ; ces trois missionnaires représentaient trois continents différents, l'Afrique, l'Amérique et l'Europe. Question posée par une personne du quartier : « *Vous ne vous disputez jamais ?* » – « *Cela peut arriver, mais on se réconcilie toujours.* » – « *Alors vous n'êtes pas de notre monde !...* » Évidemment, on ne va pas parler de « vocation », mais il y a peut-être une interpellation...

La langue

Pour tous les missionnaires arrivant dans un pays africain, l'apprentissage de la langue est le premier travail. Dans les régions où une langue est assez bien répandue, il existe des cours. Et le missionnaire va passer les six premiers mois de sa vie missionnaire à apprendre

cette langue. Et parfois il en apprendra deux ou trois... Au point que les gens savent qu'ils ont à faire à un missionnaire s'ils l'entendent parler leur langue, même s'ils ne le connaissent pas, même si ce missionnaire ne porte pas un habit particulier... « *parce que*, disent-ils, *les autres Blancs ne parlent pas notre langue !* » Et puis, il n'y a pas que la langue, il y a tout cet univers culturel qui nous est étranger et que nous essayons de faire notre : les coutumes, les proverbes, le respect. Le missionnaire passe beaucoup de temps à observer : les champs, la forêt, le désert, la rivière, le village, les maisons, les boutiques, le marché, la ville, les bidonvilles, etc. Il observe surtout ceux et celles qui y vivent. Il essaye de se mettre de leur côté, à leur place, de voir les choses et les gens avec leurs yeux. Et ses yeux à lui rencontrent, non pas d'abord des « blancs » ou des « noirs », des « Zoulous » ou des « Maliens », des « musulmans » ou des « traditionnels », mais des hommes et des femmes – « *ta propre chair* », dit le prophète.

Et alors, il n'est pas étonnant que beaucoup de jeunes Africains se lancent dans la vie missionnaire parce qu'ils ont rencontré des missionnaires qui leur ont donné envie d'être missionnaire à leur tour. Je dis « jeunes Africains », car ils forment au moins 80 % de tous ceux qui sont en formation. D'ailleurs, le cardinal Lavigerie l'avait deviné, lorsqu'il disait aux premiers missionnaires : « *Vous n'êtes que des précurseurs : l'Afrique sera évangélisée par les Africains eux-mêmes devenus chrétiens et apôtres.* »

Vie de prière

Dès le début, la Société des missionnaires d'Afrique a été placée « dans le moule de saint Ignace », en adoptant la spiritualité ignatienne. Plus d'un siècle après, elle continue de proclamer l'importance de la vie spirituelle, même si elle insiste davantage sur la vie apostolique. C'est pourquoi l'accent est mis sur l'aspect missionnaire de la spiritualité ignatienne.

Un des éléments importants dans cette spiritualité, c'est le discernement spirituel. Il s'agit d'une recherche de la volonté de Dieu dans notre vie apostolique. En effet, dans les Églises d'Afrique – et celles de nos pays d'origine – nous avons une place, mais elle n'est pas la première. Nous avons un service à rendre, mais nous ne

sommes ni les seuls, ni les premiers responsables. Mais nous sommes coresponsables. Nous travaillons franchement et activement avec l'Église locale, en accord avec ses responsables.

Notre tâche est de rendre témoignage au dynamisme missionnaire de l'Église. Si nous contestons, ce n'est que pour combattre les étroitures et les replis sur soi. Si nous alertons, c'est pour obtenir que la Parole puisse poursuivre sa course, et que la charité renverse les murs. Si nous allons à de nouvelles tâches, c'est pour ne pas arrêter le dynamisme qui nous porte... Dans nos rencontres avec les jeunes Africains, c'est cela qui les touche le plus et qui déclenche leur engagement à devenir à leur tour père ou frère missionnaire...

Des exemples pris sur le vif

En Europe

Le Père Philippe part de Rome pour le monastère du Grand Saint-Bernard. En cours de route, il prend une auto-stoppeuse. Elle s'appelle Klara, est suédoise, luthérienne, « *mais très ouverte* », dit-il, et ils parlent de... religion ! Elle semble très impressionnée par cet homme qui a quitté son pays et sa famille pour un pays inconnu au nom de Jésus Christ... Puis chacun va son chemin.

Six mois après, le Père reçoit une lettre de Klara lui disant qu'elle entrait dans l'Église catholique et faisait son postulat chez les sœurs du Saint-Esprit ! Et il apprit plus tard qu'après sa formation spirituelle, elle avait été envoyée en Afrique du Sud pour s'occuper des lépreux... Plus tard, au cours d'un congé, le Père est allé rendre visite à ses parents qui lui ont dit : « *Nous savons que vous êtes le meilleur ami de notre fille !* »

En Afrique

Les situations sont multiples. En plus du témoignage donné par chacun dans le travail pastoral, dans les œuvres sociales, les écoles,

le développement rural, et toutes les activités entreprises, il y a le témoignage du sang qu'on ne présente pas souvent mais qui parle plus que mille discours.

Déjà, du temps du cardinal Lavigerie, lorsque la première caravane de trois missionnaires s'est enfoncée dans le désert du Sahara, et qu'ils ont été tués par leurs guides touaregs, tous les jeunes restés « au pays » se portèrent volontaires pour aller remplacer leurs frères assassinés... De nos jours, plusieurs jeunes Africains se sont présentés pour devenir missionnaires en voyant certains de leurs « aînés » repartir dans des pays en guerre malgré les menaces et violences subies personnellement.

Et puis, il y a des situations où le respect de l'homme et du travail de Dieu en lui nous empêche de prononcer le Nom Béni du Sauveur, où des gestes de fraternité vraie sont plus éloquents que toute parole. Ces gestes ne vont pas forcément « susciter des vocations », mais ils peuvent révéler chez le non-chrétien quelque chose de l'Évangile.

J'ai vécu plusieurs années en plein milieu musulman et aussi en plein désert, dans une ville artificielle qui a poussé comme un champignon, parce qu'un jour des savants ont trouvé de l'uranium. D'où chantiers, constructions, usines, forages, routes, et beaucoup de pauvres gens installés là dans des baraqués de fortune, espérant trouver un gagne-pain... Avec ces derniers, j'ai travaillé à l'alphabetisation, sous la direction d'un inspecteur touareg musulman, ouvert et chaleureux.

Dans cette région où il pleut très rarement, il arrive qu'il y ait des tornades d'une violence inouïe. C'est arrivé un jour : vent violent, pluie, inondation, baraqués détruites, désastre... Ma maison, en dur, a résisté. J'ai une voiture assez haute sur roues pour aller dans l'eau à hauteur des pneus. Je passe la journée à transporter personnes et biens du lieu inondé à un autre plus élevé, en un va-et-vient incessant. Malheureusement, ma voiture est d'une couleur rouge vif, si bien qu'elle ne passe pas inaperçue ! Deux jours après, l'inspecteur arrive. Alors, bien sûr, tout le monde lui raconte ce qui s'est passé... et parle de ma « *voiture rouge qu'on a vue partout et qui nous a sauvé la vie...* ». L'inspecteur me félicite en me disant exactement ceci : « Pour

faire ce que vous avez fait, il faut être d'une bonne religion. » Je crois que ce jour-là, j'ai aimé « ma religion » encore plus !

Le Père Michel a beaucoup travaillé dans la formation professionnelle : plus de vingt promotions sont passées entre ses mains. Il était un pédagogue-né et a beaucoup marqué ses élèves qui étaient tous musulmans. Il est décédé prématûrément. À son décès, des amicales d'« anciens » se sont constituées, et chaque année, les responsables de ces amicales cherchent un prêtre pour célébrer une messe d'anniversaire. Ce jour-là, après un temps de conversation chaleureuse sur les « bons souvenirs » du passé, un parent du Père Michel interpelle un de ses anciens élèves, d'une façon très libre : « *Quand on vous entend, on dirait que vous êtes chrétien ; et pourtant vous portez un nom musulman ! Au fait, quelle est votre religion ?* » Réponse : « *Ma religion, c'est le Père Michel !* »

On se rappelle que Don Helder Camara avait dit : « *Pense que ta vie est le seul évangile que beaucoup de gens liront !* »

En conclusion

Voilà un petit aperçu de ce que vivent – ou tentent de vivre – les Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs). Il est clair que nous ne sommes pas envoyés uniquement pour « vivre avec ». Nous sommes membres d'une communauté fraternelle chargée d'une mission, d'un témoignage, d'une formidable Nouvelle à faire connaître. Lorsque l'Esprit descendit sur les Apôtres, aussitôt « *ils commencèrent à parler* » (Ac 2, 4). Une parole de louange d'abord, pour célébrer les merveilles de Dieu ; une parole de prédication ensuite, pour annoncer Jésus Vivant. C'est ce que nous efforçons de faire toujours et partout. ■

MAURICE BELLET

*“Je ne suis pas
venu apporter
la paix...”*

Essai sur la violence absolue

ALBIN MICHEL

*“Je ne suis pas venu
apporter la paix...”*
Essai sur la violence absolue

Maurice Bellet
Albin Michel, 2009

Nous sommes encore dans l'après-coup du xx^e siècle, où les systèmes nazi et soviétique ont dévoilé le virus d'inhumanité qui dort au fond de l'humain. Or, cette violence absolue n'est pas la violence ordinaire. C'est celle qui s'exerce au nom du Bien, de l'Ordre, de la Vérité, et qui n'est pourtant que destruction pure. C'est un virus mutant : la révolution libératrice peut devenir totalitarisme, la raison triomphante tourner en délire, la religion de l'amour obéir à un Dieu pervers.

Si l'on s'interroge sur ce mal, il est difficile de ne pas rencontrer la figure du Crucifié. Car il est dans le lieu de cette violence-là et ce ne peut être un hasard s'il occupe une si grande place dans l'histoire humaine. Il y apparaît en victime de la violence absolue. Pourtant, malgré l'image pieuse d'un Jésus gentil et facile, il est violent à sa manière : sa parole est un glaive qui déchire implacablement.

Nous aurions intérêt à déchiffrer cette énigme. Elle est encore en nous.

Psychanalyste, prêtre et théologien, Maurice Bellet est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages.

Témoigner en prison de la liberté des enfants de Dieu

Jean Cachot

prêtre du diocèse de Besançon,
aumônier de la prison de Besançon

La réalité carcérale

La prison, aboutissement inéluctable de la trajectoire d'exclusion de la majorité de ses « clients », est un monde de toutes les misères, où la pauvreté économique associée à des handicaps de tous ordres ancre fortement et durablement dans l'indigence et rend problématique toute chance de réinsertion. Comme si être pauvre était un quasi-délit. À la sortie, la situation de pauvreté s'est plutôt aggravée, la prison accélérant une disqualification qui prédispose à y revenir et les conditions faites aux libérés les poussent à la récidive.

Ils sont accusés ou condamnés, mis au ban de la société, et cela met entre eux et nous une barrière qu'on ne saurait gommer. Comment accepter et gérer cette inévitable distance et le temps qu'il faut pour l'atténuer quelque peu ! Ce qui souligne l'importance de l'écoute, comme ses limites – s'il est vrai qu'écouter c'est promettre et qu'on ne peut pas promettre plus qu'on ne peut assumer de la misère, des problèmes familiaux ou psychologiques, des crimes et délits... des autres. Quant à la confiance, elle ne se donne pas au premier venu, fût-il aumônier, elle se gagne à l'épreuve des mois ou des ans, surtout en prison !

Dans ces lieux fermés où le moindre geste, la moindre parole peuvent prendre une résonance énorme, nous accompagnons des personnes, avec l'espoir que peut-être leur peine pourrait être l'occa-

sion d'un travail sur elles-mêmes pour retrouver leur vocation d'hommes libres et responsables de leurs actes.

Catéchuménat carcéral

Tout chrétien fait partie d'une communauté de chrétiens. L'expérience vécue en prison est l'expérience d'une exclusion de la société, de la communauté chrétienne voire même de sa famille. On fait naître chez des personnes, souvent avec légèreté, l'espoir insensé que l'Église pourrait les accueillir à leur sortie de prison, alors qu'on peut être exclu, en raison de certains crimes ou délits, même par les autres chrétiens emprisonnés !

Peut-on parler de vie communautaire en détention quand la violence – agressions, racket – est omniprésente, quand le chacun pour soi est vital sous peine de se faire « bouffer », quand la délation est de règle, quand il importe d'abord et avant tout d'en sortir... ? Qu'est-ce que l'Église pour une personne détenue : l'institution dont ils se sentent rejetés, l'équipe des aumôniers et des animateurs du dimanche, le groupe des personnes détenues qui se retrouvent ou une personne comme l'aumônier, un visiteur, un correspondant ?

Initier à la foi, c'est apprendre la liberté des enfants de Dieu : « *Si tu veux... !* », ce n'est pas faire du nombre. Les sectes font du nombre. La mainmise sur des personnes fragilisées parce qu'emprisonnées est facile et donc tentante. D'où l'importance de s'adresser à elles avec un maximum de respect et de discréction, et ce d'autant plus qu'elles sont pauvres, dans un milieu infantilisant, débilitant, de non-respect, de non-droit.

Dans l'initiation chrétienne, il y a l'expérience d'un « mourir au monde » à l'instar du grain de blé jeté en terre, du don de soi comme processus de vie. La prison, c'est l'expérience concrète et forte de la mort sociale (la prison est un « trou »), et la « résurrection » peut n'être que du rêve pour supporter ou fuir une réalité parfois insupportable. Quelle promesse de vie dans un lieu de « mort » ? Quelles promesses de libération qui tiennent la route pour des personnes enfermées pour longtemps ? Quelle liberté dans un univers de non-droit ?

La personne peut faire en prison un retour fécond sur elle-même, mais plus souvent elle va régresser en tous domaines, y compris religieusement : la culpabilisation et l'angoisse appellent la superstition à la rescousse d'autant plus que la culture religieuse des personnes incarcérées est généralement très sommaire. Par respect pour elles, faut-il honorer toutes leurs demandes religieuses ? Et comment « convertir » ces demandes ?

Il importe de partir de la personne incarcérée, de son itinéraire souvent chaotique et de sa culpabilité, clés de compréhension de sa situation de détenu, de ses réactions de révolte et de haine qui l'aident à tenir, de ses angoisses à l'approche du jugement ou de la sortie, de ses questions comme données premières de sa démarche catéchétique, tout en respectant son secret, celui de sa parole, celui de ses échecs et dérives et celui de sa personne.

Le retour sur soi peut être aussi retour à l'« innocence » passée et perdue, socle sur lequel on va s'appuyer pour imaginer un avenir qu'on espère autre : partir de cette expérience brumeuse, mettre en forme avec la personne ce qu'elle sait déjà, reconnaître les valeurs fondamentales auxquelles elle adhère parce qu'elles sont aussi ses propres valeurs, quand bien même elle se serait égarée... Tout ça en tenant compte aussi du contexte carcéral qui est actuellement son milieu de vie – et quel milieu – sans jamais oublier que seule une personne incarcérée peut dire ce qu'est la prison pour elle.

L'histoire de l'Église, transmission de sa mémoire, est celle de ses hauts faits et de ses réussites comme de ses errements et échecs, pour que les personnes initiées puissent y confronter aussi leurs échecs, découvrir, comprendre et accepter une fraternité des déchus et des errants, et entrer dans l'espoir que les échecs ne sont qu'humains et n'ont pas forcément le dernier mot de leur histoire. Que transmettre qui redonne confiance, qui donne envie de croire, c'est-à-dire essentiellement en prison, espérer ?

Confrontée à l'expérience carcérale, la Bible prend un accent fort de vérité, de vérification de la destinée humaine : elle autorise la révolte, la colère, l'abandon à une confiance inouïe, elle permet de relire ses échecs et sa condamnation, elle autorise l'espoir d'un pardon, elle suggère une présence de Dieu dans le vide cellulaire, une complicité avec les pauvres de la Bible et les humiliés, avec l'en-

fant prodigue et les pécheurs pardonnés, et même avec le Serviteur condamné... Lue en groupe, elle peut rassembler des personnes dans une écoute, un partage et une prière commune de haute tenue...

Devenir chrétien en prison

Un prisonnier qui vient à l'aumônerie de prison, participe à une discussion ou une célébration, vient librement : il lui suffit d'en faire la demande. Il vient voir. Ensuite il reviendra, plus ou moins régulièrement, ou il ne reviendra pas.

Il était chrétien pratiquant dehors, ce qui ne l'a pas empêché de « tomber » ; l'aumônerie pourrait l'aider à ne pas sombrer, envisager un autre avenir... Il a été baptisé un jour ; en prison, il a envie de se « rafraîchir les idées » ou, simplement, de passer le temps ou de changer d'air, de sortir de sa cellule ou de rencontrer des copains... Il n'a jamais été baptisé, mais il est curieux, un copain lui a parlé de l'aumônerie, un aumônier l'a visité dans sa cellule...

En prison, être chrétien, devenir chrétien, c'est d'abord entrer dans une démarche : qu'est-ce que je fais là ? Je sauvais les apparences et le masque est tombé, qu'en reste-t-il ? Comment m'accepter et comment me reconstruire ? Comment retrouver la confiance de mes proches ? J'attends de l'aumônerie qu'elle m'épaule dans cette traversée du désert et qu'elle m'aide à tracer des pistes. Je vais peut-être découvrir, peu à peu, déjà mieux comprendre et plus difficilement accepter qu'en prison, être chrétien, devenir chrétien, c'est moins changer – le pourrais-je jamais ! – que découvrir qu'un autre regard se pose sur moi, celui du pardon, que je suis aimé, reconnu et accepté tel que je suis et que je resterai peut-être, si la vie m'a ainsi fait, si la société ne me donne aucune chance sérieuse de réinsertion...

Et je vais découvrir que l'Église, ici en prison, c'est déjà nous les prisonniers, chercheurs de Dieu qui nous réunissons avec les aumôniers et balbutions maladroitement nos questions, nos doutes et nos espoirs, à la lumière de la Bible, à l'écoute les uns des autres, la Parole et l'Eucharistie célébrées... Jusqu'au fond de notre délinquance ou de notre perversion, Dieu nous rejouit comme Il nous retrouve au fond de notre cellule, dans cet espace de solitude et de

silence que nous réussissons à ménager et à protéger pour ne pas être écrasés par la machine carcérale.

Peut-être qu'un jour, imperceptiblement, grâce à l'espoir que nos proches entretiennent en nous restant fidèles, grâce à l'espérance d'un pardon divin promis que l'aumônerie aura su tenir en éveil, parce que Dieu nous est indéfectiblement fidèle... peut-être qu'un jour nous aurons changé, peu à peu ; nous aurons appris et compris que « nous ne sommes pas responsables à cause de la loi, mais à cause des frères ». Même si nous restons délinquants, peut-être alors le serons-nous devenu autrement ! Peut-être même qu'après mille échecs, à cause de ces échecs, grâce à eux et aux pardons qui nous auront toujours relevés, nous ne serons plus délinquants du tout.

Peut-être ne serons-nous jamais devenus ou redevenus comme tout le monde puisque nous aurons à traîner indéfiniment comme un boulet notre casier judiciaire, mais nous saurons intimement que nous sommes de vrais enfants de Dieu, et même nous oserons croire que nous sommes de ses préférés, puisque Jésus l'a dit. Tant pis si les chrétiens du dehors ne nous acceptent pas, tant pis si l'Église ne nous reconnaît pas, parce que nous serons restés des hors normes, des hors la loi des hommes !

L' aumônerie

L'aumônerie des prisons semble superflue dans la vie de l'Église et dans la société pour beaucoup de personnes – chrétiennes ou non – car elle s'occupe d'une population peu nombreuse et surtout marginale, souvent perçue comme pas digne d'intérêt et dangereuse. Sans faire de l'angélisme et sans être naïfs, nous savons être lucides sur la gravité des délits commis, ce qui n'empêche pas qu'au nom même de notre foi, nous soyons convaincus de l'importance d'une présence d'Église en prison et de ce que peut ou pourrait recevoir l'Église tout entière de l'expérience humaine et spirituelle de personnes incarcérées.

Les « arrivants » apprécient qu'un aumônier les accueille ou ils ne tardent pas à demander sa visite, même si ce n'est pas toujours

désintéressé. Alors que le contact individuel est assez spontané, la construction des groupes chrétiens en prison est précaire, toujours à recommencer. Il faut faire avec les départs en (transfert ou libérations) et l'arrivée des nouveaux incarcérés ; il faut faire avec la participation plus ou moins régulière aux activités de l'aumônerie et aux célébrations ; il faut faire avec les contraintes, voire les tracasseries administratives... Après tout, cette précarité et ce renouvellement incessants sont le sort de bien des communautés chrétiennes hors de prison. Nous essayons de faire que les personnes détenues soient partie prenante de la vie de l'aumônerie, ce qui n'est jamais gagné d'avance, tant est ancrée l'habitude de faire « pour » les pauvres et non « avec » eux...

Il est difficile de parler de communauté chrétienne en prison, tant les personnes incarcérées sont fragiles, tant la vie carcérale enferme chacun dans sa solitude, tant la promiscuité est éprouvante, souvent même insupportable, le manque d'intimité déstabilisant, tant la violence carcérale génère de tensions sourdes... mais y a-t-il vraiment des communautés chrétiennes aussi dehors ? N'empêche que l'Évangile est annoncé aux prisonniers et qu'il est accueilli souvent de manière étonnante ; ceux qui sont laissés à la marge sont évangélisés. Cette annonce rappelle à l'Église que sa fidélité au Christ se vérifie dans son souci des exclus, que le cœur de la mission ne se trouve pas au centre mais dans les marges, s'il est vrai que « l'Église n'a strictement rien d'autre à faire que d'annoncer la miséricorde de Dieu, tout le reste étant superflu ».

Dans un contexte d'enfermement où les peines sont de plus en plus longues, où le temps s'étire à perdre tout relief et tout sens et écrase de son « toujours pareil », il est important que nous offrions à ceux qui nous le demandent des lieux et des moments de respiration où la personne puisse se rappeler qu'elle est quelqu'un qui compte aux yeux de Dieu et donc qu'elle pourrait avoir quelque valeur à ses propres yeux. Cela va lui permettre de tenir et de repartir, même si c'est pour très peu de temps. Peut-être importe-t-il de donner un peu de relief au présent – autant que faire se peut – puisque nous ne pouvons rien promettre pour demain. La célébration en prison peut être une fête qui étonne parfois des habitués des célébrations paroissiales où les gens ont souvent l'air si résigné, sans doute parce que l'espérance est une vertu de la nuit... La qualité des célébrations et la

force des paroles échangées attestent qu'il y a une vérité de l'Évangile qui se manifeste. D'où une tentation d'idéaliser : « C'est tellement mieux que dehors ! »

Notre mission, c'est d'« *annoncer aux captifs qu'ils sont libres* ». Cette liberté, c'est le respect de la dignité de l'homme, même déchu de ses droits, c'est le dépassement de la culpabilité – sans la nier – pour responsabiliser, c'est pour tout condamné le droit à un avenir et, pour cela, c'est l'expérience du pardon – pardon de soi, de sa famille, des victimes, pardon de Dieu. Pour que cette liberté ne s'arrête pas aux portes de la prison, il nous faut sensibiliser les chrétiens et les encourager à s'investir dans les associations de solidarité et de réinsertion.

Comme il est facile de déraper, nous devons travailler avec d'autres pour que nous n'oubliions pas que ce qui prime, c'est la relation entre la personne que nous accompagnons et son Dieu. Et il importe de voir en quoi cette tâche nous transforme nous aussi, car là est le gage de la fécondité de notre ministère.

CConclusion

Il y a des chrétiens emprisonnés, et l'on peut aussi devenir ou redevenir chrétien en prison. Quant à dire que « les personnes détenues nous évangélisent », comme le disent un peu vite quelques membres de l'aumônerie un peu trop idéalistes ou naïfs, il ne faut jamais oublier les victimes des crimes et délits, leurs souffrances et leur solitude souvent indicibles. Elles aussi sont enfermées, tout aussi prisonnières des violences qu'elles ont subies et que parfois elles ne cessent pas d'endurer, dont elles ne n'arrivent pas à se libérer.

« Ces victimes, vous y pensez ? » nous rappelle-t-on souvent. Le même drame a scellé leur destin de victimes à celui des coupables et les a enchaînés à eux jusqu'à ce qu'un improbable et souvent même impossible pardon arrive à les en libérer vraiment. Comme tous les souffrants, les victimes sont très seules et ont besoin de reconnaissance et de fraternité pour ne pas sombrer dans la révolte, le désespoir ou une haine destructrice. Elles ne comprennent pas et acceptent mal qu'il faille être coupable pour mériter la compassion,

celle des chrétiens en particulier. La solidarité des chrétiens pourrait s'ouvrir aux victimes, afin que l'Église soit et à elles et aux coupables.

Mais il y a des gens en prison qui veulent assumer au mieux le mal qu'ils ont fait, qui appellent le pardon de leurs victimes, celui de leurs proches qu'ils ont mis à mal et celui de Dieu. Il y a en prison des gens qui se laissent découvrir, apprivoiser par Dieu et qui avancent pas à pas vers une « conversion ». C'est édifiant, mais c'est tellement mieux quand ça reste dans la discréetion. D'autant que rien ne dit qu'à leur sortie, les circonstances pourraient être telles qu'ils n'auraient pas le choix de faire autre chose que de récidiver. Une manière de dire que le vrai travail, si c'est en prison qu'il faut le commencer, c'est dehors qu'il est à faire pour l'essentiel. Et là, il n'y a plus grand monde à l'appel, même chez les chrétiens. ■

Puisque Dieu existe probablement...

Michel Retailleau
responsable de la formation
des Fils de la Charité

Il y a quelques mois, on a vu fleurir, sur les bus londoniens, le placard publicitaire : « *Puisque Dieu n'existe probablement pas, alors arrêtez de vous inquiéter et profitez de la vie.* » Affichage athée bon teint qui résume à lui seul combien la foi et, en conséquence, l'appel vocationnel rencontrent aujourd'hui des résistances. L'heure n'est plus où les diocèses et les congrégations accueillaient un flux régulier de candidat(e)s. Pour appeler, nous n'avons plus que la fragile nudité du témoignage. S'il est vrai, comme le dit Benoît XVI, que « *le témoignage suscite les vocations* », en paraphrasant et en retournant la légende des bus londoniens, je dirais que nous sommes « condamnés » à vivre cette heure rude – mais de grâce – où des jeunes, nous voyant vivre, peuvent s'interroger au point de se dire : « *Puisque Dieu existe probablement, alors donnons sens à notre vie et goûtons à cette manière de vivre.* »

En relisant le cheminement vocationnel de jeunes que j'ai eu – ou que j'ai – à accompagner depuis quelques années, je voudrais tenter de dire, par quels points d'accroche ces jeunes ont rencontré des hommes concrets qui les ont attirés par leur profil humain et leur manière de vivre. Comment, dans leur sillage, ils ont commencé à découvrir la tradition spirituelle et apostolique d'un corps religieux et apostolique, au point d'entendre l'invitation à s'inscrire en elle. Enfin comment, chemin faisant, ils ont eu à approfondir la figure de l'Homme-Dieu, le Témoin de Dieu et de l'homme, par excellence.

En préambule, pour me situer : je suis Fils de la Charité, congrégation fondée à Paris en 1918, par le Père Jean-Émile Anizan, pour

vivre « *le mal de Dieu et le mal du ministère du peuple* » au sein des milieux populaires et ouvriers des grandes villes. Aujourd’hui, la congrégation (qu’on appelle communément « les Fils ») demeure de taille modeste, mais s’attache à vivre sa vocation comme prêtres et frères au sein de paroisses populaires et dans des formes diverses de présence à la vie d’un quartier, en s’efforçant de répondre aux « *besoins matériels et spirituels du peuple* ». Actuellement, l’institut est implanté dans douze pays d’Europe, d’Amérique, d’Afrique et d’Asie. Ma charge d’accompagnateur de vocations et de formateur est limitée à la France... et limitée à quelques jeunes.

A ttirés par un art de vivre

La beauté d’une vie heureuse

Quand je les interroge sur ce qui a pu jouer un rôle déterminant dans leur appel, c’est la découverte de l’humanité heureuse de tel « Fils » particulier ou de telle équipe (= communauté) « Fils » : une rencontre personnelle, le compagnonnage quotidien d’une équipe, l’expérience de « Jeune en mission dans les banlieues » (proposition « Fils » d’un volontariat de coopération à notre mission), l’écoute d’un sermon ou la participation à telle liturgie... Là, ils ont perçu la petite musique d’une vie différente qui leur parlait d’un certain bonheur à vivre, à croire et à célébrer, dans cette forme de vie là.

« *Après avoir lu le livre de Jo Bouchaud et l’avoir rencontré, je me suis dit : une vie comme ça, j’en veux une aussi. Il a eu une vie passionnante. J’aimerais en avoir une aussi féconde que lui.* »

« *Ce qui m’a frappé dans l’équipe, c’est de voir des hommes ouverts qui s’intéressaient non seulement aux chrétiens mais aussi à la vie du quartier. Des hommes heureux de vivre avec les gens.* »

« *En Algérie, j’avais déjà vu des gens qui, bien qu’étrangers, avaient épousé un peuple. Ici, j’ai rencontré des hommes qui ont épousé le peuple des petits, en étant l’un des leurs.* »

« *Le langage simple de son sermon, adapté à la vie concrète des gens, m’a saisi au point de me dire : la Parole de Dieu est faite pour prendre corps, à commencer par les pauvres d’aujourd’hui.* »

Expériences singulières découvertes comme par surprise et suscitées par ce qu'ils ont perçu comme un « art de vivre » possible, avec sa cohérence, sa dynamique et son élan. Dans la simplicité de vies d'hommes qui, même avec leurs contradictions et leurs faiblesses, leur apparaissaient comme des vies belles et bonnes, ils n'ont pas vu des héros. Mais ils ont capté la brillance d'un éclat particulier.

Le camaïeu d'une vie menée à plusieurs

En apprenant à mieux connaître individuellement et collectivement ces hommes, ils ne sont pas dupes des défis de la vie communautaire, mais demeure chez eux le désir de partager une vie d'équipe Fils où chacun peut trouver place avec ce qu'il est. Ils ont senti comme appellante cette forme de vie où, tel un camaïeu, l'unité s'articule aux diversités et sensibilités différentes et fait entrer, à plusieurs, dans un compagnonnage avec Dieu et les hommes.

« Chez les Fils, il est marquant, de voir comment des hommes si différents se retrouvent sur l'essentiel. Ça me parle de la vie, d'une vie en profondeur et qui a du souffle. »

« Ce que j'ai aimé en eux, c'est qu'ils voulaient aller aux hommes et à Dieu ensemble, les deux se tenant et se compénétant. »

Le témoignage de « bons vivants qui aiment la vie » tout en tenant parole dans leur engagement est pour eux gage de la confiance qu'ils peuvent avoir dans la vie. Cette vie vaut la peine d'être vécue lorsqu'elle se vit sous la promesse d'une bonté voulue par Dieu. La petite musique de ces témoins leur chante : « *Puisque Dieu existe probablement, alors donnons sens à notre vie et cherchons à approfondir ce qu'est vivre en religieux.* »

Désireux de s'inscrire dans une “*histoire sainte*”

La découverte d'un témoin « fondateur » appelant

L'idéal religieux d'un jeune se révèle souvent dans la lecture de vie de « saints » qui invitent au « courage d'être ». Il a besoin de s'ali-

menter au le récit de « témoins » qui ont été soulevés par une ambition surnaturelle qui les a menés au plus près des besoins matériels et spirituels des hommes de leur temps. Ainsi, une vocation à la vie religieuse se nourrit des élans mystiques et du zèle apostolique du témoin particulier qu'est le fondateur. Le Père Anizan, fondateur des Fils, n'est pas un saint officiel, même si sa cause est introduite à Rome, mais je suis frappé de constater combien les jeunes en recherche ou en formation ont un accès quasi-direct au contenu de ses textes pourtant datés. Et combien sa vie de fidélité amoureuse et douloureuse à l'Église et aux petits leur parle. Dans cette figure fondatrice, ils trouvent d'instinct comme un « chez soi », un repère : quelqu'un en qui s'identifier et sur qui s'appuyer, pour croire que ce qui a été possible hier est possible pour eux aujourd'hui.

L'expérience d'un théâtre missionnaire que nous avons vécue plusieurs années avec le spectacle « Charité point com », sur la base d'événements et de faits de notre fondateur, a été particulièrement marquante. Au cœur de la troupe, deux jeunes ont ainsi pu mûrir leur appel. En laissant telle phrase forte prendre chair en eux par la voix, les gestes et le jeu, ils ont pu s'approprier encore plus existentiellement l'appel pour aujourd'hui. « *À travers la pièce, j'ai rencontré des témoins d'hier, dont le Père Anizan, qui se sont faits pauvres pour être riches de Dieu. Ça a réveillé ce qui dormait en moi.* » Le « témoin » fondateur continuait de « susciter des vocations », cent ans après !

L'invitation à s'inscrire dans une « histoire sainte »

Cet enjambement de près d'un siècle par le fondateur a aussi besoin d'être étayé et relayé dans son élan créateur par des témoins que je qualifierais d'« intermédiaires ». Ceux-ci permettent de constituer une généalogie « Fils », de repérer des pics historiques dans lesquels s'est cristallisé un certain « savoir être » et « savoir faire » « Fils ». Notamment, mais non exclusivement, chez nous, la grande période missionnaire des années 40-50 avec la paroisse « communauté missionnaire », la fondation des « Cœurs Vaillants-Âmes Vaillantes », l'essor de l'Action catholique, les missions en roulotte, les camps-mission, les prêtres-ouvriers... Les jeunes aiment entendre les témoins de cette époque raconter « ce qu'ils ont fait » et « pourquoi

ils l'ont fait ». Ce faisant, ils retrouvent l'élan créateur initial qui s'est peu à peu constitué en tradition apostolique et spirituelle « Fils ». Et ils s'approprient « l'histoire sainte » particulière à notre corps de religieux, avec ses grandeurs, mais aussi ses erreurs, son péché. Par là, grandit en eux l'appel à s'inscrire dans le témoignage en continu de cette « histoire sainte » en s'adosant à la fidélité créatrice de ces « témoins intermédiaires ». En les écoutant raconter, ils se découvrent non des répétiteurs mais des héritiers possibles !

L'appel à devenir soi-même « témoin » pour aujourd'hui

Mais s'adosser au seul « témoin fondateur » ainsi qu'aux seuls « témoins intermédiaires » ne peut suffire à devenir soi-même témoin pour aujourd'hui. Le présent, plus humble, se charge aussi d'appeler pour demain.

Je soulignerai d'abord la rencontre de « fidèles laïcs », ces « témoins du quotidien » qui font vivre l'Église locale dans les quartiers populaires. Leur présence est souvent appelante car ils témoignent au jour le jour que les quartiers défavorisés ne sont pas un désert spirituel. Parmi eux, ici ou là, se trouve aussi une poignée de laïcs associés (la « Fraternité Anizan ») qui rend visible ce que notre charisme peut produire chez des laïcs. En ces temps de « rareté vocationnelle », découvrir qu'une mission en partenariat et en complémentarité, est possible, dans une même famille spirituelle, conforte celui qui se sent appelé à la vie religieuse.

Pour tel jeune aussi, l'absence de témoins peut, à sa manière, être appelante... en creux. Paradoxalement, elle fait naître la hantise que l'Évangile soit annoncé aux gens des cités. Le fait de constater que la priorité de l'Église n'est pas portée là prioritairement, peut susciter en retour, un sursaut vocationnel : « *Aujourd'hui, les milieux populaires sont délaissés. Et pourtant ces hommes et ces femmes ont le droit de connaître le Christ, de se savoir aimés de lui. C'est donc, au milieu de ces gens souvent méprisés, que j'ai désiré être religieux.* »

Qu'ils soient religieux ou fidèles laïcs, présents ou même... absents, c'est cette variété de témoins dont Dieu se sert, aux jours de décision, pour habiter le cœur d'un jeune qui entend : « *Viens, suis-moi.* »

Le Christ, Le Témoin par excellence

Le Témoin qui raconte Dieu et l'homme

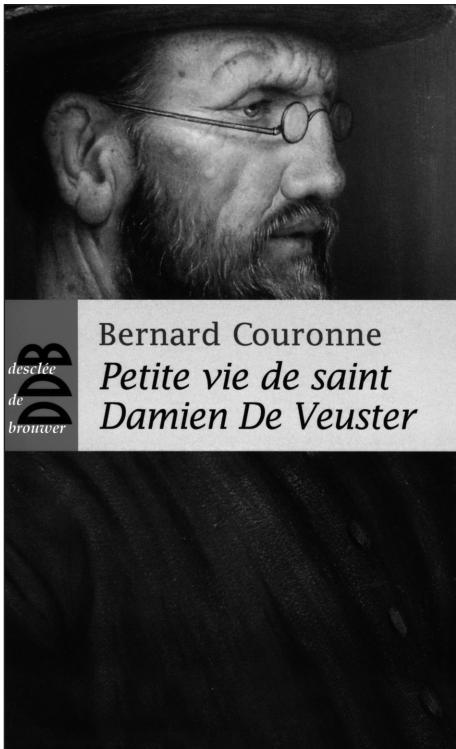
Ces témoins variés que nous venons d'évoquer ne sont, il va sans dire, que des présences, réfractées dans le quotidien, de la figure même du Christ. Ils renvoient à Jésus qui a été le seul vrai Témoin d'un Dieu-Emmanuel, ami des hommes. Jusque dans sa proximité avec les laissés-pour-compte, sa « divino-humanité » a « raconté » qui est Dieu en même temps qu'elle « racontait » qui est l'homme. Aussi, en attirant des jeunes par leur art humain de vivre, les témoins rendent non seulement visible et crédible mais aussi désirable la Beauté et la Bonté de celui qui est le Témoin par excellence de l'Art d'aimer. Leur témoignage ne peut suffire ; il ne peut « susciter des vocations » qu'à la condition que les jeunes apprennent à lire, à travers eux, le Vrai Témoin de Dieu et de l'homme, dans son mystère d'Incarnation. À ce point, les témoins s'effacent pour laisser l'Esprit les conduire à la Plénitude de Celui est « *venu pour que les hommes aient la vie en abondance* ». Par la lecture de l'Évangile, médité, prié, vécu, par les sacrements..., ils sont alors invités à contempler cette lumineuse « divino-humanité » et boire, à leur tour, à la Source qui inspire ces témoins humains qui les ont attirés.

Des témoins au seul Témoin

Les congrégations sont porteuses d'une christologie implicite qui façonne leur charisme dans une référence particulière à certains traits de la vie du Christ. Comme, chez les Fils : le Jésus de la vie publique qui annonce la Bonne Nouvelle aux pauvres, le Bon Pasteur qui a « compassion » pour les foules abandonnées, le Pariant qui loue son Père d'avoir « *caché cela aux intelligents et de l'avoir révélé aux petits* »... Mais, quel que soit notre charisme, la tâche des formateurs est de faire « entre-voir », à travers les témoins humains rencontrés, Celui qui, seul, « parle » juste et de Dieu et de l'homme. Car, c'est en

ce lieu focal que les vocations, en dernier ressort, sont suscitées. Et que des jeunes acceptent de devenir témoins, à leur tour.

Contrairement aux bus londoniens qui affichent que « *Dieu n'existe probablement pas...* », les témoins répandent la rumeur que « *Dieu existe probablement...* » Affirmation qu'ils signent de la consistance de leur existence, et en ce sens qui « parle » au cœur de certains. Mais leur témoignage a besoin d'être relayé et élargi par d'autres témoins qui, pour le religieux que je suis, sont ceux que j'ai appelés : « le témoin fondateur », les « témoins intermédiaires », les « témoins du quotidien »... Comme si tous ces témoins s'entrecroisaient et s'entretissaient pour faire émerger en surimpression les traits du seul vrai Témoin, le Christ. Le seul qui, en dernière instance, peut susciter des jeunes à répondre dans la foi : « *Puisque Dieu existe, alors donnons sens à notre vie et goûtons à cette manière de vivre et d'aimer.* » ■



*Petite vie de
saint Damien De Veuster*
Bernard Couronne
DDB, 2009

Gandhi lui-même s'interrogeait sur la source de l'héroïsme du Père Damien De Veuster (1840-1889), missionnaire belge de la congrégation des Sacré-Cœurs de Jésus et de Marie (Picpus), volontaire pour partager le destin des lépreux placés en quarantaine sur l'île de Molokaï par le gouvernement d'Hawaï dans le Pacifique.

Entièrement dévoué à ses malades, il contracte la lèpre en novembre 1884. En dépit de ses souffrances physiques, il poursuivit son apostolat jusqu'en 1889, année de sa mort, tout en se déclarant « le missionnaire le plus heureux du monde ». Il est considéré pour cette raison comme un « martyr de la charité ». Béatifié en 1995, puis canonisé en octobre 2009, le père Damien est, pour la communauté chrétienne, le patron spirituel des lépreux et de tous les exclus.

Bernard Couronne est religieux, prêtre de la congrégation des Sacré-Cœurs de Jésus et de Marie (Picpus).

L e témoignage comme relation

Jean-Pierre Longeat
abbé de Ligugé

Dans les lignes qui suivent, je souhaiterais porter témoignage sur quelques aspects de ce chemin d'amour auquel nous nous sentons tous appelés et que nous aimerais partager avec le plus grand nombre sous forme de vocations multiples.

Nous ne pouvons recevoir un témoignage que si nous sommes touchés par lui. Autrement dit, il ne peut y avoir de témoignage du bout des lèvres. Sinon, il se heurterait à une grande indifférence. Hors, la seule chose qui ne nous indiffére pas, c'est un engagement d'amour véritable. Cet engagement se déploie au travers de relations justes et fortes. C'est là le vrai sens de l'existence. Si je parviens à entrer harmonieusement en relation avec d'autres, je goûte avec eux quelque chose de très comblant ; si je n'y parviens pas, je ressens un enfermement sur moi-même qui me désespère. Il est capital en cette vie de sentir que l'on n'est pas seul au monde, que d'autres peuvent venir à nous et que nous pouvons rejoindre autrui. Par ces mains qui se tendent, par ces regards qui s'ouvrent, par des paroles qui s'échangent, l'espérance gagne du terrain et permet de construire un avenir.

De telles rencontres bouleversent le fond de notre être, elles touchent son centre vital, elles donnent à désirer la réalisation de toutes choses et transcendent la mort.

Mais paradoxalement, je constate aussi que, malgré toute ma bonne volonté, la relation est difficile, elle se heurte à tant d'obstacles de ma part et de la part des autres ! Que faire alors ?

L'effort du témoin est invité à se porter sur l'attention vigilante au plus profond de soi. La sagesse chrétienne propose de disposer sa vie à l'écoute du cœur. Ce lieu très profond n'est pas localisable, mais il est pourtant inscrit en notre chair. Les croyants y reconnaissent la Présence de Dieu, Père, Fils et Esprit Saint qui vient en nous pour y faire sa demeure. Afin de rejoindre ce centre, cette Source, une écoute essentielle est indispensable : elle prend le temps de faire silence pour entraîner dans le cellier d'amour tout ce qui nous advient et tout ce que nous percevons. Là, aucune angoisse de solitude, nous sommes habités par un souffle qui redéploie harmonieusement les éléments de la nature humaine. Alors peuvent se dire et se vivre sans risques, le puissant élan du désir, le sentiment et les émotions et bien sûr, l'intelligence rationnelle, au service de projets communs et de leur mise en œuvre.

On peut dire de celui qui vit une telle expérience qu'il devient inévitablement témoin. Et comme tout vrai témoin, il aime à partager. À vrai dire, il n'a pas besoin de se montrer pour apparaître aux autres. On le repère sans même qu'il le sache. Ce qui l'habite transforme son regard sur autrui et lui donne la grâce des amoureux. Cette manière d'exister au monde c'est celle des prophètes qui, à l'exemple de Jérémie, ne cessent de répéter : « *Je me disais : Je ne penserai plus à lui, je ne parlerai plus en son Nom ; mais c'était en mon cœur comme un feu dévorant, enfermé dans mes os. Je m'épuisais à le contenir, mais je n'ai pas pu.* » C'est aussi celle de Jésus, qui de riche qu'il était, n'a pas accaparé cette richesse mais nous l'a partagée jusqu'à en mourir d'amour. Pour demeurer ainsi, le témoin porte d'abord tout son soin à stabiliser les fondations de sa filiation divine : le roc à partir duquel s'élève l'édifice, c'est une attention de tous les instants à l'amour qui meurt et ressuscite en nous et entre nous dans le centre profond qui soutient notre vie.

Face à ce phénomène, peut s'opérer la prise de conscience d'une vocation : en effet, devant de tels témoins, je ne peux rester de marbre. Je me mets en recherche moi-même de cette Source et je veux en partager les bienfaits avec des compagnons de route. Telle est l'action de l'Esprit de vérité qui brûle en nous et nous fait exister en tant que nous-mêmes dans une totale et confiante ouverture aux autres.

Lorsqu'on se rend accueillant à une telle réalité, les fruits abondent. Ce qui apparaît alors ne nous appartient pas. Seul reste pour nous, disciples de Jésus Christ, l'exigence d'une attention courageuse au cœur de notre cœur, pour y recevoir la Présence et en devenir les interprètes.

Quelques champs d'action pastoraux

À partir de ce simple constat, j'aimerais évoquer ici quelques contextes porteurs.

Transmission de la foi

À plusieurs reprises dans mon existence, je me suis trouvé en présence de témoins par lesquels j'ai été touché. Je me souviens d'une situation très impressionnante où lors d'une homélie sur la parabole du Semeur, un prêtre dont j'étais très proche, semblait me parler personnellement. Ce qu'il disait semblait venir du plus profond de lui-même, en rapport étroit avec son expérience et de la foi de l'Église dont il était ministre. A la fin de cette prédication, je me suis dit : « *Eh bien ! Maintenant, à toi de jouer ! La recevas-tu ou non, cette Parole ; sauras-tu ouvrir le fond de ta belle terre pour l'accueillir ?* » Bien sûr, une seule fois ne peut y suffire mais il est clair que cette fois-là était un appel plus fort encore que bien d'autres qui étaient venus ou viendront par ce même témoin ou par d'autres croisés sur la route de cette vie.

Le témoin de la Source profonde est habité par une foi vitale. Il atteste et partage cette Source sur la base de l'expérience personnelle mais s'appuie aussi sur un ensemble de convictions qui constitue la référence commune du corps ecclésial. L'enjeu est de taille. Nul, aujourd'hui ne peut recevoir le dynamisme de la foi, autrement que sur le mode d'un témoignage personnel qui traduit et interprète le donné commun.

Sans une telle transmission, il est bien sûr qu'aucune vocation ne peut éclore. Chacun de nous peut rapporter la manière dont telle ou

telle personne a joué ce rôle de révélateur et d'accompagnateur dans sa vie jusqu'à le rendre attentif à l'impérieux appel du plus grand amour.

Liturgie

Adolescent, je fréquentais la liturgie parallèlement à d'autres activités, en particulier musicales. J'y prenais un intérêt individuel : c'était pour moi une curiosité spirituelle bien en rapport avec mon tempérament. Jusqu'au jour où, sachant que j'étais musicien, un responsable de la communauté ecclésiale, me demanda si j'accepterais d'intervenir lors des fêtes pascales et si je connaissais d'autres musiciens qui aimeraient le faire avec moi. Nous constituâmes un petit groupe d'instrumentistes et finalement, chaque année, nous participions à l'élaboration de la fête et à sa réalisation. J'abandonnais pour cela toute perspective de camp de neige ou autre vacances du même genre et comprenais progressivement l'enjeu de cet engagement rituel qui mobilisait le meilleur de moi-même. Au sortir de la Veillée pascale, nous avions le fort désir de parcourir les rues de la ville et d'arrêter tous ceux que nous rencontrions pour leur annoncer « *Christ est ressuscité* ». Le témoignage que nous nous rendions les uns aux autres dans cette liturgie pascale nous a conduits à accueillir la question de savoir comment faire pour que Christ soit premier dans nos vies. Des engagements se prirent quelques années plus tard au nom de cette fraternité de foi partagée en liturgie.

La liturgie est une œuvre commune dans le service et la louange. La liturgie n'est pas un devoir à accomplir, elle est un partage d'expériences fondatrices, constamment rejouées en gestes, en rites et en paroles.

Un tel partage, enrichi de tant de témoignages fait l'objet de moments privilégiés dans le cadre du culte. Mais il se déploie bien plus largement et peut remplir toute l'existence. Il y a du bonheur à vivre liturgiquement chaque instant jusqu'à recueillir l'eau abondante de la Source d'eau vive cachée au plus profond de toi. Elle nous appelle à tout donner, comme le Christ lui-même.

Rassemblement dans l'unité

Je dois dire que dans ma vie, Taizé a été un lieu important. Incontestablement, l'un des points majeurs de cette expérience fut la grâce du rassemblement. Se trouver réunis dans une aussi grande diversité autour d'une même volonté de partage permettait d'envisager l'unité dont voulait et veut toujours témoigner la communauté des frères. Lors de notre première visite, en montant vers le centre du village, nous croisions sur la route des jeunes qui nous faisaient de grands signes pour nous saluer fraternellement et nous souhaiter la bienvenue. Une heure plus tard, tous étaient là dans l'église de la Réconciliation, ou bien dans des groupes de partage, ou encore sous les tentes où nous étions logés : une image de l'Église multiforme en marche vers son unité dernière.

Semblable partage en effet conduit à l'unité. Car la Source est commune à tous et de ce fait, tous s'en reconnaissent les enfants. Si nous sommes ses enfants, nous pouvons reconnaître autrui comme notre frère et notre sœur jusqu'à ne former plus qu'un. Une telle disposition est ouverte à tous. Elle se garde des abus de pouvoir, elle ne cède pas à la tentation d'indifférence à l'égard d'autrui, elle aime et elle entretient la différence dans la complémentarité. Pour toute société humaine, une telle perspective tient tellement du miracle qu'elle a valeur de témoignage en elle-même et de ce fait, ne manque pas d'être infiniment appelante. C'est à partir d'une telle unité fraternelle, que des hommes et des femmes se lèvent pour répondre à un appel qui leur fait franchir les obstacles du doute et de la peur.

Dialogue social

Deux initiatives dans les années passées, ont profondément bouleversé ma vie. La première est liée à l'accueil de personnes marginales dans une maison d'hébergement pas très loin de mon monastère. Avec une équipe de laïcs, nous avions créé cette structure

qui a duré une dizaine d'années. Je dois avouer que le témoignage de Bernard et Sylvie, de Riton, de Jean-Pierre, de Vincent et Sylvie qui jouèrent le rôle d'animateurs et plus encore de toutes ces personnes si démunies qui demandaient asile quelques mois m'a remué jusqu'aux entrailles et a redonné une certaine actualité à mon propre engagement.

L'attention aux marges est un lieu de partage qui rend souvent possible des réponses nouvelles. Tous ceux qui attendent sur le bord du chemin sont prêts à recevoir l'essentiel et à accueillir celui qui vient. Ce n'est pas seulement par dévouement et bonne volonté que nous voulons partager avec de telles personnes, dans de telles situations, mais par souci de laisser grandir la vie de l'Esprit en notre chair. N'y a-t-il pas là un domaine trop ignoré de la vocation spirituelle à être humains avec les humains au point que la relation même révèle une Présence ?

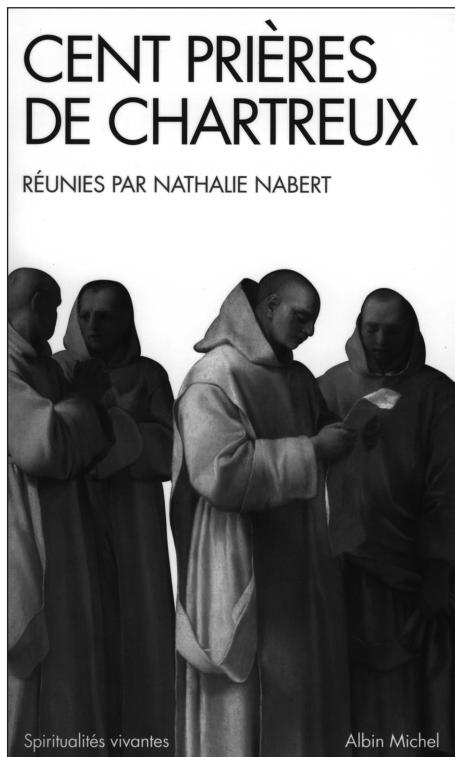
Je pourrai également donner des exemples du dialogue avec des musiciens ou le milieu artistique en général. S'il est un lieu de socialisation où le témoin se fait entendre d'une manière particulièrement ardente, c'est bien celui de la manifestation artistique. Le véritable témoin est toujours un artiste qui convainc par la justesse, la tendresse ou la rudesse et l'exigence de son expression. Il met en langage ce que le mystère laisse entrevoir dans le pur silence des profondeurs de l'être. Comment ne pas entendre un message aussi radical et tenter d'y répondre pour suivre sa vocation propre jour après jour au gré des aléas de la route. L'artiste est aussi un homme de partage qui n'attend qu'un mot d'autrui pour entrer dans la danse.

« Le témoignage suscite des vocations. » Je pense que cette affirmation prend en compte des éléments très fondamentaux des réflexes humains. Le témoignage ne peut être uniquement la mise en avant d'une histoire individuelle, c'est le lieu de révélation d'une rencontre puissante entre l'originalité d'une expérience personnelle et la référence à une visée commune. Ce lieu de révélation jaillit d'une Source profonde où le Christ se donne à chacun et à tous comme un témoin du Père et de l'Esprit. Ils établissent leur demeure en notre chair qui, si elle est consciente d'être ainsi habitée, développe l'expression d'un témoignage irrécusable. Ce témoignage est partagé en

relation et en communauté. Il se travaille et se déploie en liturgie, comme aussi dans tout engagement social sensible à tous ceux qui n'ont pas d'autres lieux d'accueil que ce bout de dialogue.

En raison de ces mille formes de « témoignages », d'autres personnalités se lèvent pour suivre la même voie tant un appel semblable entraîne peu de résistances. Alors, c'est le passage de témoin dans la longue marche vers le Royaume. Seuls de vrais témoins suscitent d'autres témoins dont la vocation se réalise par un inévitable bouleversement de leur vie.

C'est là le vrai trésor que tout le monde recherche et qui se cache en nous et entre nous. ■



Cent prières de chartreux
réunies par Nathalie Nabert
Coll. "Spiritualités vivantes", Albin Michel, 2009

Murmurée depuis des siècles dans le secret du silence et de la cellule, la prière des chartreux est un don rare et précieux qui nous remet, à chaque instant de notre vie, face à Dieu, face à nous-mêmes, à la fidélité, à l'amour, à la confiance, à l'espérance.

Nathalie Nabert est poète, professeur de littérature médiavale, doyen honoraire de la faculté des lettres de l'Institut catholique de Paris et fondatrice du CRESC – Centre de recherches et d'études de spiritualité cartusienne – ainsi que de la collection « Spiritualité cartusienne » chez Beauchesne. Elle a rassemblé ces cent prières qui nous ouvrent à la lumière du monde.

T ransmettre l'ouverture à l'autre

François-Xavier Guiblin
responsable animation du réseau DCC

Chaque année, 200 volontaires partent en mission de solidarité avec la DCC, service de la Conférence des évêques. Le témoignage de ceux qui ont vécu cette expérience est un relais indispensable pour susciter des vocations au départ. Indispensable mais complexe.

Un samedi soir, à l'heure où certains pénètrent l'atmosphère feutrée d'un complexe de cinéma, d'autres se réchauffent comme ils peuvent dans les couloirs glacés du Séminaire des missions. Nous sommes à Chevilly Larue en banlieue parisienne. Au programme ce soir, témoignage d'anciens volontaires, de retour de coopération avec la DCC. Un parterre de candidats au départ, qui viennent de passer la journée à exprimer leurs rêves et leurs inquiétudes, à débattre du développement et du volontariat, s'installe devant les quatre témoins quelque peu impressionnés. Un couple, de retour de Madagascar où ils étaient enseignants, prend la parole : « *Le volontariat nous a permis de mieux nous connaître.* » Une jeune infirmière, qui a écourté sa mission en Centrafrique, prend le relais : « *Affronter seule la mort des enfants a été une expérience terrible.* » Un jeune, enthousiasmé par ses deux ans à Djibouti, termine le tour de table : « *Je n'ai qu'une chose à vous dire, foncez. Je n'ai pas apporté grand-chose, mais qu'est-ce que j'ai reçu de mes élèves !* » Chacun prend le temps d'exposer sa mission, les raisons de son départ, sa situation au retour avant de répondre aux questions puis d'échanger

autour d'une bière avec tous les participants. Le froid se dissipe, on s'imagine sous les tropiques, les paysages se dessinent et la mission prend des couleurs.

Le lendemain, on note sur les visages que le témoignage a fait son effet. Il a permis de certifier que les beaux discours de la journée avaient une réalité tangible : il l'a fait, c'est donc possible. Le volontariat peut apparaître à bien des égards comme une expérience de surhomme, souvent bardé de diplômes. Le témoin a illustré, incarné ce qui n'était jusqu'alors que fantasme. « *Au fil des ans, les week-ends de sensibilisation organisés par la DCC ont beaucoup évolué dans leur contenu mais la soirée témoignage n'a jamais été modifiée* » note Violaine Stroebel, responsable de la formation. « *Les candidats sont touchés par une parole. Certes, les témoins apportent une vision globale de l'expérience, et la contextualisent, mais c'est surtout la manière de s'investir émotionnellement dans leurs propos qui marque les candidats.* »

Il y a une « posture » du témoin, au-delà de la force du témoignage. Même si le témoin s'exprime devant une assemblée, c'est chaque individu, dans sa personnalité, que sa parole touche. Ton, regard, voix, attitude du corps, mais aussi les outils indispensables : photos, objets. Certains témoins retiennent leurs larmes, d'autres ne quittent pas leur sourire. Une telle émotion à l'évocation de cette expérience ne laisse pas indifférent celui qui est assis en face.

L'affectif joue donc un rôle primordial dans le rapport au témoignage. À 25-30 ans, le souvenir d'un témoignage entendu lors d'une soirée d'aumônerie en quatrième peut donner envie de franchir le pas. Entre temps, cela a mûri, mais le souvenir a été le moteur de la recherche d'informations. La parole a éveillé une vocation. Les chiffres le disent : 60 % des personnes qui partent ont connu le volontariat par le témoignage d'un ancien volontaire. À la DCC, on sait l'importance de multiplier les lieux où la parole pourra s'exprimer. Aumônerie, rassemblement, salon, repas de famille : le témoignage est à la Délégation catholique pour la coopération un enjeu crucial, voire un enjeu marketing.

Quand la parole devient outil de communication, il faut redoubler de vigilance. Le monde catholique est plutôt fervent de ce que je nommerai volontiers le « témoignage-lessive » : opposer, dans un manichéisme désarmant, un avant et un après. Le volontariat peut se prêter facilement à ce jeu : repli sur soi avant de partir, ouverture sur l'autre et le monde à mon retour. Société occidentale amorphe et individualiste contre société du Sud authentique, humaine et spirituelle.

La DCC a fait le choix d'une certaine transparence dans le témoignage des volontaires. « *Aucune expérience n'est univoque. Dire son volontariat, c'est évoquer ses aspérités, ses hauts et ses bas. La rencontre de l'Autre n'est pas lisse et heureusement ! C'est un risque avec ses coups* » rappelle le père Loïc de la Monneraye, ancien missionnaire et bénévole à la DCC.

La parole d'un volontaire, quelle qu'elle soit, participe de l'élaboration du discours sur la coopération. Elle est illustration mais pas définition du volontariat. Le témoignage ne doit donc pas être la seule source d'information, au risque de perdre sa valeur. À lui seul, il suscite le désir, les questions mais ne remporte pas l'adhésion. Il convient d'aller au-delà du témoignage, passer de la parole reçue à la parole échangée. Il faut par ailleurs offrir des compléments d'information sous des formes différentes. Une vision globale du volontariat pourrait être le fruit de plusieurs témoignages, mais un jeune intéressé par cette expérience ne peut multiplier les rencontres.

Le témoignage dépend aussi de la légitimité du témoin. De plus en plus, il nous faut réfléchir à qui parle à qui. Cela est assez frappant dans les grandes écoles, où l'on écoute plus facilement un pair. Dans les aumôneries par exemple, il nous est demandé un témoin ayant fait les mêmes études, dont l'âge n'est pas trop éloigné de l'auditoire. Tout comme le contenu. Il conviendra alors d'accentuer la dimension spirituelle ou celle du développement, le recevoir ou le donner. Témoigner de sa coopération n'est pas forcément tout dire, mais s'adapter à ceux à qui l'on parle. Le risque est grand de rencontrer un volontaire qui repousse plus qu'il n'éclaire : sa transparence n'est pas nécessairement vérité. « *Pour être accueilli, le témoignage ne doit pas être jugement, ni parole univoque : "je pense que", "ce que j'ai vu", sont des formules indispensables* » précise le père Loïc.

Si le témoignage suscite des vocations au départ, il est avant tout un appel à l'ouverture, à se mettre en route. Chemin de conversion qui ouvre le regard. Si la DCC est sollicitée pour témoigner dans des écoles ou devant ses partenaires d'Église, ce n'est pas juste pour lever des armées de volontaires. Le témoignage nuancé change le regard : le pauvre n'est pas forcément la figure idéale, l'Église du Sud n'est pas que messe chantée... Le témoignage du volontaire est provocation. Il interroge la solidarité, par son expérience concrète de rencontre de l'autre.

Le témoignage agit aussi sur celui qui le transmet. Il permet de mettre des mots sur sa propre vocation. L'auditoire questionne l'expérience. Pourquoi suis-je parti ? Qu'ai-je fait sur place ? Qu'ai-je apporté, reçu ? Parler devant un public intéressé permet d'aller au cœur de ce qu'on a vécu. Souvent le cercle familial ou amical interrompt poliment les propos, et la parole ne se libère pas. Les commandes de témoignages sont souvent axées : l'interculturel, l'interreligieux, la solidarité, le travail, les acquis professionnels, la solitude, le chemin spirituel, l'Église Universelle... Avant de s'exprimer, le volontaire est donc conduit à relire son expérience à travers le prisme de la commande. Son temps de coopération prend alors tout son relief : l'autre me dit ce que j'ai transmis. ■

CONTRIBUTIONS

Aux origines du SNV

Raymond Izard

prêtre du diocèse de Montpellier,
fondateur du CNV et directeur de 1959 à 1973

La préparation

Prêtre du diocèse de Montpellier, ordonné en 1945, j'étais professeur au lycée séminaire du diocèse dans les classes terminales. En 1951, mon évêque, Mgr Duperray, me demande d'assurer le secrétariat général du Mouvement des jeunes séminaristes, qui regroupait alors les élèves des 121 séminaires de jeunes en France. En 1955, il m'envoyait à Rome pour une thèse de théologie. Je pris le thème : « Recherche sur la nature de la vocation sacerdotale ». Vers la fin de mon séjour romain, un pèlerinage national des jeunes séminaristes amenait à Assise et Rome 3 000 jeunes de seize à dix-huit ans. Ce sont, je pense, ces premières années de ministère qui ont conduit l'Assemblée des cardinaux et archevêques de l'époque à demander mon détachement du diocèse pour l'organisation d'une pastorale des vocations. En 1958, mon nouvel évêque acceptait de me laisser quitter le diocèse pour ce service.

La fondation du SNV et sa mission : 1958-1959

Je n'arrivais pas à Paris « dans le vide ». On peut parler d'un début de pastorale des vocations dès le début du XX^e siècle. Une revue

est fondée en 1901 : *Le Recrutement sacerdotal*. On voit naître des « œuvres diocésaines » et des « bulletins diocésains des vocations ». Cette pastorale est une pastorale de recrutement, s'adressant aux enfants et à de jeunes adolescents en vue du sacerdoce diocésain.

La création du Mouvement des jeunes séminaristes, où j'avais été impliqué, ouvrait vers une pastorale beaucoup plus large : vocation sacerdotale pour certains, vocation religieuse pour d'autres, vocation militante laïque pour le plus grand nombre (10 % des entrés en sixième arrivaient sept ans plus tard au grand séminaire.)

C'est cette vision pastorale qui a été à l'origine du SNV. Le changement de titre de la revue *Le Recrutement sacerdotal* en est le signe. En 1954, elle avait pris le nom de *Vocations sacerdotales et religieuses*. En 1960, elle devient *Vocation*. Cette revue atteint en 1970 jusqu'à quatre mille exemplaires, avec une diffusion internationale.

La mise en œuvre d'une pastorale : 1959-1965

Mener directement une action nationale

Par une sensibilisation du peuple chrétien grâce à la presse

Le CNV va permettre à de nombreux diocèses d'éditer un bulletin diocésain des vocations en leur proposant tous les trimestres un « fonds commun » dont le tirage va atteindre 240 000 exemplaires. Tous les ans, un magazine est édité, présentant tel ou tel aspect des vocations. Un calendrier annuel, des affiches et des tracts sont également proposés.

Par des liens avec les mouvements et services nationaux

Des liens organiques sont créés avec les principaux mouvements apostoliques de laïcs : mouvements d'enfants et de jeunes (Cœurs vaillants, Croisade, Scoutisme), mouvements d'Action catholique (JOC, ACO, ACI), avec l'enseignement religieux, l'aumônerie de l'enseignement catholique et de l'enseignement public.

Par une action spécifique d'éveil et d'accompagnement des jeunes

Le service national prenait en charge l'animation du Mouvement des

jeunes séminaristes avec deux revues trimestrielles : *Servir* pour les aînés (classes de lycée), *Ensemble* pour les plus jeunes (classes de collège), l'organisation de pèlerinages et congrès nationaux, l'organisation de stages de formation apostolique pendant les vacances.

Les relations avec la JOC et la JEC aboutirent en 1966 à la création des GFO (groupes de formation en monde ouvrier) et des GFU (groupes de formation en monde universitaire) avec l'accord et le soutien de l'épiscopat.

L'ensemble de ces relations m'amènerent à lancer une revue pastorale destinée aux éducateurs de jeunes sous le titre *Jeunes et Vocations* en 1967.

Un service de documentation et d'accueil était mis en place dans les locaux du SNV. En 1965, nous quittions la rue de Varenne pour les locaux, plus spacieux et mieux adaptés, du 106 rue du Bac. Dans le même but, un centre d'accueil était organisé à Lourdes pendant la période d'été. Ce service, inauguré en 1960, se poursuit actuellement.

Le « service » de la prière

Des retraites spirituelles d'enfants

Le SNV a été l'animateur de retraites spirituelles d'enfants de 9 à 12 ans qui allaient peu à peu être organisées dans les diocèses grâce à la mise en place de services diocésains des vocations qui, de 1955 à 1970 ont partout remplacé l'œuvre diocésaine des vocations. En 1970, ces retraites étaient organisées dans près de 50 diocèses.

L'organisation de la journée mondiale des vocations

La mise en place du SNV m'a amené à participer à divers congrès à Rome sur la pastorale des vocations organisés soit par la Congrégation des séminaires, soit par la Congrégation des religieux. Après le Concile, le cardinal Garonne, archevêque de Toulouse, était nommé préfet de la Congrégation des séminaires. Je fus alors nommé consultant de la Congrégation. Ces rencontres nous ont conduit à demander au pape Paul VI l'organisation d'une journée mondiale de prière pour les vocations, ce qui fut fait en 1964 à la fin du Concile.

Service internationaux

L'expérience française du Centre national des vocations fut connue dans d'autres pays à la fois grâce aux rencontres conciliaires et à la revue Vocation. Cela nous amena à recevoir en France des stagiaires envoyés par leurs évêques ou par leurs conférences épiscopales, accueillis pour aider à la mise en place de services nationaux. Ce fut le cas, pendant mon mandat, au Mexique, au Pérou, au Chili, au Bénin et au Togo.

L'organisation matérielle

En 1959, le Centre national des vocations, héritant administrativement du Centre de documentation sacerdotale, devenait une association loi 1901. En 1961, devant l'importance du nouveau service, le conseil d'administration était uniquement composé de laïcs compétents : administrateurs de société, inspecteurs de banques, etc. L'indépendance financière du SNV s'est poursuivie pendant 50 ans grâce à la fois à ses productions et à ses associés – dont le nombre atteignait 12 000 personnes en 1968.

En 1964, quatre prêtres et deux religieuses travaillent au Centre national, assistés de trois salariés laïques.

Cette première période s'explique en grande partie par l'atmosphère dynamique dans laquelle vivaient alors l'Église et la société : atmosphère de renouveau des années d'après-guerre, atmosphère de renouveau dans la préparation et la réalisation du concile Vatican II. Toutefois en octobre 1961, un premier symptôme d'une crise apparaît : chute des entrées en sixième dans les séminaires de jeunes. Cette chute ne sera sensible que sept ans plus tard, en 1968, lors de l'entrée dans les grands séminaires. À cela s'ajoute la crise de la société et les remous dans l'Église de l'après-Concile.

Le Mouvement des jeunes séminaristes disparaît en 1972. Il y avait 3 380 séminaristes dans les grands séminaires en 1970. Ils étaient 1 700 en 1973.

C'est devant une nouvelle situation que le SNV va alors se retrouver pour poursuivre son service. ■

L e Centre national des Vocations

Jean Rigal

prêtre du diocèse de Rodez,
directeur du CNV de 1973 à 1976

C'est en septembre 1969 que j'arrivais au Centre national des vocations (au 106 rue du Bac, à Paris) pour une durée de trois ans renouvelable une fois. Elle devait se prolonger une année, le temps de trouver un successeur.

Sur l'initiative de Mgr Raymond Izard et sous son impulsion, le Centre de documentation sacerdotale était devenu le « Centre national des vocations », le CNV. Derrière ce changement d'appellation se profilait une importante évolution, tant sur le plan de la théologie que de l'action pastorale.

Nous étions quatre années après la fin du concile Vatican II. L'enseignement conciliaire était notre référence et la source doctrinale de notre réflexion et de nos choix pastoraux. Le chanoine Marcel Delabroye, de Lille, publiait un important ouvrage intitulé *Vocation, expérience spirituelle du chrétien*. Ce livre mettait en exergue les fondements et les lignes de force de notre pratique pastorale. Relevons ses principales insistances, fortement conciliaires.

En premier lieu, une conception dynamique de toute vocation, au sens chrétien du terme. L'idée de « germe » (longtemps utilisée) qu'il suffit de découvrir est totalement écartée. D'une certaine façon, la vocation des chrétiens est un « devenir », de sorte que chaque baptisé est « en état de vocation », et le discernement qui s'impose apparaît moins comme le moyen de faire la preuve d'un appel antérieur venu de Dieu que comme la préoccupation de construire l'avenir selon Dieu.

D'autre part, c'est la vocation baptismale qui est première, à laquelle toute personne est appelée. Le baptême ne prend pas rang parmi les autres vocations : il les transcende toutes, et c'est par rapport à ce fondement que les nécessaires vocations particulières reçoivent leur détermination spécifique.

Enfin, la pastorale des vocations n'est pas une activité surajoutée à l'action de l'Église. Elle s'inscrit dans l'activité pastorale ordinaire, et c'est au cœur de cette responsabilité commune, et non dans le zèle de spécialistes sur lesquels on se décharge, qu'il faut situer une nécessaire action spécifique. Un enseignement du Concile est souvent cité : « *Le devoir de cultiver les vocations revient à la communauté chrétienne tout entière, qui s'en acquitte avant tout par une vie pleinement chrétienne* » (OT n°2).

Cet élargissement se fait progressivement. Il faut intégrer le diaconat permanent que vient de restaurer le Concile. N'oublions pas que le premier diacre permanent n'est ordonné qu'en 1970, à Carcassonne ; il faudra du temps pour que ce ministère retienne l'attention et soit réellement intégré dans une préoccupation commune. Il en va de même pour les vocations à la vie consacrée, qui incluent, certes, la vie religieuse mais aussi d'autres formes de consécration, tels les Instituts séculiers. Un diacre permanent et une religieuse travaillent à mi-temps au CNV, pour témoigner de cette ouverture et promouvoir une action dans ce sens.

C'est en référence à ces différentes priorités que le CNV va déployer ses efforts et, d'abord, en direction des services diocésains des vocations, plus ou moins actifs, bien sûr, mais assez généralement répandus sur l'ensemble de l'Hexagone. C'est ainsi que se multiplient les sessions diocésaines de sensibilisation et de formation, grâce notamment à l'appui du « national ». Dans le même esprit sont organisés de grands colloques nationaux, les plus mémorables étant, sans doute, celui du collège Stanislas à Paris et celui de Metz.

Le CNV crée aussi des liens avec les services nationaux, spécialement avec la catéchèse et les mouvements d'Action catholique. Des rencontres régulières existent, par exemple, avec l'ACE, le CMR, l'ACI, l'ACO. Le but est de les « responsabiliser » à ces préoccupations, au cœur même de leur objectif spécifique et selon leur pédagogie propre.

Le CNV assure aussi un rôle de lien et de soutien auprès des maisons de formation des jeunes. À l'époque, « les séminaires-foyers » qui se substituent aux anciens petits séminaires existent dans la plupart des diocèses. Ils assurent une mission d'éveil et d'accompagnement auprès des adolescents qui font leur scolarité dans les collèges et lycées voisins. D'autre part, c'est l'époque où l'on crée des groupes dits « de diaspora », pour l'accompagnement des adolescents qui ne sont pas au séminaire-foyer. On parle beaucoup de ces « groupes diaspora », et ils existent dans la plupart des diocèses.

Le CNV assure également un service de secrétariat pour les grands séminaires et aussi pour les tout nouveaux groupes de discernement et d'accompagnement, constitués d'étudiants (les GFU) et de jeunes du monde ouvrier (les GFO). Ces groupes répondent à un réel besoin, car déjà nombre de jeunes ou de jeunes adultes diffèrent leur entrée dans un grand séminaire ou dans une maison de formation traditionnelle.

Le CNV publie beaucoup à l'époque. Il faut mentionner, en premier, la revue *Vocation*, à la fois doctrinale et pastorale. Cette revue trimestrielle fait bonne figure. Elle porte sur des thèmes particuliers en fonction des besoins du moment et reprend les interventions des colloques et des sessions. Un bulletin, lui aussi trimestriel, sert de « fonds commun » aux bulletins des diocèses, destinés à une diffusion aussi large que possible. C'est au cours de ces années qu'est créée la revue trimestrielle *Jeunes et vocations*, au départ simplement dactylographiée, au service de la pastorale des jeunes. Elle sera, par la suite, imprimée et deviendra la revue du SNV. Ajoutons la création de disques microsillons, reproduisant des interventions « magistrales » de théologiens et d'animateurs spirituels, ces disques étant surtout diffusés auprès des communautés religieuses. La salle d'accueil, au cinquième étage du 106 rue du Bac, offrait aussi une petite sélection d'ouvrages de documentation et relatifs au discernement spirituel.

Il faut situer cet ensemble de services et de propositions dans un contexte sensiblement différent de l'époque actuelle. Les institutions « spécialisées », bien qu'en pleine évolution, avaient encore pignon sur rue. Le climat général était davantage « porteur » qu'aujourd'hui. À noter que la créativité était présente dans l'esprit du concile Vatican II, et avec différentes initiatives brièvement évoquées dans ces lignes.

Pour ce travail, d'une réelle ampleur, le CNV comptait une dizaine de permanents, à temps plein ou à temps partiel. J'en étais le coordinateur de 1972 à 1976. Un évêque, désigné par la Conférence des évêques, suivait l'essentiel du travail : d'abord Mgr Lugagne, de Pamiers, puis Mgr Bardonne, de Châlons-en-Champagne. Avec trois prêtres (dont deux à mi-temps), une religieuse à mi-temps, un religieux à temps partiel, plusieurs laïcs et le travail de religieuses xavières, le CNV était un service de l'épiscopat bien vivant.

Personnellement, j'ai beaucoup reçu et appris pendant ces années parisiennes. Beaucoup de travail de rédaction, d'animation et peut-être surtout de relations enrichissantes avec des chrétiens ou des services en responsabilité ecclésiale et généralement très motivés. Le CNV était un carrefour d'informations, d'interrogations et d'action commune.

Les circonstances m'ont conduit, ensuite, à Toulouse, après une année d'études à la « catho de Paris ». Ma thèse de doctorat sur les ministères s'en est suivie, en 1979, ainsi qu'un enseignement spécialisé sur l'ecclésiologie, à la faculté de théologie de Toulouse, durant vingt-cinq ans.

Je ne cacherai pas que je vois, aujourd'hui, l'avenir des ministères d'une manière sensiblement différente, comme en témoignent, sans détours, certains de mes ouvrages. La vie nous mène. Mais il est indéniable que je dois beaucoup au CNV, et suis très heureux de l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de lui dire un sincère et grand merci. ■

Du Centre national des vocations au Service national des vocations

Gérard Muchery

prêtre du diocèse d'Arras,
coordonnateur du SNV de 1976 à 1983

Le témoin de ces années 76-83 n'a pas le charisme de ses prédécesseurs et successeurs immédiats, plus aptes à superviser les traits majeurs d'une époque pour en proposer des analyses pertinentes. Ce seront donc ici simplement quelques souvenirs qui demeurent, sans que soient consultées les archives du Service, sauf quelques documents personnels.

C'est d'ailleurs une des tâches qui se sont imposées à la fin des années 70 : organiser avec méthode le fond déjà très riche accumulé au cours des quinze années précédentes ; d'où l'embauche pour quelques mois d'une stagiaire compétente, accompagnée par l'archiviste du Secrétariat de l'épiscopat.

Plutôt que « directeur », le nouveau venu s'est voulu « coordonnateur » des multiples activités qu'il a appris à connaître... progressivement, n'ayant pas participé précédemment à la pastorale diocésaine des vocations.

Quelques convictions de l'équipe du CNV s'exprimaient alors ainsi :

- Diversité - complémentarité - réciprocité
- Communication - concertation - communion
- Tous différents, tous serviteurs, chacun selon sa vocation
- Tous... quelques-uns...

« Pointer les événements... »

Même s'il ne concerne que le ministère presbytéral, un document sur *Les Prêtres français en 1979* mérite de retenir notre attention. Secrétariat de l'épiscopat et CNV hésitaient à livrer un tel dossier aux informateurs religieux, de peur de susciter un vent de panique chez les chrétiens. À vrai dire cette révélation au public de l'état du clergé diocésain à cette époque n'a guère provoqué de vagues. En fait, il faudra que les prêtres des paroisses, plus précisément des « clochers », en viennent à ne pas être remplacés pour que la question commence à se poser chez les chrétiens de base, s'il est permis de s'exprimer ainsi !

Que trouvait-on dans ce dossier, fruit d'une étude sociologique sérieuse ? En 1938, 1 300 prêtres diocésains avaient été ordonnés en France. C'était un sommet depuis l'après-guerre 14-18. Depuis lors, sans tenir compte des hauts et des bas causés par certains événements, une courbe mettait en évidence une baisse continue du nombre des ordinations jusqu'en 1977. Cette année-là, seulement 99 prêtres séculiers étaient ordonnés. Au cours des années suivantes, la courbe oscilla un peu au-dessus de 100 ; et quelque trente ans plus tard, en 2008, viennent d'être annoncées 98 ordinations au ministère diocésain (cf. *La Croix* du 3 mai 2009).

Le même dossier présentait une prévision pour le nombre de prêtres dans les vingt ans à venir : de 36 000 en 1975, nous devions être 20 000 en 1995, ce qui s'est largement vérifié et n'a fait que se confirmer depuis. Les statistiques les plus judicieuses ne guérissent pas du mal ! Entre temps, l'épiscopat avait consacré son assemblée plénière de 1978 à « L'appel au ministère presbytéral ». Le document préparatoire était intitulé : *Pour la vie du monde, parmi les serviteurs de l'Évangile, des prêtres.*

Autres événements à pointer, les congrès. Pour la période concernée, trois congrès nationaux et un congrès mondial. Entre-temps, de nombreuses sessions spécialisées s'inscrivaient au calendrier. Parmi celles-ci, « Renouveau et Vocations » réunissait les fondateurs ou membres de plusieurs communautés nouvelles avec le CNV.

La progression du nombre des participants aux Congrès nationaux est significative : après Lyon 1973 (180), ce fut Reims 1977 (250), Bordeaux 1979 (500), Amiens 1982 (860). Mais c'est surtout la diversité des états de vie des participants qui manifeste une cons-

cience plus vive de l'implication de tous les chrétiens dans la pastorale des vocations. Ainsi pour le congrès d'Amiens : 212 laïcs (120 femmes, 60 hommes et 16 couples), 300 religieuses, 100 religieux, 8 diacres permanents, 45 séminaristes, 170 prêtres et 7 évêques. Ce qui révélait le visage de l'Église dans sa diversité, avec un vrai dialogue entre personnes aux sensibilités différentes et aux engagements très divers. Tables rondes et forums n'en étaient que plus féconds. Impossible de rendre compte ici d'une telle richesse : les numéros 301 et 302 de la revue *Vocation* sont une mine à ce sujet.

Du 10 au 16 mai 1981 avait eu lieu au Vatican un congrès mondial. Y participaient, avec Mgr Bardonne, la religieuse et le coordonnateur de l'équipe. Le thème était : « Les Églises diocésaines au service des vocations ». Le compte-rendu en a été publié par les éditions du Centurion. La pastorale des vocations pratiquée en France en a été plutôt confortée.

Quelques faits concernant les média

Interrogé au cours de l'émission *Le Jour du Seigneur*, l'invité s'attachait encore à présenter les courbes d'une façon qui pouvait sembler positive...

Une autre fois, avec Damien Avril (op), vétéran du *Jour du Seigneur*, il s'agissait de l'appel adressé ou perçu dès le plus jeune âge. Un slogan s'est imposé : « *Trop jeune pour décider, pas trop jeune pour y penser !* » Les trois témoins invités ce jour-là avaient pensé très tôt à être prêtre un jour. Mais par la suite, l'un avait renoncé à ce projet pour s'engager en vie religieuse chez les Petits frères du Père de Foucauld, le deuxième était prêtre responsable d'un service diocésain des vocations, le troisième était marié et père de famille.

Plus « coriace » fut une émission en direct avec Philippe Bouvard, à *Antenne 2 midi*, à l'occasion du congrès d'Amiens. Révélatrices étaient les questions du maître du jeu : « *Si vous avez fait un congrès, c'était pour évaluer les dégâts...* » Ce que nous venons de dire du congrès donnait matière à répondre...

« *La prochaine disparition de l'enseignement catholique va tarir les vocations.* » C'était en 1982. Une enquête très fouillée du Père Potel, sociologue, auprès d'hommes et de femmes en formation depuis deux ans, en séminaire ou noviciat, permettait de répondre : 65,5 %

venaient de l'enseignement privé, 69 % de l'enseignement public (si le total dépasse ici les 100 %, c'est que certains ont fréquenté les deux). L'enquête faisait apparaître aussi l'influence des mouvements : le scoutisme et le guidisme, largement en tête ; puis le Mouvement eucharistique des jeunes, l'Action catholique des enfants...

Une autre question provocatrice : « *La discipline du célibat pour les prêtres doit être un fameux obstacle...* » Il n'était guère possible de justifier le célibat des prêtres en quelques secondes, mais le témoin a relevé la notion de « discipline », s'efforçant de donner de l'Église une image positive, souhaitant en particulier que ses interventions soient toujours exprimées et, si possible, perçues dans la foulée de ce que nous dit Jésus : « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils... non pas pour juger le monde mais pour que par lui, le monde soit sauvé* » (Jn 3, 16.17).

Toujours à propos des médias : la revue *Panorama aujourd'hui* avait lancé une vaste enquête sur l'Église et son avenir. Le numéro de lancement s'intitulait : « *Va-t-on vers une Église sans prêtres ?* » Une rencontre avec le rédacteur en chef, en compagnie du Père Gaston Piétri, a permis de lever l'équivoque générée par un tel titre. La riche synthèse des 3 500 réponses est parue en 1983 sous le titre : *L'Église qui vient*, situant bien la complémentarité des vocations, la place du ministère presbytéral et les promesses d'un renouveau en germe.

Les séminaires, petits et grands

Les petits séminaires n'existaient plus, mais la relève prenait la forme de foyers ou collèges-séminaires. Signalons simplement une session nationale tenue à ce sujet en 1982, rassemblant 63 participants de 21 maisons, sous la houlette de Mgr Bernard, évêque de Nancy ; son expérience personnelle lui avait permis de connaître l'évolution des dernières décennies. Cette session a produit six fiches pédagogiques et institutionnelles par lesquelles on espérait favoriser cet accompagnement des jeunes adolescents ouverts à une vocation éventuelle...

Quant aux grands séminaires, le coordonnateur du CNV... SNV participait, en tant qu'invité, au Conseil national des grands séminaires et aux rencontres des supérieurs. C'était au moment où ces instances étaient appelées par la Congrégation des séminaires à élaborer les

Ratio institutionis et *Ratio studiorum*, dans l'esprit du Concile. Tâche ardue, difficile à mener à bien.

D'autant plus que c'était aussi l'époque où les « bons chrétiens de France » étaient polarisés par la formation donnée au séminaire de Paray-le-Monial, d'origine « sauvage », que les évêques s'efforçaient de ramener dans le giron des instances de formation légitimes.

De plus, à l'université de Fribourg en Suisse, naissait la communauté Saint-Jean, reconnue canoniquement, provisoirement, après bien des essais infructueux, comme oblats de l'abbaye de Lérins. Le coordonnateur du SNV, lors d'une retraite en la dite abbaye, s'était permis de dire au Père Marie-Dominique Philippe, fondateur et formateur de cette communauté, que l'on pouvait se réjouir de tout ce que l'Esprit suscite de prometteur dans l'Église, mais que l'on ne pouvait approuver ce qui se faisait « contre ». Ce Père estimait en effet que les séminaires diocésains n'assuraient plus de vraie formation. Il n'en restait pas moins qu'ils peinaient à intégrer des jeunes très attachés à un certain style de vie spirituelle, trop souvent insensibles à ce que l'intuition de l'Action catholique avait apporté à l'Église. Vaste problème !

Des statuts rénovés

Deux statuts, relevant du sacrement de l'Ordre et de la vie consacrée, sont restaurés par le Concile.

Le diaconat réapparaît timidement dans les diocèses. Bien défini quant à sa nature, les modalités concrètes de ce ministère se cherchaient encore. Le diacre, membre de l'équipe du CNV, se battait avec vigueur pour en affirmer la spécificité par rapport à celui des prêtres et pour éviter que soient ordonnés diacres tous les sacristains !

Un nouveau rituel de la consécration des vierges était promulgué en 1970 avec, élément très nouveau, la possibilité d'admettre à cette consécration « les femmes vivant dans le monde ». Il revenait aux évêques de réinventer cette forme de consécration. Il s'est trouvé que le coordonnateur du CNV avait été impliqué dans cette recherche, dès 1970 et pendant quelques années ; ce qui a donné lieu à une petite brochure éditée en 1984 : *La virginité consacrée, état de vie ancien et nouveau* (rééditée en 1998).

Nos revues

En septembre 1976, le nouveau responsable du CNV annonçait, au nom de l'équipe, la fusion du courrier d'information *DicVoc* avec *Jeunes et Vocations*, dossier simplement dactylographié à l'usage des SDV. Par ailleurs, existait la revue *Vocation*, plus ancienne que le CNV puisqu'âgée de quatre-vingts ans. En octobre 1982 fut célébré solennellement cet âge respectable à l'occasion de son 300^e numéro. Mais elle n'a pas pu devenir centenaire !

En effet, l'impossibilité de trouver un successeur à celui qui assurait la coordination du Service depuis six ans a fait prolonger son mandat d'un an pour, finalement, confier cette responsabilité au membre de l'équipe qui assurait avec compétence la rédaction de cette revue. Celle-ci fut donc supprimée. Mais ce nouveau directeur du SNV n'a pu étouffer le charisme dont il avait fait preuve depuis trois ans comme rédacteur de la revue défunte et ce fut *Jeunes et Vocations* qui en profita, au bénéfice de tous.

On pardonnera à l'auteur de ces lignes de terminer son petit rapport par ce qui lui a tenu particulièrement à cœur au cours de son mandat, et qui a donné lieu à un ouvrage édité en 1982.

Conscient de la difficulté rencontrée par les chrétiens à s'y retrouver dans la diversité des « chemins » proposés dans l'Église, le projet était d'éditer une petite plaquette afin de « rendre accessible au plus grand nombre une connaissance objective des formes de vie évangélique apparues à chaque époque, en fonction des besoins du moment » et de « présenter aussi les principales familles spirituelles ».

La première édition, à compte d'auteur (le SNV) rencontra un vif succès : cinq mille exemplaires en quelques années. En 1988, Bruno Chenu, juste avant son passage au journal *La Croix*, en assura une seconde édition, au Centurion, moyennant quelques remaniements. Enfin, en 2007, chez Bayard, une troisième édition sous le titre *Chemins à la suite du Christ. Guide des vocations dans l'Église*. Ce fut évidemment la meilleure mouture, grâce à une collaboration renouvelée avec l'équipe du SNV. En guise de conclusion, une évaluation du cardinal Danneels : « Véritable vade-mecum pour ceux et celles qui se sentent appelés, mais qui n'arrivent pas à faire un choix concret par manque d'information. » ■

Le Service national des vocations dans les années 1983-1989

Yvon Bodin
prêtre du diocèse de Poitiers,
coordonnateur du SNV de 1983 à 1989

En 1980, le service des vocations est un gros navire difficile à manœuvrer

Il avait parcouru bien des mers, mais il était amarré au port, quelque peu encombré de lui-même et incertain de ses nouvelles missions. Le service central souffrait d'obésité, avec une dizaine d'employés qui s'ajoutaient aux cinq membres de l'équipe animatrice. Les fins de mois étaient lourdes et il a fallu faire un emprunt pour honorer les salaires. Une cure d'amaigrissement réduisant de moitié ces effectifs fut opérée avec l'encouragement de l'évêque accompagnateur, Mgr Coloni.

Le plan de navigation s'avérait flou, imprécis au dire de ce délégué diocésain : « *La pastorale des vocations n'est-elle qu'une pastorale d'incantation ?* »

Les évêques, de leur côté, demandaient de cibler plus précisément ce service sur les vocations spécifiques, tandis que les instances religieuses lui reprochaient de n'avoir que le recrutement des prêtres à l'esprit. Enfin il fallait rejoindre les diocèses, exorciser un trop grand centralisme et redonner toute leur place aux délégués régionaux dans l'élaboration d'une pastorale plus proche du terrain. Bref, il apparaissait qu'il fallait à nouveaux frais promouvoir l'inspiration donnée à la pastorale des vocations par le concile Vatican II et faire qu'elle soit plus qu'un recrutement, mais l'expression de la vie même de l'Église et de sa mission.

En 1981, le congrès mondial de Rome a été pour le SNV une refondation

Toute la dynamique des appels fut renouvelée selon trois convictions fondatrices.

- Une pastorale qu'inspire la foi en un Dieu qui appelle, car c'est Lui qui appelle. Elle est donc renvoyée à la Parole de Dieu qui convoque et éclaire, à l'Eucharistie qui transforme et nourrit, à la prière qui expose et implique.
- Une pastorale qui commande l'incarnation des appels dans l'humain où se joue la liberté des réponses à l'appel. Une pastorale sous le signe des racines, du vécu dans la société – la profession, l'affectivité, l'argent, les situations d'autorité –, d'une histoire où sont toujours présents Dieu, les autres et la liberté, d'une recherche visant à une clarification, avec le risque que comporte tout itinéraire pascal.
- Une pastorale qu'inspire la destination des appels à la mission, une pastorale au cœur d'une Église non repliée sur elle-même, exposée au souffle de l'Esprit et aux attentes des hommes, donc une pastorale qui articule l'ensemble des forces vives de l'Église, une pastorale qui n'est pas la propriété de spécialistes appointés, mais des communautés et des fraternités d'Église.

Une dynamique qui devrait s'appuyer sur des rendez-vous significatifs et des moments forts : la commande faite à Didier Rimaud d'un chant pour les vocations, *Si le Père vous appelle* ; la nouvelle présentation de la revue *Vocation* ; la diffusion du film *Prêtre à Dunkerque* ; les assemblées annuelles musclées de régionaux sur le terrain sonnaient le rappel, mais il fallait rassembler les forces vives sur la pastorale de l'accompagnement des vocations et sur l'appel au ministère des prêtres, plus précisément, ce qui donna lieu au congrès de Vichy et au congrès de Lourdes.

Le congrès de Vichy

Il s'agissait d'aider les services des vocations à un travail plus serré dans l'accompagnement et de contester des politiques trop

faciles et trop expéditives de discernement de plusieurs conventicules à cette époque. Un travail de réflexion avait été mené préalablement, au fil des années, avec des experts avisés en discernement comme le Père Michel Rondet.

Le Père Jean Madelin (jésuite) était le principal maître à penser de ce congrès. Faire œuvre d'accompagnement pour un bon discernement, c'est aider quelqu'un à entrer dans la dynamique de sa propre histoire, à se réconcilier avec elle sous le regard de Dieu : la vocation est une marche à tâtons, au pas de Dieu, où l'on accorde à chaque signe partiel de Dieu la réponse partielle qu'il réclame.

Faire œuvre d'accompagnement, c'est mettre sa vocation au cœur de l'Église, la découvrir par les autres vocations, la vivre avec les autres, la mettre au service des autres.

Le congrès de Lourdes : « Prêtres diocésains, qui appellera ? »

Il visait à favoriser une relance, ecclésialement bonne, de l'appel au presbytérat. Il ne s'agissait pas de cultiver l'angoisse mais plutôt de restituer aux forces vives des diocèses la responsabilité de l'éveil au ministère du prêtre, dans la conviction que les prêtres ne sont pas des partenaires interchangeables.

L'ambition de ce congrès de Lourdes était de tenir un langage fort et clair : on ne remplace les prêtres que par des prêtres, sans se départir du souci conjoint d'articuler cette relance aux forces vives du diocèse. La relance du ministère des prêtres ne saurait être un chant solitaire ; elle doit être intérieure à l'effort même qui est fait pour que les communautés soient plus vivantes et plus missionnaires.

Cette ligne directrice voulait concrètement favoriser ce qui avait été mis en place par secteurs : les antennes, les chaînes d'appelants qui se voulaient démultiplication des services des vocations, des équipes relais qui, plus près du terrain, seraient mémoire incitative en tout et partout.

La hiérarchie avait compris l'importance de ce temps fort. Elle avait délégué les cardinaux Decourtray et Marty, aux côtés de Mgr Coloni, pour accompagner la démarche. Mgr Marcus assurait l'intervention magistrale en rappelant que Dieu ne nous sauve pas de

loin mais en Jésus Christ, le Seigneur ne nous sauve pas de loin mais en son Église, au cœur de laquelle il y a le ministère des prêtres pour le service de la Parole et de l'Eucharistie.

L'appréciation inattendue de Jean-Paul II

Tout au long de ces années nous revenaient des rumeurs et des échos dépréciateurs sur le déclin de cette Église de France dont les séminaires et les noviciats se vidaient. Rome et sa nonciature en France étaient à l'affût de nos statistiques.

Nous avons alors pensé que, pour le bien commun, notre devoir était de porter aux plus hautes instances une information objective sur la pastorale française du service des vocations. Un dossier complet et précis du travail accompli fut envoyé, un mois au préalable, à cinq dicastères de la Curie, avant l'entrevue sollicitée pour en recueillir, non des médailles mais une évaluation. Ainsi fut décidé et accompli un déplacement du SNV au Vatican. Une audience papale nous fut accordée en fin de parcours. Le pape salua l'équipe avec grande bienveillance et me tint ces propos :

- *Mon Père, quelle est votre mission ?*
- *Je suis l'animateur responsable de ce service.*

Alors qu'il s'était déjà éloigné, le Pape revient vers nous, me prit la main et dit : *C'est très important, ce qui vous a été confié.*

– *Oui, très saint Père, mais nos résultats sont peu brillants. Les rentrées sont inéluctablement à la baisse, malgré les trésors d'énergie déployés.*

– *Mais, me répondit-il, pourquoi vous attrister ? La relève ne dépend pas de vous. C'est au Saint Esprit que revient la réponse à l'appel. À vous il est demandé de faire entendre l'appel. Continuez donc votre travail. L'Église de France en a besoin et par vous c'est l'Église universelle qui en profite.*

Ce discernement magistral nous renvoyait à la vérité de notre mission d'avoir à mourir pour d'autres vivent. ■

Au service des vocations

Claude Digonnet

prêtre du diocèse du Puy-en-Velay,
coordonnateur du SNV de 1989 à 1995

1989-1995, une période marquée par la chute du mur de Berlin et, en France, le bicentenaire de la Révolution mais aussi par les JMJ de Czestochowa et le rassemblement de Taizé à Paris ou encore par les affaires Gaillot et Drewerman, sans parler de ce qui se passait du côté d'Écône avec Mgr Lefebvre.

Pour moi, 1989 marquait le vingt-cinquième anniversaire de mon départ au Cameroun. Après deux longs séjours de dix ans et huit ans en terre africaine, en moins d'un an, je passais d'un diocèse camerounais limitrophe du Tchad à la rue du Bac pour un service spécialisé de l'Église de France que j'avais l'impression de ne plus connaître – d'autant que mon diocèse d'origine n'était pas particulièrement représentatif de ce qui se passait et se vivait dans l'ensemble de l'Hexagone. J'avais vécu le « tremblement de terre » de mai 68 de très loin, puisque j'étais déjà en service au Nord-Cameroun. D'où mon étonnement lorsque j'ai été sollicité pour prendre en charge le SNV. À titre personnel, avec du recul, j'estime que cela m'a aidé, mais non sans mal, à reprendre pied en France.

Vingt ans plus tard, comment dégager les grands traits de l'action pastorale menée pendant les six ans où j'étais en fonction ? Ma première remarque sera de souligner l'importance et la qualité du travail d'équipe. Grâce à l'action de mes prédécesseurs s'était mis en place tout un organigramme facilitant de multiples relations avec les

principaux acteurs de la pastorale des vocations, à partir d'une équipe nationale bien constituée.

Autre remarque tirée de réflexions très souvent entendues. La pastorale des vocations spécifiques était et est encore souvent mal comprise, comme s'il suffisait de valoriser au maximum la vocation commune des baptisés pour que tout aille mieux. Ainsi, j'ai entendu des amis bien intentionnés me dire, lorsqu'ils ont appris ma nomination au SNV : « *J'espère que maintenant on parlera davantage de la vocation des laïcs baptisés.* » Je répondais habituellement à ce genre de réaction : « *Je ne crois pas que cette orientation soit prioritaire dans le mandat qui m'est confié.* »

Pourtant, en arrivant à ce poste, je croyais très fort à l'importance de la vocation commune des baptisés et je faisais souvent référence à deux phrases de Jean-Paul II, l'une prononcée au Bourget : « *France qu'as-tu fait de ton baptême ?* » et l'autre prononcée à Kinshasa : « *On n'a jamais fini d'être chrétien.* » Mais il me semblait que la prise en compte de cette vocation de base relevait de la pastorale de base de toute paroisse, de toute institution d'Église.

Par contre, je pensais que les vocations dites particulières, qu'elles soient de type ministériel, missionnaire ou religieux, étaient indispensables à l'épanouissement de la vocation commune à des titres divers et donc qu'elles avaient besoin d'une pastorale spécifique. Et je pensais que l'articulation entre ces deux types de pastorales des vocations était d'une importance capitale.

Dans la période qui précédait mon arrivée au SNV, j'avais vécu de façon très heureuse une expérience de responsabilité diocésaine à Yagoua, au Nord-Cameroun, avec une équipe chargée de porter le souci des vocations particulières : cette équipe comprenait un diaire permanent, marié et père de famille, une religieuse apostolique et deux laïcs, homme et femme. J'étais le pilote et le seul expatrié. Autant que j'ai pu le constater, l'articulation avec la pastorale ordinaire des paroisses était plutôt harmonieuse. Du coup, en arrivant au SNV, je me suis beaucoup réjoui de retrouver une équipe du même genre, avec des objectifs communs clairement définis. D'autre part, il m'a toujours semblé que les équipes régionales et diocésaines des vocations, avec lesquelles nous étions constamment en lien, partageaient très largement les mêmes perspectives.

Pourtant, je ne suis pas sûr, maintenant encore, que la base, pasteurs et responsables de mouvements, partage tout à fait ces points de vue. Alors on entend encore des réflexions de ce genre : « *La mission est chez nous ; inutile d'aller voir ailleurs !* » Ou encore : « *La vie évangélique est proposée à tous ! Inutile de parler de vie consacrée.* » Ou encore : « *C'est tout le peuple de Dieu qui est sacerdotal. Les prêtres sont encore trop nombreux.* » Il y a là beaucoup de malentendus qui n'ont pas été totalement dissipés. Quinze ans après avoir quitté le SNV, revenu à la base où je travaille encore quelque peu, je peux en témoigner.

Quinze ans après la fin de mon mandat au SNV, il m'est assez difficile de dégager les grandes lignes ou les points forts de l'action que nous avons pu mener en équipe nationale et encore plus d'en mesurer les résultats. Je me risque tout de même à évoquer quelques points plus précis.

Je crois pouvoir dire que le moment le plus exaltant fut pour moi le congrès national tenu à Lourdes en novembre 1991 sur le thème « Baptisés, serviteurs de l'Appel », avec les deux conférences majeures du Père Gustave Martelet et de Mgr Jean-Charles Thomas. Le propos était clair : c'est tout le peuple de Dieu, pasteurs et fidèles, qui se doit de servir toutes les vocations que l'Esprit suscite pour la vie et la mission de l'Église. Au terme de ce congrès, invité à exprimer quelques convictions fortes nées de tout ce qui avait pu se dire au cours de ces trois journées, je confiais aux participants, entre autres choses, un point qu'aujourd'hui encore, je trouve essentiel. « *À force d'insister sur la "spécificité", nous risquons d'oublier l'articulation nécessaire de toutes les vocations pour la construction harmonieuse du Corps du Christ (1 Co 12). Les diverses vocations se précisent et se fortifient les unes par les autres. Il me paraît fondamental de bien articuler vocation baptismale et vocations particulières d'une part, et vocations particulières les unes par rapport aux autres, d'autre part. Je crois aussi que c'est dans la mesure où nous portons ensemble le souci de l'évangélisation du monde que nous nous situerons le mieux dans nos vocations respectives.* »

Autre souvenir marquant, pour d'autres raisons. À l'automne 1993, nous avons proposé une session nationale sur la vie religieuse

apostolique, masculine et féminine. La nouveauté de cette initiative venait du choix du lieu de la session : Paray-le-Monial et la communauté de l'Emmanuel qui assurait la logistique (lieux d'hébergement et de restauration, salles de réunion, etc.) ; une façon de se connaître mieux, de se faire confiance. Yvon Bodin avait depuis plusieurs années mis en place des rencontres régulières.

À Paray, il s'agissait de tout autre chose : simplement demander l'hospitalité pour notre session à une de ces principales communautés nouvelles qui, d'une manière ou d'une autre, interpellaient par leur vitalité les communautés plus anciennes. Une façon toute simple d'éviter de se regarder en chiens de faïence, c'est-à-dire de s'ignorer.

Plus sérieusement, ayant vécu loin de l'Hexagone la naissance et le développement de ces communautés nouvelles, et engagé comme prêtre *Fidei donum* dans la pastorale de première évangélisation de jeunes Églises, je m'interrogeais souvent sur les raisons des résultats si différents de l'évangélisation en Europe où les communautés ecclésiales traversaient une crise de plus en plus visible et au Nord-Cameroun où les jeunes Églises étaient en plein essor. Dans mon propre entourage familial, j'entendais dire par tel ou tel : « *Nous allons nous ressourcer dans ces communautés parce que nous ne trouvons pas à la paroisse ce que nous cherchons.* » Et je me suis souvent demandé – et je continue encore à le faire – si, pour des générations de chrétiens désormais épargnées par les épreuves successives vécues par les générations précédentes, il n'aurait pas fallu donner un tout autre sens au rassemblement dominical : rendre grâce joyeusement pour les multiples dons reçus et s'engager résolument à un partage avec les plus défavorisés. Les communautés nouvelles n'ont-elles pas mieux vécu et célébré cette nouvelle situation ? Cette réflexion n'a pas grand-chose à voir directement avec la pastorale des vocations.

Est-ce si sûr ? Je ne résiste pas non plus à évoquer un souvenir très personnel lié à cette époque et à cette région de Saône-et-Loire, puisqu'il s'agit d'une visite à la communauté de Taizé en tant que responsable du SNV.

Nous avions pensé un moment à une interview de Roger Schultz, sous forme de cassette audio ou vidéo à destination des services des vocations et des accompagnateurs de jeunes en recherche. Je me suis donc annoncé à la communauté et ma visite a

commencé par un entretien en tête-à-tête, au cours d'un repas avec le Frère Éric, bras droit de Frère Roger à cette époque. Lui n'était guère favorable à une interview de Frère Roger, m'expliquant que déjà, à cause de son âge, sa diction devenait difficile et qu'à cause de cela les enregistrements n'étaient jamais de très bonne qualité. Mais il me proposa de rencontrer Frère Roger au cours de la prière du soir à l'église de la Réconciliation, comme cela se faisait habituellement. De l'entretien, assez bref, je n'ai retenu qu'un encouragement à persévérer avec confiance dans notre forme de pastorale. Par contre, ce qui m'a particulièrement touché, fut sa proposition d'une prière à Marie avec lui, pendant que se poursuivaient dans l'église les chants et le déroulement de la prière du soir. « *Devant quelle image de Marie, voulez-vous que nous priions ?* » m'a-t-il demandé et il a ajouté : « *Je propose que ce soit devant une icône qui a été donnée à la communauté par un métropolite de l'Église orthodoxe venu en visite à Taizé et mort quelque temps après entre les bras du pape Jean-Paul I^e, au cours d'une entrevue à Rome.* » Voilà quel fut le sommet de ma visite à Taizé.

Dans ces quelques réflexions sans prétention, je pense, en terminant à un mot, un adjectif, devenu maître-mot ces derniers temps : « durable ». Associé au terme « développement », il représente ce qu'il y a de mieux pour l'avenir. En pastorale des vocations ou tout simplement en terme d'avenir de l'Église et de la société, on réalise peut-être mieux aujourd'hui l'importance d'un engagement durable, que ce soit dans le mariage, la vie consacrée ou le service ministériel. Que faire pour réhabiliter et fonder ce type d'engagement si nécessaire à la société et à l'Église si l'on veut garantir et assurer leur avenir ? Heureusement, nous sommes dans le temps de l'Alliance Nouvelle et éternelle et ça, c'est du solide et du durable. Reste que, comme l'écrit Benoît XVI dans son message pour la journée mondiale de prière pour les vocations, « *la réponse de l'homme à l'appel divin ne ressemble jamais au calcul crantif du serviteur paresseux* » de la parabole des talents. ■



Promenade de Noël

Attendre Noël avec les chrétiens de Strasbourg

L'association « Initiatives œcuméniques », qui rassemble les paroisses catholiques, protestantes et orthodoxes de Strasbourg et de la communauté urbaine de Strasbourg, a pour objet de rendre visible une présence chrétienne dans la cité. Pour mieux partager le sens de Noël dans la tradition chrétienne, elle présente le CD/DVD **Promenade de Noël**. Il offre une approche spirituelle et sensible de l'événement de Noël aujourd'hui.

Le bénéfice de la vente de ce coffret-cadeau est au profit des associations qui, à Strasbourg, s'occupent des personnes démunies et sans abri.

Le CD présente une compilation de 22 titres du répertoire de Noël , interprétés par six chœurs strasbourgeois. Du grégorien à la chanson française, ce parcours musical donne à entendre les chants de Noël comme on peut les écouter lors des célébrations et concerts de l'Avent et de Noël à Strasbourg.

Le DVD est un court métrage (12 mn) qui présente la dimension spirituelle de Noël et les traces de cet événement dans la vie de Lucile, jeune femme strabourgeoise. Partie en quête de la lumière dans les rues de la ville, elle s'ouvre peu à peu à une autre source de lumière, celle du Christ qui naît à Noël.

Contact : initiatives.oecuméniques@hotmail.com

Une mission passionnante et décapante

Jean-Marie Launay

prêtre du diocèse de Cambrai,
coordonnateur du SNV de 1995 à 2001

À l'occasion des 50 ans du SNV, Éric Poinsot a demandé à ses prédécesseurs de « *pointer les événements marquants de leurs mandats respectifs* ». Depuis la fin du mandat qui m'a été confié de 1995 à 2001, huit ans se sont écoulés, à Maubeuge puis à Cambrai, avec de nombreux événements joyeux et douloureux, comme le décès accidentel de Roland, prêtre qui vivait dans la communauté sacerdotale de Maubeuge. Aussi, pour être fidèle au SNV, j'ai jugé prudent de ressortir une note que j'avais communiquée le 30 mai 2001 aux évêques de la Commission épiscopale des ministères ordonnés (CEMIOR) en guise de relecture de ces six années de coordination.

Six années de rencontres d'Évangile

Avant même d'avoir recours à cette communication, si je fais appel à ma mémoire, ce sont d'abord et surtout des visages de disciples de l'Évangile qui restent comme autant de modèles de vie donnée jusqu'au bout : particulièrement mes collaborateurs du 106 rue du Bac : Éric Julien, le frère et ami aux mille talents, de qui j'ai tant reçu jusqu'à ce jour, Suzanne David, si précise et précieuse, Maurice Riguet puis Jean Schmuck qui a lancé notre site Internet, Brigitte Riche et sa belle famille. Comment oublier le travail inlassable des Gisèle, Laurence, Louise, Sylvie, Julia avec lesquels nous

avons tenté de vivre en famille spirituelle et fraternelle ? Comment oublier le sourire de Raymond Izard à qui ces cinquante ans doivent tant, les visites régulières d'Yvon Bodin, Gérard Muchery ou Claude Digonnet, mes prédécesseurs, le passage de relais à Jacques Anelli qui a du jongler entre le SNV et sa mission de curé de Puteaux...

J'ai aussi été profondément impressionné par la foi courageuse et contagieuse des délégués diocésains et de leurs équipes au service des vocations. Que d'initiatives audacieuses, que de temps donné pour la prière et la réflexion ! Les sessions des régionaux ont représenté pour moi des moments attendus avec joie : Gilbert Marijsse, Jean de Soos, Thierry Bustros, Thierry Scherrer, Betty, Anne... impossible de les citer tous... et merci ! Sans eux, la mission aurait été trop aride. Venons-en à la communication que j'adressais aux évêques en mai 2001.

Six années de voyage ecclésial...

Au terme de mon mandat de coordinateur du SNV, je confiais à la CEMIOR ma joie profonde d'avoir vécu un voyage étonnant dans une Église catholique de France, magnifique et fatiguée à la fois, souvent prisonnière de la mentalité de crise, de la spirale du déclin et de la pauvreté. Mais l'Esprit Saint était à l'œuvre (il suffit de faire mémoire des JMJ de Paris et de Rome...) et a favorisé un climat ecclésial (un peu) plus favorable.

Dans les soixante diocèses où j'ai été invité à intervenir pour des publics très divers, j'ai toujours reçu un bon accueil, malgré des résistances, surtout de prêtres – ceux qui étaient présents ! : « *Parler des vocations ? À quoi bon ?...* » Il me semble que les auditeurs de mes interventions étaient particulièrement touchés lorsque je les invitais à revisiter leur histoire sainte, à faire mémoire du « buisson ardent » de leur vocation personnelle. Pour (re)devenir appelant, il était nécessaire de se (re)découvrir appelé.

Par ce retour à la source, les langues se déliaient peu à peu : depuis octobre 1997 (une conséquence des JMJ ?), des prêtres et des responsables de jeunes chrétiens osaient reparler des vocations spécifiques, souvent sous l'impulsion de laïcs convaincus. Ce long travail de réconciliation des responsables de communautés avec toutes les

vocations en Église fut sans cesse à relancer selon une pédagogie qui privilégiait la méditation de la Parole de Dieu : « *Je te rappelle que tu dois réveiller en toi le don de Dieu que tu as reçu quand je t'ai imposé les mains. Car ce n'est pas un esprit de peur que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de raison. N'aie pas honte de rendre témoignage à notre Seigneur, et n'aie pas honte de moi qui suis en prison à cause de lui. Mais, prends ta part de souffrance pour l'annonce de l'Évangile, avec la force de Dieu qui nous a sauvés et appelés par un saint appel, non en vertu de nos œuvres, mais en vertu de son propre dessein et de sa grâce.* » (2 Tm 1, 6-9).

Mais des slogans avaient (et ont toujours) la vie dure, des interdits demeuraient, des nouveaux défis venaient ruiner des propositions de consécration de vie ou de ministères (pédophilie) et des « esprits mauvais » habitaient toujours de nombreux acteurs de la vie ecclésiale, regardant les vocations : découragements, recherche de coupables ou de recettes miracles, recrutements sans discernement, manque de foi et de confiance, esprit de concurrence. Les apôtres n'ont-ils pas reçu mission de chasser ces démons ?

Une ligne directrice a guidé ma mission de 1997 à 2001 : la dynamique des rapports Dagens et de la *Lettre aux catholiques de France* ; pour proposer la foi à la société actuelle, l'Église a besoin de tous les baptisés selon leur vocation propre. Pour éveiller et stimuler, nourrir et accompagner la vocation de tous à la sainteté, elle appelle des ministres ordonnés et invite à la consécration de vie. Vocation baptismale et vocations particulières sont intrinsèquement liées dans le rapport un, tous, quelques-uns. Chaque année, les thèmes de la JMV ont voulu servir cette articulation et cette complémentarité.

Six bonnes raisons de rendre grâce

La maison SNV

- Une équipe nationale diversifiée, aux riches personnalités, articulant vie fraternelle et spirituelle, recherche commune et partage des chantiers. Équipe fidèlement accompagnée par

Mgr Cornet puis Mgr Maillard. Merci pour leur attention constante à l'équipe, dans ses joies et dans ses crises.

- Un conseil national des régionaux et corégionales. Deux sessions par an, indispensables pour le discernement des grands chantiers : thèmes JMV, soutien des SDV, organisation des sessions nationales et des congrès régionaux, choix des productions, travail de fond sur des thèmes choisis (Henri-Jérôme Gagey, Jean-Paul Russeil, Hervé Giraud, Laurent Villemin, Denis Villepet...).
- Un conseil d'administration (avec un hommage particulier pour son président, René Rouvière) et une équipe administrative complètement renouvelée, des personnes compétentes et données à la vie de la maison.
- Des locaux agréables et des finances très saines.
- Un défi personnel pour ce ministère de coordination fut d'assumer une responsabilité de chef de PME : 8 personnes à faire travailler et à accompagner ; 2 millions de recettes à trouver chaque année pour équilibrer le budget... Heureusement, mon tempérament et ma formation antérieure m'ont permis de faire face. Mais j'aurais apprécié la présence d'un directeur administratif, juridique et financier, commun à plusieurs services d'Église : dans ce cas, un mi-temps pour le coordinateur serait tenable.

Le service de la mission des SDV

Ce souci a représenté la plus grande part de mon temps : souci de la connaissance de chacun des quatre-vingt treize SDV dont je souligne la qualité et la cohésion ; souci de l'encouragement et de l'accompagnement de leurs équipes diocésaines, avec visites multiples dans les diocèses et les CRV (Conseils régionaux des vocations). Après un audit général en octobre 1995, j'ai apporté une attention particulière à leur ressourcement humain et spirituel et à leur formation, d'où l'organisation de sessions nationales : « récosession » de Lourdes avec Mgr Danneels en 1996, session sur les groupes de recherche en 1998, session de la Catho en 2001 (échos contrastés), et l'organisation décentralisée de congrès régionaux... Ce fut aussi la

proposition d'outils d'animation adaptés, utiles et beaux, notamment pour la journée mondiale de prière pour les vocations et le renouvellement de la revue *Jeunes et Vocations*. À part deux diocèses, tous ont collaboré avec nous et nous ont manifesté leur confiance. L'équipe nationale a toujours répondu aux demandes des SDV pour des interventions tous azimuts dans les diocèses (Sœur Suzanne et moi avons été plus particulièrement attelés à cette tâche). Je ne peux oublier l'animation du Pavillon des vocations de Lourdes avec ses quatre mille visites par saison, d'avril à novembre.

Le dynamisme du Service européen des vocations

J'ai fait parti du bureau européen de 1998 à 2001. Vingt services nationaux des vocations se retrouvaient trois jours chaque année avec la POVE (Œuvre Pontificale pour les Vocations).

Le soutien et la confiance de l'épiscopat

Un merci tout particulier à Mgr Gilson, Mgr Marcus et aux évêques de la CEMIOR, aux secrétariats nationaux, aux supérieurs majeurs hommes et femmes, aux instituts séculiers et aux supérieurs de grands séminaires. Toute ma gratitude va aussi aux assemblées plénières et aux commissions épiscopales, au travail SNV-CEMIOR sur la vocation au ministère de prêtre diocésain, au travail SNV-CEVC sur l'appel à la vie religieuse (merci à Mgr Fruchaud) et aux rencontres des secrétaires nationaux qui ont permis des échanges riches et féconds.

Une juste place dans l'Église de France

Au cours de ces six ans, le SNV a trouvé une juste place dans la vie de l'Église de France grâce aux JMJ de Paris (*l'Oratorio pour les vocations* d'Eric Julien fut – à mon avis – la production la plus réussie de la maison SNV pendant mon mandat) ou de Rome (accompagnement spirituel des jeunes volontaires). Le SNV fut aussi

invité à participer à la plate-forme de la pastorale des jeunes. Malgré le petit nombre de personnes à l'équipe nationale, le SNV fut présent aux recherches pastorales de l'Église catholique en France.

Des partenariats

Je voudrais aussi souligner quelques partenariats intéressants mais toujours trop ponctuels : enseignement catholique, scoutisme, JOC, catéchèse et catéchuménat, END, instituts missionnaires...

D es manques

Il aurait été fructueux d'avoir davantage de partenariats nécessaires au niveau national avec les mouvements et services de l'apostolat des laïcs, de la pastorale des jeunes... autant de lieux qui avaient besoin de réconciliation avec « toutes les vocations »... Mais nous étions trop peu nombreux au SNV pour assurer une présence suffisante.

De même avec certaines communautés récentes, l'étiquette « service de la Conférence des évêques » était forcément disqualifiante, vu les résultats statistiques des pastorales diocésaines. Outre les relations personnelles toujours fraternelles, je dois noter l'absence de relations constructives avec la plupart d'entre elles. En revanche, les échanges étaient plus aisés avec les Focolari, les Fondations, Réjouis-toi, les Fraternités monastiques de Jérusalem.

D es questions

Générales

La mission reçue a souffert d'un manque d'orientations : l'équipe SNV et son coordonnateur n'avaient pas reçu de lettre de mission... Je l'avais sollicitée auprès de Monseigneur Cornet le 6 juin

1995. Nous avons hérité d'une histoire dont nous avons poursuivi l'écriture année après année sans orientations particulières. Du coup, la mission était lourde car elle devait tout embrasser.

Sans cesse, il a fallu apaiser un double reproche récurrent : « *Vous ne parlez que des prêtres* » (du côté des mouvements de l'apostolat des laïcs) et « *À ne parler que de la vocation baptismale, vous bradez les vocations spécifiques* » (souvent entendu de la part des évêques et des jeunes prêtres). Comment manifester l'indissoluble lien de ces deux approches ?

À la suite du choix de Marseille et Moulins pour la rentrée 2001, la question de la suppression des SDV, intégrés dans une perspective de pastorale des jeunes, fut posée.

Particularités

Quel avenir pour les ateliers « appels à la vie consacrée » et les antennes-relais dans les diocèses ? Car le découragement des responsables SDV portait sur la difficile motivation des partenaires dans les diocèses et les instituts

En septembre 2001, Jacques Anelli a reçu, avec ces joies et ces questionnements, la responsabilité du SNV. La revue *Jeunes et Vocations* m'a permis de rester attentif à la vie et au ministère de l'équipe. Il me semble que de nombreuses questions sont toujours à l'ordre du jour. Alors, joyeux courage à Éric Poinsot et à son équipe pour le service des appels du Seigneur dont la fidélité ne fait jamais défaut. ■

Le dernier religieux ?

Jean Schmuck,
salésien de Don Bosco,
membre de l'équipe pastorale du SNV de 1999 à 2004

Ai-je si bien fait qu'il était impossible de trouver un religieux qui fasse aussi bien que moi ? Cela m'étonnerait fort, après avoir rencontré tant de compétences et de savoir-faire auprès de tant et tant de frères religieux ! Ai-je si mal fait que l'équipe du SNV ou la Conférence des supérieurs majeurs de France n'ait plus voulu renouveler pareille catastrophe ? J'aime à penser que ce n'était pas le cas... Cela aurait fini par se savoir !

Toujours est-il que j'ai été (jusqu'à nouvel ordre !) le dernier religieux à l'équipe nationale du Service des vocations à Paris. Fort dommage !

En plus de l'aventure de la création du site Internet entre 1998 et 1999, alors que je n'avais jamais touché à la création de sites, développement couronné, en fin de mandat par la présence en ligne de l'ensemble de tous les articles de la revue *Jeunes et Vocations* (il fallait quand même le faire !), d'une superbe visite *ad limina* à Rome à l'Ascension 1999, avec l'équipe nationale et le petit Brieuc qui venait de naître¹, de merveilleuses rencontres en Conseil national, de l'accompagnement des Camps inter-jeunes de l'Ouest et de l'Est, du développement des rencontres européennes des services nationaux des vocations et des rencontres annuelles, de l'aventure des congrès régionaux des vocations, des sessions nationales... et tant d'autres choses impossibles à énumérer, je voudrais retenir et développer rapidement trois points qui m'ont marqué durablement :

- la découverte de la vie missionnaire et de l'engagement à vie dans une congrégation tout entière missionnaire ;
- la richesse et la difficulté à trouver une place pour la vie religieuse et la vie missionnaire dans le paysage de la pastorale vocationnelle ;
- l'extrême diversité de la vie des diocèses de France et la chance d'une vue d'ensemble de la situation depuis un service national.

La vie missionnaire...

Pourtant membre d'une congrégation présente dans la grande majorité des pays du monde et dans laquelle la vie missionnaire était une dimension importante depuis sa fondation, je n'avais jamais pris conscience de l'originalité et de la force d'un engagement à vie pour la mission *ad extra*. La délégation qui m'a été donnée pour coordonner « l'atelier missionnaire » du SNV, pendant les six années de ma présence à l'équipe nationale, m'a permis de réaliser cela. Je savais que, sous peine de ne plus être l'Église du Christ, toute l'Église se devait d'être missionnaire... Je savais que toute vie chrétienne comporte une vocation à la mission... Mais j'ai réalisé là ce que veut dire s'engager à vie pour partir, quitter son pays, ses origines, sa famille, ses amis, sa culture, son Église locale, pour rencontrer un autre pays, une autre culture, pour dialoguer avec d'autres coutumes, d'autres religions et participer à la fondation de nouvelles communautés d'Église au loin, s'enrichir mutuellement des différences et rappeler à chaque communauté qu'elle n'est jamais le tout de l'Église ; éventuellement, ne jamais revenir, rester quoi qu'il arrive, solidaire de ses frères et peut-être même y mourir martyr.

Merci à mes frères des Missions étrangères de Paris ou des Missions africaines de Lyon, aux Pères Blancs, aux Spiritains... de m'avoir fait toucher du doigt cette forme d'engagement et ce merveilleux don fait par l'Esprit à l'Église tout entière. Je sais que depuis mon passage à l'équipe nationale et cette fréquentation régulière des instituts missionnaires, je parle différemment de « la mission » et que ma perception de l'engagement de mes frères missionnaires a totalement changé.

Toutes les vocations...

En équipe d'animation pastorale, au SNV, nous disions souvent : les services diocésains des vocations (SDV) sont faits pour appeler les prêtres dont l'Église a besoin d'une part et, d'autre part, pour accompagner toutes celles et tous ceux qui pourraient être appelés à une vocation particulière. C'est beau de le dire ! C'est encore mieux de tout faire pour qu'il en soit ainsi ! Ce n'est pas évident du tout !

Combien de fois nous sommes-nous heurtés à des positions du « tout prêtre diocésain » ! Combien de fois avons-nous évoqué, avec les missionnaires précisément, la difficulté d'envisager l'ouverture à un appel pour le service du Christ et de son Église en direction d'une autre terre que le diocèse, « alors que le diocèse en a tant besoin ! » Combien de fois n'avons-nous pas noté la difficulté d'accompagner des jeunes gens sur le chemin de la vie consacrée, de ne pas renvoyer purement et simplement aux religieuses ou aux religieux ou aux instituts séculiers, comme si les prêtres devaient accompagner les futurs prêtres et les religieux les futurs religieux, de reconnaître que l'envoi de missionnaires au loin et l'engagement de quelqu'un dans la vie consacrée ne faisait qu'enrichir ce diocèse !

Issu d'un diocèse qui a toujours été « fertile » en vocations missionnaires et religieuses de toutes couleurs (l'Alsace), je ne pouvais que participer à ma manière à ce « combat » et rappeler, moi aussi, avec toute l'équipe et tant de participants au conseil national, que c'était bien dans cette ligne qu'il nous fallait accompagner, en toute liberté... Quand je dis cela aujourd'hui, je sais bien que depuis, toutes ces difficultés n'existent plus et que nous avons bien fait d'y croire et quelquefois de nous « battre » pour que tout cela soit intégré localement par les évêques et les équipes SDV !

Une autre vision de l'Église en France...

Enfin – et c'est par excellence le motif de mon action de grâce – j'ai découvert, dans la réalité, une autre Église : une Église une et plurielle, une Église faite de mille couleurs. Que de richesses et de

pauvretés ! Que de différences entre un diocèse rural et un diocèse de la couronne parisienne ! Que de variétés entre un diocèse énorme et un tout petit diocèse ! Que de fonctionnements différents entre un diocèse encore riche en prêtres et un autre où le manque est à la limite de l'envisageable ! Que de visions différentes de l'Église et des communautés chrétiennes dans la gestion des diocèses de France ! Que d'inventivité et d'audace dans des situations souvent inimaginées ! Que de dynamismes dans la vie chrétienne en France, dans les jeunes – et nous avions la chance d'accompagner les volontaires français aux JMJ de Toronto – dans les communautés religieuses, dans l'accompagnement des vocations.

Oui, la pastorale des vocations, vue depuis le Service national, à Paris et sur le terrain des régions, est un « observatoire » passionnant ! J'ai aimé cette Église, j'ai aimé celles et ceux qui restent en éveil et qui luttent contre vents et marées, j'ai été marqué par ces visages de la pastorale. Je ne vois plus les choses, les réussites, les difficultés, les petits détails, qu'en les relativisant. Il m'arrive souvent de dire : « *Oui, mais... à Lyon, à Nice, à Bordeaux...* » et c'est tellement bon de ne pas se croire toujours « le nombril du monde » !

Voilà. Tout le monde comprendra bien que ce n'est pas en trois points qu'on partage six années vécues dans une équipe nationale, au service de l'Église de France. Il y aurait bien d'autres choses à dire, à réfléchir, à partager, à revoir... D'autres le feront, mieux que moi !

Merci à la Conférence des supérieurs majeurs de France de m'avoir fait cette confiance, à cette époque, et de m'avoir toujours accueilli et soutenu, fraternellement. Merci à ma communauté provinciale de m'avoir permis de m'engager, au-delà de nos champs d'actions habituels et de vivre ce service. Merci à tous les membres de l'équipe nationale – et il y a eu du renouvellement pendant ces six années ! – de m'avoir accueilli, d'avoir partagé avec moi cette tâche et ce service et d'avoir démontré qu'on peut être engagé dans des vocations diverses et croire et œuvrer dans le même sens.

Un seul regret : je souhaitais de tout cœur qu'un autre religieux puisse avoir la chance que j'ai eue. Il n'y a eu personne derrière moi ! Il n'y a toujours personne à ce jour ! Y aura-t-il quelqu'un, un jour ? ■

NOTES

1 - Fils d'Eric Julien, lui aussi membre de l'équipe nationale (ndlr).

Croire en des chemins d'avenir

Jacques Anelli

prêtre du diocèse de Nanterre,
coordonnateur du SNV de 2001 à 2007

Responsable des vocations du diocèse de Nanterre pendant huit ans, je me suis interrogé sur ce que pouvait être mon action après avoir été appelé au Service national des vocations. Comme une évidence s'est imposé à moi qu'il fallait, pour évoquer la question des vocations spécifiques, s'inscrire dans le même type de démarche que celle de la *Lettre aux catholiques de France*: proposer la foi dans la société actuelle. Cette lettre est un appel à comprendre la situation, à aller au cœur de la foi et à former une Église qui propose la foi. Pour sortir de l'incantatoire, il fallait faire le lien entre l'évolution des mentalités et celle des structures de la société, et la réalité des vocations spécifiques.

Renoncer au passé

En matière de vocations, presbytérales et à la vie consacrée, ce travail de réflexion me paraît plus qu'indispensable face à ce qui ressemble trop souvent à une recherche de coupables : Dieu nous mettrait à l'épreuve ; les jeunes seraient happés par les facilités du temps ; leurs parents ne feraient rien pour donner un enfant à l'Église tout en priant pour que des vocations viennent chez le voisin ; les prêtres et les consacrés seraient en quête d'identité ; le concile Vatican II serait, pour certains, source de tous les maux dont souffre aujourd'hui notre Église.

À travers un regard sur l'histoire, l'article *Les vocations, autrement*¹ exprimait ma volonté de faire comprendre que la réalité des vocations spécifiques est dépendante de son environnement culturel, sociologique, mais aussi législatif. Je n'y reviendrai donc pas dans le détail. Je ne reprendrais que quelques éléments déterminants de la période récente.

D'abord le changement profond de la société française à partir de la fin des années quarante, marquée par l'effondrement numérique d'un monde rural constitué de familles nombreuses. Dans de nombreuses régions, ce monde était marqué par une appartenance ecclésiale souvent conformiste. Dans l'immédiat après-guerre, cela se traduisait encore par une surreprésentation des jeunes ruraux dans les séminaires, confortée par l'existence des petits séminaires et de leurs « recruteurs » des diocèses ou des congrégations. À partir de 1959 s'ouvrent, sur l'ensemble du territoire, des collèges d'enseignement secondaire, accessibles par ramassage scolaire. Où que l'on soit en France, il n'était plus nécessaire d'entrer au petit séminaire pour faire des études secondaires, pour « faire ses humanités » ; ainsi les entrées au petit séminaire – la source principale d'entrées au grand séminaire – sont asséchées. La diminution d'une population sociologiquement et culturellement porteuse, la nouvelle organisation de l'enseignement en France contribuent de manière déterminante au tarissement d'une « filière » importante de vocations spécifiques.

La crise des universités, telle qu'elle s'exprimera en 1968, a son origine dans la montée de cette nouvelle et nombreuse génération. En quelques années, une majorité de jeunes gens se retrouvait avec un niveau d'études supérieur à celui de leurs parents. Le temps de la transmission s'éteignait pour faire place à celui de l'expérience, du libre choix. Il s'agit bien là d'une révolution culturelle, d'un changement d'époque.

Habiter notre temps

Si, comme le souligne Dominique Julia dans son article (*revue Études*, mars-avril 1967), une remontée significative des vocations de

prêtres, dans les années trente, avait pour explication l'essor, la vitalité des mouvements de jeunes à cette époque (Action catholique, scoutisme, patronage, etc.), nous pourrions nous demander quels lieux seraient, aujourd'hui, la marque de notre époque. Il faut le faire en n'opposant pas ce qui viendrait de la vie des diocèses et de la diversité des communautés, en accueillant ce qu'expriment ces élans nouveaux, porteurs des germes de l'appel. Par exemple, les associations de fidèles, souvent d'inspiration charismatique, les instituts religieux de création récente participent à la réalité des vocations spécifiques. Sachons accueillir ce que cela signifie pour notre temps. Par le choix de vie qu'ils représentent, ne sont-ils pas comme les éclaireurs, pour toute l'Église, de chemins nouveaux ? Éclaireurs d'une vie de communauté plus fraternelle, d'un engagement de chacun quel que soit son état de vie, et d'une vie d'équipe pour les prêtres.

Au fil de mes années de ministère presbytéral, j'ai été le témoin d'une vitalité, d'un renouveau de nos communautés chrétiennes, quelle que soit leur taille. Quelle joie de voir de plus en plus de laïcs prendre activement part à la vie de leur paroisse, d'une aumônerie, de l'accompagnement d'une équipe... non pour « donner un coup de main à Monsieur le curé », mais parce qu'ils répondent ainsi à l'appel du Seigneur, en prenant leur part de l'annonce de la Bonne Nouvelle. C'est cela le terreau des vocations d'aujourd'hui et, je le crois, plus encore de demain. Vivre au quotidien dans la fidélité à l'enseignement de l'Église, dans la joie du renouveau spirituel issu du concile Vatican II, dans un esprit de communion fraternelle, tout cela ne fait ni vagues, ni bruit... Et pourtant, c'est là que, pour les millions de nos concitoyens, se vit la joie d'être de l'Église d'aujourd'hui.

Je suis le témoin heureux de la rencontre de familles où la foi, parce qu'elle est vécue comme un chemin de vie, d'ouverture aux autres, de mission partagée, se transmet par l'expérience joyeuse faite jour après jour. Ces familles existent. Plus elles seront nombreuses, accompagnées, soutenues dans leur vocation d'Église domestique, un lieu où la vie est perçue comme don de Dieu à vivre comme un don pour les autres, et plus ces familles seront des pépinières de vocations à une vie chrétienne ouverte dans un esprit de service, et pour certains à une vie donnée comme prêtres ou consacrés.

Habiter notre temps, c'est œuvrer dans la confiance, dans la diversité des états de vie, à la mission. C'est vivre des communautés fraternelles dans la joie de la foi qui rassemble. C'est accueillir chacun comme un don. Mon acte d'espérance, c'est que l'Église est à l'œuvre dans la modestie de gens qui n'ont rien à prouver et qui vivent dans la simplicité du quotidien. Ils sont ainsi le levain des temps nouveaux pour l'Évangile mystérieusement à l'œuvre dans le quotidien des gens ordinaires.

C'est une constante des vocations spécifiques, des adultes qui s'engagent (moyenne d'âge environ 28 ans pour les séminaristes, 32 ans pour les novices) : quatre sur cinq sont issus de familles pratiquantes. Et dans la logique de ce nous pouvons constater dans la plupart de nos paroisses, avec un engagement dans la mission de l'Église de plus en plus important de leurs mères, mais aussi de leurs pères. Ce sont de jeunes adultes qui, pour beaucoup, font un jour le choix de quitter une vie professionnelle pour suivre l'appel que le Christ leur adresse, à vivre leur foi dans une vie donnée.

Vivre pour l'avenir

Je reste convaincu que l'avenir passe par la compréhension et la mise en œuvre d'une pastorale où toute vie est vocation. L'appel primordial que nous adresse notre Père est de nous recevoir de son amour et donc de vivre dans un esprit de filiation nous laissant créer, recréer par celui qui est la Vie. Cet esprit de filiation en Christ nous appelle à vivre en fraternité et à œuvrer pour un monde plus humain. Nos communautés ecclésiales seront d'autant plus appelantes, pour les vocations de prêtres et de consacrés, que chacun de leurs membres vivra sa participation à la vie de l'Église comme une réponse à un appel – appel souvent relayé par un prêtre ou un laïc – compris comme une réponse au Père, qui appelle toujours des ouvriers à la vigne.

Pour avoir des vocations spécifiques, il faut des familles chrétiennes. Il faut aussi des jeunes hommes et des jeunes femmes qui consentent un jour à franchir le pas. Souvent, ces jeunes ont vécu une

vie d'Église (aumônerie, scoutisme, mouvements, engagements paroissiaux). Pourquoi un jeune adulte décide-t-il un jour de prendre du temps pour une retraite, pour lire en continu un évangile ou un auteur spirituel ? n'est-ce pas la manifestation du désir inconscient de faire le point sur sa vie ? Qu'est-ce qui fait qu'alors, certains vivent une rencontre intime avec le Christ ? Qu'est-ce qui fait que, pour certains, cette rencontre bouleverse leur existence ? Qu'est-ce qui fait que la joie de cette rencontre devient pour certains désir de vivre du Christ en l'annonçant et en vivant pour les frères ? Indicible mystère de la rencontre.

Trop souvent, malgré tout ce qui peut être dit, beaucoup de nos contemporains ont une relation « extérieure » avec Dieu, alors qu'il est notre hôte intérieur. Comme nous le rappelle avec vigueur Mgr Claude Dagens « *la vie spirituelle n'est pas un domaine réservé* »² car « *il y a une alliance intime, ou plus exactement une véritable création, une création continue par laquelle tout ce qui est de nous et de "notre nature humaine" est comme ressaisi, converti, transfiguré, par et dans le mystère du Christ, puisque le Fils, Jésus, a été envoyé par le Père pour prendre tout sur lui de notre condition humaine, jusqu'au péché et à la mort, pour nous ouvrir au Royaume de la Vie éternelle.* » Même si nous savons plus très bien si Malraux l'a dit ou pas, j'ai l'intime conviction que pour le devenir de l'Église le xx^e siècle doit être spirituel afin que nous soyons, en vérité, témoins du Ressuscité.

Autre chemin d'avenir dont je me réjouis de plus en plus souvent : la pastorale des vocations est liée à la pastorale des jeunes. Toute pastorale doit être une invitation à vivre la suite du Christ, à se laisser rejoindre par lui. Pour que, sur nos chemins d'Emmaüs, il nous ouvre les Écritures et se donne à reconnaître dans le pain rompu, mais aussi dans le pain du partage. Parce que toute vie est vocation, il est calamiteux de faire des vocations spécifiques une réalité extérieure à la vie courante de nos communautés. En cela, toute initiative visant à permettre aux jeunes de découvrir la richesse de ce qui est vécu – discrètement parce que naturellement – dans nos lieux d'Église, les ouvre concrètement à la diversité de la mission et des appels. Dans le même esprit, inviter des jeunes à réfléchir sur ce qu'ils

veulent faire de leur vie en leur posant la question : « *As-tu pensé à être prêtre ? ou à la vie consacrée ?* » est presque toujours entendu comme une preuve d'estime qui les honore et souvent rejoint leurs interrogations.

La vie de nos communautés, l'engagement de certains à devenir prêtres ou consacrés, dépendront de la manière dont nous vivrons et dirons, à la manière des premiers disciples : « *Nous avons trouvé le Seigneur... Alors viens et vois.* » ■

NOTES

1 - Jacques ANELLI, « Les vocations autrement », *Jeunes & Vocations* n° 12, mai 2007.

2 - Claude DAGENS, *Méditation sur l'Église catholique en France, libre et présente*, Cerf, 2008.

Oser l'aventure

Brigitte Riche

rédactrice en chef de *Jeunes et Vocations*,
membre de l'équipe pastorale du SNV de 2000 à 2006

Mon travail au SNV a d'abord été celui de rédactrice en chef de la revue qui s'appelait alors *Jeunes et Vocations*. J'ai beaucoup appris sur la théologie des ministères, j'ai aimé ces temps de rencontre du conseil national où nous élaborions la trame des numéros, les discussions avec les auteurs d'articles et surtout ce travail de plusieurs mois pour le fameux numéro 100, *Oser l'aventure. 100 regards sur la vocation chrétienne*. J'ai pu approfondir les textes bibliques et patristiques, chercher des itinéraires de vocation, des prières, des œuvres d'art, des photographies pour dire dans des langages différents ce qu'est la vocation chrétienne.

Comme le rappelait Mgr Tessier, archevêque d'Alger : « *La vocation chrétienne est cette orientation profonde de sa vie que le croyant découvre comme un don de Dieu, un appel de l'Église. Parfois il faut l'assumer jusqu'au bout, au péril de sa vie.* » Chacun de nous a une vocation personnelle et les différentes vocations sont toutes nécessaires à la vie de l'Église. La vocation est une aventure proposée à tous, une réponse donnée à la suite d'une rencontre, un chemin fait d'élans et d'embûches, de combats et de joies, une alliance toujours renouvelée par une Parole vivante. En répondant à l'appel qui lui est fait, chaque personne pourra prendre sa place dans la vie de l'Église et donner un goût d'évangile à la vie du monde.

Les congrès régionaux (2001-2002)

Le SNV et les délégués des régions apostoliques avaient fait le choix de la décentralisation : plutôt que d'organiser un congrès national à Paris, Lourdes ou Lyon, neuf rassemblements ont eu lieu à Lyon, Nancy, Paris, Reims, Toulouse, Albi, Nîmes, Angers et Vézelay ; au lieu des 200 personnes habituellement visées, ce sont donc plus de 2 000 qui avaient pris au sérieux l'appel des services diocésains des vocations. Le public visé était différent selon les régions : pastorale des jeunes, pastorale familiale, catéchistes, délégués des paroisses et mouvements... Une conviction commune ressortait : l'appel au ministère presbytéral et la proposition de la vie consacrée sont l'affaire de tous. Dans le temps que vit notre Église de France, il est urgent de reprendre conscience de la beauté et de la « symphonie des vocations ». Il faut développer une « culture de l'appel » : les chrétiens ont tous à faire entendre l'appel qui vient de Dieu. L'Église est un peuple appelé qui cherche à répondre à cet appel, jour après jour, avec confiance et en toute liberté.

Les JMJ de Toronto (2002)

Comme lors des JMJ de Rome, l'équipe du SNV avait été demandée pour accompagner les jeunes volontaires français qui étaient au service des jeunes venant de tous les pays. L'équipe organisatrice avait souhaité la présence d'une équipe composée de toutes les vocations – c'est pourquoi nous nous sommes envolés pour le Canada : Jacques Anelli, prêtre ; Jean Schmuck, religieux ; Dominique mon mari, et moi, un couple ; et comme Hélène, la religieuse de notre équipe ne pouvait se joindre à nous, elle nous avait « prêté » une de ses sœurs canadiennes, Marie-Noëlle qui travaillait au Centre dominicain de Toronto ; elle nous a permis de mieux comprendre la culture canadienne et cette ville multiculturelle qu'est Toronto. Les transports en commun de Toronto n'ont bientôt plus eu de mystères pour nous car nous allions retrouver les jeunes sur leurs lieux de « travail » : l'accueil dans les gares, le terrain de Downsview Park

qu'il fallait aménager pour la veillée et la messe avec le Pape ou leurs lieux de repos. Que de discussions sur la terrasse d'un campus universitaire où nous logions ! Nous avons vécu un peu la même chose qu'en 1997 à Paris : du scepticisme des médias, de la méfiance des habitants au début de la semaine au sourire chaleureux des personnes rencontrées face à ces jeunes du monde qui envahissaient les rues, les métros, les galeries souterraines de leurs rires, de leurs chants, de leur présence joyeuse. Je garde, de l'arrivée de Jean-Paul II, un nouveau regard sur les Béatitudes : « *Elles sont les panneaux signalétiques qui indiquent la direction à suivre. C'est un chemin qui monte, mais Jésus l'a parcouru le premier... Jésus ne s'est pas contenté de les énoncer, il les a vécues... Les Béatitudes ne sont que la description d'un visage, son Visage !* » En même temps, les Béatitudes décrivent le chrétien. Elles sont le portrait du disciple de Jésus, la photographie de l'homme qui accueille le règne de Dieu et qui veut harmoniser sa vie avec les exigences de l'Évangile. Jésus s'adresse à cet homme en l'appelant « heureux ».

Les congrès européens

Temps forts pour notre équipe, particulièrement lors du congrès de Strasbourg, organisé avec Jean Schmuck, notre « antenne locale » : nous y avons découvert les institutions européennes et vu comment elles pouvaient s'intéresser à des questions politiques comme l'éducation, la famille... Ces questions concernent notre vision de l'homme et l'Église peut apporter sa contribution à ces débats.

Occasion de rencontres avec des pays différents : l'Irlande, la Pologne, la Slovaquie, la Belgique, qui nous font mieux comprendre la situation originale de notre pays. La France, peut-être comme « *fille ainée de l'Église* », a souvent été précurseur des évolutions socio-religieuses en Europe.

La pastorale des vocations en Europe a été marquée par la parole forte du Père Amedeo Cencini : « *Toute action de l'Église [homélie, catéchèse, célébration, sacrement, initiative, pastorale...] si elle n'est pas vocationnelle n'est pas une annonce chrétienne du salut.* »

En résumé, ce que je retiens d'essentiel de mon passage au SNV, c'est ce message de Jean-Paul II : « *Toute vie est vocation.* »

Dans la dynamique de Vatican II qui a remis en valeur l'importance de la vie baptismale et dans la mouvance de la *Lettre aux Catholiques de France* qui nous invite à entrer dans « *des temps nouveaux pour l'Évangile* », chacun est appelé à accueillir sa vie comme un bien reçu, comme un don. La « culture de l'appel », chemin d'humanisation, suscite une réponse dans une vie donnée. Le sens de la vie c'est de répondre à un appel de Dieu.

Pour vivre notre vocation, nous sommes appelés à :

- vivre notre vie d'homme ou de femme en participant à l'œuvre créatrice de Dieu ;
- vivre en fils ou fille de Dieu selon notre vocation baptismale dans un rapport filial avec le Père et fraternel dans la grande famille des enfants de Dieu ;
- être disciple du Christ et marcher à sa suite ;
- vivre en témoin de l'Évangile en étant père ou mère de famille, en vivant un service particulier pour l'Église ou la société, dans le ministère presbytéral ou la vie consacrée. ■

Abonnements *Église et Vocations 2010*

France : 37 €

Europe : 39 €

Autre pays : 45 €

Pour les abonnés hors de France, le règlement se fait par chèque en euros, payable dans une banque française ou par virement bancaire (nous contacter avant).

Les numéros d'*Église et Vocations* sont à 12 € l'unité. Les anciens numéros de *Jeunes et Vocations* restent disponibles au prix de 10 € l'exemplaire (France) et 12 € (étranger), frais de port compris.

Nom

Prénom

Adresse

Code Ville

Courriel

Règlement joint à l'ordre de **UADF / Église et Vocations**
par chèque bancaire ou postal adressé à :

Service National des Vocations

58 avenue de Breteuil - 75007 Paris

Site internet : <http://vocations.cef.fr/egliseetvocations>



« Le témoignage suscite les vocations » est le thème de la JMV 2010 donné par Benoît XVI. Une fois posé que seul Dieu témoigne de lui-même, comment parler « concrètement » du témoignage ? Tous les auteurs de ce dossier ont mis en relief, sans se concerter, l'articulation entre témoignage et vérité. Voilà qui devrait nous interroger.

La partie « Contributions » est dédiée aux 50 ans du SNV ! Les responsables successifs, des membres de leurs équipes, se livrent à une relecture des événements qui ont marqué leur temps de mission. Ils nous permettent, sur une durée longue, non seulement de saisir les caractéristiques de ce service particulier, mais aussi de pointer les questions récurrentes qui le traversent.

Jacques Anelli ■ Dominique Barnérias ■ Yvon Bodin
Jean Cachot ■ Béatrice Clément ■ Claude Digonnet
François-Xavier Guiblin ■ Didier-Marie Golay
Raymond Izard ■ Nicole Jeammet ■ Jean-Marie Launay
Jean-Pierre Longeat ■ Gérard Muchery ■ Michel Retailleau
Brigitte Riche ■ Jean Rigal ■ Anne-Denise Rincwald
Georges Salles ■ Jean Schmuck

